This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

43.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE.—TOME V.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

H:

301974

LE BON PÈRE,

OU

LA SUITE DU BON MÉNAGE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FLORIAN,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Italien, au mois de mars 1790.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, père de Nisida.
NISIDA.
CLÉANTE, amant de Nisida.
NÉRINE, suivante de Nisida.

La scène est à Paris, dans la maison d'Arlequin.

LE BON PÈRE,

OU

LA SUITE DU BON MÉNAGE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE NÉRINE.

NÉRINE.

Je ne vous comprends pas, monsieur Cléante, quand toute la maison est dans la joie, quand nous sommes tous occupés de la fête que monsieur Arlequin, notre maître, donne à sa fille mademoiselle Nisida, vous, que votre esprit et vos talens peuvent si bien servir dans cette occasion, vous paraissez plus triste que jamais.

CLÉANTE.

J'ai sujet de l'être, ma chère Nérine; je viens de recevoir des nouvelles très-affligeantes.

NÉRINE.

De qui?

CLÉANTE.

De mon régiment.

NÉRINE.

Mais contez-moi donc tout cela? Ne suis-je plus votre confidente? Avez-vous oublié que c'est moi seule qui vous ai fait entrer dans cette maison? que sans moi vous n'auriez jamais pu parler à mademoiselle Nisida? Ce n'est pas pour vous reprocher mes bienfaits, que je vous les rappelle; mais, puisque je n'ai rien négligé pour votre bonheur, j'ai le droit de partager vos peines.

CLÉANTE.

J'ai toujours présent à ma mémoire tout ce que tu fis pour moi. Sans ton amitié, sans ton adresse, je n'aurais pas revu Nisida depuis le jour où, pour la première fois, je l'aperçus à la promenade. Ce seul moment lui livra mon cœur. Tous mes efforts, toutes mes tentatives pour m'introduire ici, furent inutiles: toi seule eus pitié de moi; tu daignas protéger cet amour si tendre, si pur, qui ne finira qu'avec mes jours; tu fus la première à me travestir et à me présenter pour secrétaire à ton maître, monsieur Arlequin. Depuis six mois je jouis du bonheur inexprimable de vivre, de respirer auprès de celle que j'adore,

de la voir tous les jours, de lui parler quelquefois. Elle ne se doute pas que je l'aime et que je suis digne de l'aimer : n'importe, j'étais heureux, je bénissais mon sort; une lettre que je reçois de mon colonel, vient détruire cette illusion.

NÉRINE.

Que vous écrit ce colonel ?

CLÉANTE.

Tu sais que depuis trois mois j'ai reçu l'ordre de retourner au régiment ; je n'ai pu m'y résoudre : et mon colonel, qui s'intéresse véritablement à moi, a découvert, je ne sais comment, que j'étais dans la maison de M. Arlequin sur le pied d'un secrétaire, d'un domestique, tranchons le mot ; et que j'oubliais tous mes devoirs pour un fol amour qui ne peut être heureux. Il vient de m'écrire, avec toute la sévérité d'un chef et toute la vivacité d'un ami, que, si je n'ai pas rejoint dans huit jours, il fera nommer à ma compagnie.

NÉRINE.

Hé bien ! qu'il y nomme. Votre compagnie la plus chère, c'est nous; et votre premier colonel, c'est mademoiselle Nisida. Je ne m'y connais pas, moi ; mais il me semble qu'il vaut bien autant être le mari d'une demoiselle jeune, charmante, riche, aimable, que d'être capitaine de cavalerie.

CLÉANTE.

Tu parles toujours de mariage, Nérine; et tu ne veux pas comprendre qu'il est presque impossible que j'épouse mademoiselle Nisida.

NÉRINE.

La raison, s'il vous plaît. On épouse tout le monde, excepté sa sœur.

CLÉANTE.

Je l'ai dit cent fois. Nisida est jeune, belle, aimable, fille unique d'un père très-riche: et moi, militaire obscur, sans fortune, presque sans nom, car le sort qui m'a poursuivi dès le berceau, me défend d'oser porter le nom de mon père; moi, destiné à vieillir dans un régiment, ou à trouver la mort à la guerre, j'ose aimer Nisida, je me travestis, je me dégrade, je vais perdre pour elle le seul bien que je possède, le seul qui me fait vivre, mon état: et quand il ne me restera plus rien dans le monde que mon amour, comment oser le déclarer à celle qui pourrait croire que c'est sa fortune que j'aime?

NÉRINE.

J'approuve cette délicatesse, sans voir les choses comme vous les voyez. Mademoiselle Nisida est assurément tout ce que vous avez dit; mais vous, M. Cléante, vous n'êtes pas si fort au-dessous d'elle. D'abord, pour les

qualités et les agrémens, sans vous flatter, vous vous ressemblez beaucoup. Je sais que ce petit article, qui fait tout dans le mariage, est compté pour rien dans le contrat : mais M. Arlequin, le père de mademoiselle Nisida, convient lui-même qu'il n'est qu'un simple bourgeois d'une petite ville d'Italie, et qu'il ne possède ses richesses que par un hasard singulier. Vous êtes un homme de condition, capitaine de cavalerie à vingt ans, aimé, considéré de tous ceux qui vous connaissent ; jamais votre réputation n'a été effleurée par la moindre étourderie...

CLÉANTE.

A cela je n'ai point de mérite ; quand on est pauvre, on n'a que la ressource d'être sage.

NÉRINE.

Cela peut être ; mais bien des gens ignorent leurs ressources. La fortune est donc la seule qui ne vous ait pas bien traité. C'est un malheur pour vous, et un bonheur pour celle qui vous épousera : car vous lui devrez tout ; et il me semble qu'il faut bien estimer quelqu'un pour consentir à lui devoir tout.

CLÉANTE.

Ces réflexions-là ne me sont pas permises.

NÉRINE.

Écoutez-moi, Monsieur ; j'ai toujours eu

une manière de me conduire qui m'a réussi. Mon grand principe, c'est qu'il faut céder à son cœur toutes les fois qu'il est plus fort que notre raison. Examinez-vous bien. Si vous croyez pouvoir oublier mademoiselle Nisida, il faut retourner à votre régiment, suivre le service, et reprendre par votre mérite la place que le sort vous a ôtée : s'il vous est impossible de vivre sans mademoiselle Nisida, ma foi, il faut rester ici plutôt que de mourir; il faut lui parler, lui découvrir qui vous êtes, lui dire que vous l'aimez...

CLÉANTE.

Oh ! jamais je n'oserai, Nérine...

NÉRINE.

Oh ! si la peur vous prend, tout est perdu. Mettez-vous donc bien dans la tête que, depuis que le monde est monde, il n'y a jamais eu d'homme étranglé par une femme, pour lui avoir dit qu'il l'aimait. De tous les tours qu'on peut nous jouer, c'est celui-là que nous pardonnons le plus aisément : je vous dis le secret du corps, moi ; c'est à vous d'en profiter.

CLÉANTE.

Mais...

NÉRINE.

Mais j'en sais plus que vous, et votre bonheur m'est aussi cher que le mien ; car je ne sais pas pourquoi l'on s'intéresse toujours

à ceux qui ne sont bons qu'à nous donner du chagrin; croyez-moi, suivez mes avis, vous réussirez.

CLÉANTE.

Je ne demande pas mieux : que faut-il faire?

NÉRINE.

Commencez par écrire à votre colonel, et demandez un mois de délai. Pendant ce tems, je me charge de vous faire expliquer vous et mademoiselle Nisida. (*Cléante la regarde et ne sort point.*) Allez donc, ne perdez pas de tems. Faut-il que ce soit moi qui écrive à votre colonel?

CLÉANTE.

Comme tu es vive! Attends un moment...

NÉRINE.

Il n'y a point à attendre, allez écrire ; reposez-vous sur moi du reste, et reprenez cette gaîté charmante qui vous fait aimer de tout le monde. Songez que c'est aujourd'hui la fête de votre maîtresse ; occupez-vous du bouquet, du compliment que vous devez lui faire. Je veux bien me charger de tout ce que vous trouvez de difficile ; mais j'exige que vous soyez très-aimable, parce que cela vous est fort aisé.

CLÉANTE.

Je ne le serai jamais tant que toi ; mais du moins je t'obéirai aveuglément.

(Il lui baise la main et sort, Arlequin paraît, et voit Cléante baiser la main de Nérine.)

(Arlequin doit être en habit de velours noir. Veste de drap d'or, perruque à trois marteaux, culotte et masque d'Arlequin.)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Fort bien; je ne m'étonne plus, Nérine, si tu me fais si souvent l'éloge de Cléante.

NÉRINE.

Je vous assure, Monsieur, que ce qui nous lie le plus, M. Cléante et moi, c'est notre extrême attachement pour vous et pour mademoiselle votre fille.

ARLEQUIN.

Je ne te demande pas ton secret : vous êtes libres tous deux, vous vous convenez, vous avez raison de vous aimer; c'est une des plus douces consolations de la vie. Où est ma fille?

NÉRINE.

Elle est renfermée dans son cabinet; depuis quelque tems elle aime beaucoup à être seule.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas la déranger. Crois-tu qu'elle

se doute de la petite fête que je lui prépare pour ce soir ?

NÉRINE.

Je ne le crois pas, Monsieur.

ARLEQUIN.

Nos musiciens viendront-ils ?

NÉRINE.

Ils doivent être ici de bonne heure, et je les ferai cacher dans le petit salon, pour que mademoiselle Nisida ne puisse pas les voir.

ARLEQUIN.

C'est bien. L'important est que ma fille ne s'attende à rien, et qu'en sortant de table elle trouve le salon tout en fleurs, tout en lumières, avec une musique terrible, et son nom écrit partout en guirlandes. Ensuite les marchands entreront, et tu auras soin de faire porter dans la chambre de Nisida tout ce qui aura l'air de lui plaire. Je paierai tout : je suis riche, et je ne trouve bien employé que l'argent dépensé pour ma fille. Avoue que j'ai raison, et que ma Nisida est charmante.

NÉRINE.

Tout le monde n'a qu'un avis là-dessus.

ARLEQUIN.

C'est qu'elle ressemble à sa mère, ma

pauvre Argentine, que j'ai tant pleurée. Hélas! après vingt ans de mariage, je l'ai perdue au moment où je fis ma grande fortune. Nous n'avions jamais eu qu'une seule querelle, encore était-ce moi qui avais tort. Tiens, voilà son portrait, voilà tout ce qui m'en reste.... Ah! Nérine, ne te marie jamais; il est si affreux de s'aimer et de mourir l'un après l'autre!

NÉRINE.

Allons, Monsieur, pourquoi vous affliger?..

ARLEQUIN, pleurant.

Ce n'est pas s'affliger que de pleurer ceux que l'on regrette; au contraire, Nérine, j'ai du plaisir à me rappeler ma femme et mes deux petits garçons. Comme j'étais heureux quand ils vivaient. Nous n'étions pas riches; mais nous avions la paix, la joie et l'amour: avec cela on ne manque pas de grand'chose. Hélas! ils ont tout emporté.

NÉRINE.

Comment pouvez-vous oublier ce qui vous reste? L'estime générale, une grande fortune, des amis, une fille unique dont vous devez être fier, tout vous assure une vieillesse douce et honorable. Mademoiselle Nisida ne tardera guère à se marier: elle sera heureuse, car vous êtes assez riche pour lui laisser choisir un époux selon son cœur. Votre gendre, votre

fille, vos petits-enfans, vous béniront, vous soigneront; vous serez au milieu d'eux le point de réunion de leur bonheur et de leur tendresse. Allez, allez, Monsieur, c'est peut-être le plus doux moment de la vie, et je crois qu'un vieillard, entouré de ceux qu'il a comblés de biens, a cent fois plus de vrais plaisirs que le plus heureux jeune homme.

ARLEQUIN.

J'espère que tu as raison : d'ailleurs je me dis tous les jours que les pleurs ne servent de rien. Aujourd'hui il ne m'est pas permis d'être triste; parlons de ma fille. Je voudrais bien pouvoir trouver quelque joli couplet que je lui chanterais ce soir : mais je n'ai jamais fait de vers; et il ne suffit pas de bien penser pour bien dire.

NÉRINE.

Pardonnez-moi, cela suffit quand c'est pour sa fille qu'on travaille.

ARLEQUIN.

Depuis hier soir je rumine ce projet-là; mais ces diables de rimes ne viennent point; voilà tout ce qui m'embarrasse; car, sans la rime, je ferais des vers comme de la prose... Ecoute, appelle Cléante pour qu'il vienne écrire sous ma dictée; et va-t'en; oui, va-t'en, je crois que je suis dans un bon moment.

NÉRINE.

Dépêchez-vous d'en profiter, je vais vous envoyer M. Cléante.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ARLEQUIN.

Voyons donc si je ne pourrai pas faire un petit madrigal, quand il ne serait que de quatre vers... Il y a tant de jolies choses à dire de ma fille! Voyons... (*Il se met à son bureau, et rêve.*) C'est le commencement qui est toujours le plus difficile... Il faut pourtant bien commencer... O ma fille... Cela n'est pas mal. O ma fille, c'est fort bien... (*Il écrit.*) Cependant, O ma fille, c'est trop grand, trop poétique; je m'en vais ôter l'O. Ma fille; c'est beaucoup mieux, c'est plus simple et plus doux : Ma fille, voilà comme mon cœur l'appelle; il ne l'appelle pas, O ma fille. Ma fille, c'est clair et charmant. Oui: mais cela ne suffit pas, il faudrait encore quelque chose. Ma fille, c'est une belle pensée, mais c'est trop court... Où est donc ce Cléante? Depuis six mois que j'ai un secrétaire, voici la première fois que j'en ai besoin, et il n'est pas là. C'est bien la peine... Ah! le voici.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

Arrive-donc, mon ami ; j'ai tout plein de choses à te dicter ; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉANTE, s'assied.

Quand vous voudrez, Monsieur.

ARLEQUIN.

Mon ami, ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir. Ils ne sont pas encore finis ; mais il faut toujours les écrire, parce que je n'ai point de mémoire, et mes vers m'échappent.... avant d'être faits. Allons, prends du grand papier, le plus grand, et écris : Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

CLÉANTE, écrivant.

Le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Ma fille...

CLÉANTE.

Ne faut-il pas écrire d'abord sur quel air vous les avez faits ?

ARLEQUIN.

Sur quel air?

CLÉANTE.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

L'air ne me regarde pas; je ne me charge que des paroles.

CLÉANTE.

Mais puisque vous voulez que ces paroles se chantent, vous les avez faites sur un air.

ARLEQUIN.

Non, en vérité, je n'y ai pas songé.

CLÉANTE.

Cela est pourtant nécessaire.

ARLEQUIN.

Oh bien! tu feras l'air, toi, quand j'aurai fait les paroles. Je ne peux pas tout faire.

CLÉANTE, relit.

Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Fort bien. Écris à présent: Ma fille...

CLÉANTE.

Ma fille...

ARLEQUIN.

As-tu mis?

CLÉANTE.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Un moment... Tu as mis ma fille?

CLÉANTE.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN, rêvant.

C'est très-bien... Mets à présent...

CLÉANTE, après un silence.

Quoi, Monsieur?

ARLEQUIN.

Une virgule.

CLÉANTE.

J'attends, Monsieur.

ARLEQUIN.

Moi aussi.

CLÉANTE.

Comment?

ARLEQUIN.

Sans doute, je n'ai fait que cela encore.

CLÉANTE.

Vous n'êtes pas très-avancé.

ARLEQUIN.

J'ai toujours mon commencement.... Tu devrais bien m'aider un peu.

CLÉANTE.

Vous avez trop de sensibilité, vous aimez trop mademoiselle Nisida, pour avoir besoin d'un aide; il est si facile de la louer! Dites-moi ce que vous pensez pour elle, je l'écrirai: les vers s'arrangeront d'eux-mêmes.

ARLEQUIN.

Je crois que tu dis vrai: voyons; je voudrais lui faire un petit compliment sur sa figure, ses qualités, son esprit... que cela fût tourné d'une manière gentille, avec un peu... Charge-toi de mettre des rimes à ces vers-là.

CLÉANTE, rêvant.

Je vous entends bien.

ARLEQUIN.

Tu entends bien : voilà mon premier couplet.

CLÉANTE, écrit.

Il est écrit.

ARLEQUIN.

Fort bien; à présent je m'en vais faire le second. Ecris ces vers-ci. Oh, ceux-là sont tout faits. Ecris que ce n'est pas à son père à la louer, mais que tout le monde parlerait comme son père... et rime toujours au moins.

CLÉANTE.

Il le faut bien. (*Il rêve et écrit.*) C'est écrit, Monsieur.

ARLEQUIN.

Me conseilles-tu d'en faire encore un ?

CLÉANTE.

Il me semble que deux suffisent.

ARLEQUIN.

Tu n'as qu'à dire, je suis en train; mais je crois qu'en voilà bien assez. Prends cette mandoline, et chante-moi les couplets que je viens de faire, pour que je corrige.

CLÉANTE, chante en s'accompagnant de la mandoline.

Ma fille unit aux grâces de son âge
Des dons plus sûrs pour fixer le bonheur;
Et l'on ne sait que chérir davantage
De sa beauté, son esprit ou son cœur.

ARLEQUIN.

C'est mot à mot ce que j'ai dit; je croyais cela plus difficile. Voyons l'autre couplet.

CLÉANTE.

Je peux flatter une fille si chère,
Mais l'on pardonne à ce doux sentiment :
Si je la vois avec les yeux d'un père,
Tout autre aura les yeux d'un tendre amant.

ARLEQUIN, surpris.

C'est moi qui ai fait celui-là ?

CLÉANTE.

Vous venez de me le dicter.

ARLEQUIN.

Cela est vrai; mais il n'avait pas l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort bien, fort bien ; je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, conviens qu'ils ne sont pas mal.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NERINE.

NÉRINE.

Monsieur, on vous demande.

ARLEQUIN.

Comment! je ne peux pas travailler une minute en repos! Il faut toujours qu'on me dérange. Qui me demande?

NÉRINE.

C'est ce Monsieur habillé de noir qui est venu hier matin.

ARLEQUIN.

Ah! c'est différent : cette affaire-là est plus intéressante que toutes les mieennes, elle regarde ma fille.

NÉRINE.

Il vous attend dans votre cabinet.

ARLEQUIN.

J'y vais. (*A Cléante.*) Mon ami, je suis on ne peut plus content de moi et de toi aussi; et je te prépare quelque chose qui te prouvera mon amitié : laisse-moi faire, sois tranquille. Ce petit couplet de l'amant qui est le père; le père, l'amant; c'est très-joli, très-joli.

(Il s'en va en chantant les couplets.)

SCÈNE VI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Monsieur Arlequin paraît enchanté de vous, tant mieux : continuez à vous en faire aimer. Ou je me trompe fort, ou sa fille pourrait bien lui en donner l'exemple.

CLÉANTE.

Et sur quoi juges-tu.... ?

NÉRINE.

Sur ce que je viens de voir. Vous souvenez-vous de cette chanson si tendre que vous fîtes il y a un mois, que M. Arlequin trouva charmante, et sur laquelle mademoiselle Nisida ne dit pas un seul mot?

CLÉANTE.

Oui : hé bien ?

NÉRINE.

Tout-à-l'heure j'ai été, par hasard, jusqu'à la porte du cabinet de mademoiselle Nisida ; elle y était enfermée. J'ai entendu sa guitare, j'ai écouté : elle chantait votre chanson, tout doucement, à demi-voix, mais avec un accent bien tendre, et qui prouvait qu'elle y prenait plaisir. Monsieur, quand les auteurs nous sont indifférens, on n'a pas peur de louer leurs ouvrages, et l'on ne va pas s'enfermer pour chanter tout bas leurs chansons.

CLÉANTE.

Voilà une belle preuve.

NÉRINE.

Plus claire que vous ne pensez... Mais la voici : allons, tâchez de lui parler, de lui faire entendre que vous l'aimez. Vous avez de l'esprit avec tout le monde, excepté avec elle.

CLÉANTE.

C'est que je n'ai de l'amour que pour elle.

NÉRINE.

La voilà : du courage ; je vous aiderai tant que je pourrai.

SCÈNE VII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE.

NISIDA.

Je croyais mon père ici, Nérine.

CLÉANTE.

Il y était tout-à-l'heure, Mademoiselle; mais il est renfermé avec un homme d'affaires.

NÉRINE.

Il nous a même dit que c'était pour quelque chose qui vous regardait.

NISIDA.

Il est toujours occupé de mes plaisirs ou de mon bonheur.

NÉRINE.

Que sait-on, peut-être songe-t-il à se donner un aide pour vous rendre heureuse.

NISIDA.

Que veux-tu dire?

NÉRINE.

Je veux dire qu'il s'occupe sans doute de vous chercher un mari.

NISIDA, vivement.

Ah! j'espère que non.

NÉRINE.

Cela vous ferait du chagrin ?

NISIDA, froidement.

Tout changement à mon sort ne pourrait que m'être désagréable. Je suis heureuse avec mon père, je n'aime que lui, je ne veux aimer que lui ; il ne respire que pour moi. Ce sentiment suffit à mon cœur comme à ma félicité.

CLÉANTE.

Ajoutez à tant de raisons la certitude de ne jamais trouver un époux digne de vous. Quand même sa fortune et son rang seraient au-dessus des vôtres, quand même il serait le plus aimable des hommes, vous feriez encore un mariage inégal.

NISIDA.

Vous me louez toujours, Cléante, j'en suis fâchée, car j'aime à causer avec vous, et cela m'en empêche.

NÉRINE, bas à Cléante.

Allez donc... Oh ! le poltron ! (*Haut.*) Moi, qui ne vous loue point, Mademoiselle, et qui ne vous en suis pas moins attachée, je n'approuve pas cet éloignement pour le mariage. Vous êtes faite pour vous marier ; mais je veux que ce soit avec un homme dont l'âge et les qualités vous conviennent. Monsieur votre père est trop vieux pour le chercher, vous êtes trop

jeune pour le choisir ; si vous le voulez, je le trouverai, moi, je m'en charge.

NISIDA.

Tu es folle, Nérine.

NÉRINE.

Non, je parle très-sérieusement ; je vois d'ici ce qu'il vous faut. Dites un seul mot, et je vous amène un jeune homme bien fait, d'une jolie figure, d'un caractère doux et sensible, d'un esprit fin et aimable ; en un mot, un époux rempli d'honneur, de grâce et d'amour. Si cela vous convient, vous n'avez qu'à parler.

NISIDA.

Et tu répondras de toutes ces qualités, même de l'amour qu'il aura pour moi ?

NÉRINE.

Oh ! c'est justement ce que je garantis le plus.

CLÉANTE.

C'est pourtant le plus difficile à prouver. Quand on est la fille unique d'un homme opulent, on a le droit malheureux de ne jamais se croire aimée. La fortune fait payer ses bienfaits même à l'amour-propre : vous avez beau être jeune, belle, charmante : vous êtes riche, ce mot seul arrêtera tout amant tendre et délicat. Il doit être bien difficile de ne pas

vous aimer; mais il est impossible d'oser dire que l'on vous aime.

NISIDA.

Ce n'est pas à mon âge que l'on fait de si tristes réflexions, et si jamais...

CLÉANTE, vivement.

Si jamais...

SCÈNE VIII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bonjour, ma chère enfant; je te souhaite une bonne fête : mais tu n'auras ton bouquet que ce soir, parce que je veux te surprendre. Je t'ai fait des couplets : nous aurons de la musique, feu d'artifice, illumination : tu verras, tu verras quelque chose à quoi tu ne t'attends pas.

NISIDA.

Comment, mon père, vous avez la bonté...

ARLEQUIN.

Ne me questionne point, parce que je ne veux pas que tu saches un seul mot de tout cela. D'ailleurs, j'ai à te parler d'affaires plus

importantes, que, grâces au ciel, je viens de terminer. Cléante et Nérine y sont pour quelque chose, ainsi je peux m'expliquer devant eux. Tu connais bien ce jeune marquis d'Yrville, dont tout le monde dit du bien, que tu m'as souvent vanté toi-même, et qui te fait un peu la cour depuis quelques mois.

NISIDA.

Hé bien, mon père ?

ARLEQUIN.

Hé bien, ma chère amie, je viens d'arrêter ton mariage avec lui.

CLÉANTE, à part.

O ciel !

NISIDA.

Avec le marquis d'Yrville ?

ARLEQUIN.

Oui, mon enfant : j'ai eu de la peine à en venir à bout, mais, pour aplanir les difficultés, je te donne, le jour de ton mariage, tout ce que je possède.

NISIDA.

Et vous, mon père ?

ARLEQUIN.

Oh ! quoi ! la plus sûre manière pour que je ne manque de rien, c'est que tu aies tout.

D'ailleurs, tu me rendras service : car, si tu veux que je te parle franchement, mon argent m'ennuie, c'est toujours la même chose, il faut passer sa vie à compter. Si l'on n'avait pas quelquefois le plaisir de donner, cela serait insupportable.

NÉRINE.

Mais êtes-vous sûr, Monsieur, que Mademoiselle votre fille ?....

ARLEQUIN.

Quant à toi, Nérine, je ne t'ai pas oubliée : j'ai remarqué depuis long-tems l'amitié qui règne entre Cléante et toi ; j'ai profité de l'occasion pour faire votre bonheur à tous deux. Je t'assure une dot fort honnête, et tu épouseras Cléante le jour même du mariage de ma fille.

NÉRINE.

J'épouserai monsieur Cléante, moi ?

ARLEQUIN.

Oui, tu ne t'y attendais pas, n'est-il pas vrai ? J'ai voulu vous surprendre, parce que les choses qu'on désire font cent fois plus de plaisir quand elles viennent sans qu'on y pense. Hé bien !... Vous voilà tous interdits... Vous ne me remerciez seulement pas... Qu'as-tu donc, Cléante ? Je ne t'ai jamais vu comme te voilà ?

NÉRINE.

Il faut lui pardonner, Monsieur : c'est l'amour... la joie... Ce pauvre garçon ne s'attendait pas à m'épouser si promptement.

ARLEQUIN.

Ma chère Nisida, tu n'as pas l'air d'être contente de ce que je viens de t'apprendre. Écoute donc, je désire vivement de te voir la femme du marquis d'Yrville, et je t'en dirai les raisons; mais, si cela ne te convient pas, tu me diras les tiennes, qui seront les meilleures.

NISIDA.

Mon père, je suis pénétrée de reconnaissance et d'amour pour vous... Mais je voudrais vous parler sans témoin.

ARLEQUIN.

Tu m'inquiètes, ma fille. (*A Cléante et Nérine.*) Elle dit qu'elle veut me parler sans témoins; je crois qu'il faut que vous vous en alliez.

CLÉANTE, en sortant.

Nérine, que devenir ?

NÉRINE.

Rien n'est encore perdu.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, NISIDA

ARLEQUIN.

J'avais cru te plaire en arrangeant ce mariage ; me serais-je trompé ? N'aimes-tu pas le Marquis ?

NISIDA.

Je ne l'ai jamais aimé. Il s'est occupé de moi, et j'ai rendu justice à ses qualités estimables : mais qu'il y a loin de l'estime à l'amour!

ARLEQUIN.

Ma foi, je me suis donc trompé. Tu m'en as toujours dit du bien : je le vois te chercher dans toutes les maisons où nous allons : quand il cause avec toi, tu as un air contraint et embarrassé; j'avais pris tout cela pour de l'amour. Il n'en est rien ; je retirerai ma parole, parce que la première condition était que le mariage te conviendrait. Pardonne-moi, je t'en prie, le petit moment de chagrin que je t'ai causé, j'en suis plus fâché que toi-même.

(Il lui tend la main, que Nisida baise avec tendresse.)

NISIDA.

Ah ! mon père!

ARLEQUIN.

Je te promets que je ne ferai plus pareille étourderie. Dorénavant je te rendrai compte tous les matins de ceux qui t'auront demandée en mariage la veille, et je ne ferai les réponses que sous ta dictée.

NISIDA.

Mais pourquoi vous occuper de m'établir ? Je suis si heureuse avec vous! Je n'ai pas un désir, je ne forme pas un souhait que vous ne l'accomplissiez. Laissez-moi dans cette douce position : je ne connais pas le bonheur d'une femme, et celui de la plus heureuse des filles me suffit. Oui, quand bien même, ce qui est impossible, vous me donneriez un époux qui vaudrait mon père, je serais fâchée de partager mon cœur; je ne veux aimer que vous, je ne veux rien devoir qu'à vous.

ARLEQUIN.

Ma chère enfant, tu n'as pas besoin de m'attendrir pour faire de moi tout ce que tu voudras. D'abord, mariée ou non mariée, tu ne me quitteras jamais; j'en mourrais tout de suite, et je veux vivre encore quelques années, si cela se peut. Quant à ta répugnance pour prendre un époux, tu conviendras peut-être qu'il est nécessaire de la surmonter, si tu savais l'histoire de ma fortune. Écoute-la d'abord; ensuite nous raisonnerons

ensemble comme deux bons amis qui n'ont qu'un même intérêt. Je conseillerai, et tu décideras.

NISIDA.

Ah! mon père... Je vous écoute. (*Ils s'asseient.*)

ARLEQUIN.

Ma chère amie, j'ai toujours été un honnête homme; mais je n'ai pas toujours été de ceux que l'on appelle les honnêtes gens; car les gens riches sont convenus de s'appeler ainsi exclusivement. J'étais pauvre, moi, et j'habitais avec ta mère la petite ville de Bergame. Tu n'étais pas encore née, lorsqu'un seigneur français, nommé le comte de Valcour, vint s'établir dans notre ville, et acheta la maison où nous avions un appartement : il nous le conserva. Il me fit amitié : je le lui rendis du meilleur de mon cœur : au bout de six mois, il ne pouvait plus se passer de moi. Ce comte de Valcour était un fort bon homme, mais il avait épousé secrètement, en France, une fort mauvaise femme qui se conduisait très-mal. Un beau matin, le comte s'en alla, en laissant à cette femme la moitié de sa fortune pour elle et pour un fils de six mois qu'elle avait, et dont le comte n'a jamais voulu entendre parler. J'ai demeuré douze ans avec ce monsieur de Valcour dans la plus tendre intimité; il y en a onze qu'il est mort, et qu'il

m'a fait héritier de tout le bien qu'il avait apporté en Italie.

NISIDA.

Je n'en suis pas étonnée.

ARLEQUIN.

Tant que j'avais été pauvre, j'avais été heureux : sitôt que je fus riche, les chagrins vinrent ; je perdis ta pauvre mère et tes deux frères. Tout cela me fit prendre mon pays en aversion, je réalisai mon bien, et je vins m'établir à Paris avec toi, qui n'avais pas alors plus de six ans. Je plaçai bien mon argent ; mes fonds sont à peu près doublés depuis dix ans : de sorte, ma chère fille, que j'ai, ou, pour mieux dire, tu as soixante mille livres de rente qui ne doivent rien à personne. Cela est fort joli. Mais si je venais à mourir, tu te trouverais seule, étrangère, sans famille, sans appui, dans la ville la plus dangereuse du monde, et dans un âge où la plus légère étourderie ferait le malheur du reste de tes jours. Voilà pourquoi, ma chère fille, je voudrais te voir mariée à un homme estimable, considéré, comme le marquis d'Yrville, qui ne sera occupé que de te rendre heureuse, et remplacera du moins ton pauvre père qui se fait déjà bien vieux. Voilà mes raisons, ma chère amie ; et, si tu n'as pas de répugnance pour le marquis, je te demande comme une grâce

d'assurer ton bonheur après moi... Tu pleures! tu ne me réponds pas ?

NISIDA.

Ah ! mon père, je ferai ce que vous voudrez ; mais si vous pouviez lire dans mon cœur, si j'avais la force de vous dire...

ARLEQUIN.

Quoi ! ma fille, as-tu quelque secret pour moi ? Cela ne serait pas juste ; je n'en eus jamais pour ma Nisida.

NISIDA.

Jamais, jamais ; je le sais bien ; mais.....

ARLEQUIN.

Est-ce ma qualité de père qui te fait peur? Oh ! tu peux en sûreté me confier ce que tu voudras, je te réponds que ton père n'en saura rien.

NISIDA.

Non, je ferai mon devoir ; j'en aurai la force ; moins vous ordonnez, plus je veux obéir. Mais j'ai deux grâces à vous demander ; elles sont importantes, elles sont nécessaires au repos de ma vie : c'est de différer ce mariage, et de me mettre au couvent.

ARLEQUIN.

Au couvent ?

(Ils se lèvent.)

NISIDA.

Oui, mon père, j'en ai besoin ; j'ai besoin de solitude et de réflexion.

ARLEQUIN.

Tu n'y penses pas, Nisida ; toi, au couvent ! Cela est bon pour les filles que leurs pères n'ont pas le tems d'aimer. Eh ! que deviendrais-je quand je ne te verrais plus ? Ma chère enfant, d'où peut te venir une résolution si cruelle pour moi ? Ton cœur s'est-il donné ? Aimes-tu quelqu'un ?

NISIDA, se cachant le visage.

Oui... mon père.

ARLEQUIN.

Hé bien, voilà un grand malheur ! Tu n'as qu'à me le nommer, je m'en vais l'aimer aussi.

NISIDA.

Ah ! il m'est impossible de le nommer sans rougir.

ARLEQUIN.

Tu ne peux pas rougir avec moi : ne suis-je pas ton père ? Ton honneur n'est-il pas le mien ? Ouvre-moi ton cœur, ma fille ; peut-être à nous deux nous viendrons à bout de te rendre heureuse.

NISIDA.

Hé bien, mon père, apprenez ce que j'ai voulu cent fois me cacher à moi-même; guérissez-moi d'une passion que je combats sans cesse, et qui renaît toujours plus violente. J'aime... J'aime...

ARLEQUIN.

Qui donc ?

NISIDA.

Cléante.

ARLEQUIN.

Mon secrétaire !

NISIDA.

Il n'est pas fait pour l'être, j'en suis sûre ; mais je n'en sens pas moins tout le malheur de mon choix. Je ne vous demande que de me secourir, et j'ose vous répondre que je surmonterai cet invincible penchant. Éloignez-moi de Cléante ; j'espère tout de mon courage, du tems, et surtout de l'absence.

ARLEQUIN, après un silence.

As-tu confié ce secret à quelqu'un ?

NISIDA.

Comment pouvez-vous le penser, puisque vous ne le saviez pas ?

ARLEQUIN.

Il est vrai, j'ai tort. Écoute-moi, je n'ai

pas oublié que je ne vaux pas mieux que Cléante, et si j'étais encore en Italie, où tout le monde sait qui je suis, je n'hésiterais pas à te le donner : mais ici, où, par amour pour toi, j'ai fait la sottise d'avoir de la vanité, cela devient plus difficile. Cependant...

NISIDA.

Non, mon père, non; c'est à moi de mettre des bornes à votre excessive bonté. Plus vous faites pour moi, plus je dois faire pour vous. Je surmonterai ma passion, je l'immolerai au bonheur de votre vieillesse. Éloignez-moi de Cléante, je vous le demande, je vous en supplie; donnez-moi du tems... et j'épouserai le marquis d'Yrville.

ARLEQUIN.

Tu n'épouseras point le marquis d'Yrville; mais il faut essayer de te guérir. Tu es bien malade, mon enfant, je serai ton médecin; et si les remèdes te font trop de mal, nous les cesserons tout de suite : c'est t'en dire assez. Adieu; laisse-moi, et viens m'embrasser encore.

NISIDA, l'embrassant.

Ah! je ne le verrai plus!

(Elle sort en pleurant.)

SCÈNE X.

ARLEQUIN.

Je suis bien malheureux, je vais affliger ma fille : mais il faut pourtant bien la sauver. Holà, quelqu'un.

(Nérine paraît.)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Dites à Cléante que je veux lui parler.

NÉRINE.

Est-ce pour le gronder, Monsieur?

ARLEQUIN.

Faites ce que je vous dis.

NÉRINE.

C'est que vous avez un air...

ARLEQUIN.

Allons, je vois bien que vous ne voulez pas y aller; je vais l'appeler moi-même.

NÉRINE.

J'y vais, j'y vais, Monsieur. (*A part.*) Jamais je ne l'ai vu si en colère.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN.

Je n'aurai jamais la force de lui donner son congé : cependant il est nécessaire qu'il s'en aille, cela est impossible autrement. Ce pauvre garçon! c'est ma faute aussi d'avoir pris chez moi un jeune homme charmant qui doit tourner la tête à toutes les femmes qui le verront. Je ne sais comment il arrive qu'avec la meilleure intention du monde je fais toujours tout de travers. Le voici; je n'oserai jamais le prier de s'en aller.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

CLÉANTE.

Vous m'avez demandé, Monsieur?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami; j'ai à te parler : il faut même que nous soyons seuls. Laisse-nous, Nérine.

NÉRINE, à part.

Que signifie tout ceci ?

(Elle reste.)

ARLEQUIN.

Mon ami, je suis fort embarrassé... (*A Nérine.*) Je t'ai dit de t'en aller, Nérine.

NÉRINE.

Je le sais, Monsieur.

ARLEQUIN.

Hé bien, que fais-tu là ?

NÉRINE.

Vous le voyez bien, Monsieur, je m'en vais.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

Mon cher ami, je ne sais comment t'apprendre une nouvelle qui te fera de la peine, et qui m'afflige beaucoup aussi.

CLÉANTE.

Je n'ai jamais été gâté par la fortune, aucun revers ne peut m'étonner.

ARLEQUIN.

J'avais espéré que nous ne nous quitterions jamais, et que ton mariage avec Nérine te fixerait dans ma maison pour toujours : mais tout est changé.

CLÉANTE.

S'il n'y a que ce mariage de rompu, je suis trop vrai pour vous cacher qu'il ne pouvait avoir lieu.

ARLEQUIN.

Hélas! je me suis donc trompé dans cela comme dans bien d'autres choses. Mais ce qui me coûte le plus à te dire, ce qui me cause le plus de chagrin, c'est que je suis forcé de te demander un service.

CLÉANTE.

Ah! Monsieur, ordonnez, parlez, que faut-il faire?

ARLEQUIN.

J'en suis bien fâché, j'en suis désespéré; mais il faut que tu aies la bonté de t'en aller.

CLÉANTE.

De quitter votre maison?

ARLEQUIN.

Oui, mon cher ami.

CLÉANTE.

Ai-je eu le malheur de vous déplaire?

ARLEQUIN.

Au contraire, je t'ai voué la plus tendre amitié; je ne sais comment je ferai pour me passer de ta société : ton esprit, ton travail me sont agréables et nécessaires; je t'estime, je t'aime, je sens mieux que personne tout ce que tu vaux; mais, quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE.

Ai-je offensé quelqu'un dans votre maison? vous a-t-on fait quelque plainte?

ARLEQUIN.

Pour cela, il s'en faut bien; tu es doux, serviable, toujours prêt à obliger; tu n'as de querelles avec personne que pour leur éviter de la peine; aussi tout le monde s'intéresse à toi, tout le monde t'estime et te chérit : hélas! c'est à cause de cela qu'il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE.

Permettez-moi de vous représenter, Monsieur, que tout ce que vous me dites a l'air de la plus cruelle ironie. Vous êtes le maître de me faire quitter votre maison; mais pourquoi m'insulter en me rendant malheureux! Mon respect, ma tendresse pour vous, ne méritaient pas ce traitement, et je ne devais pas m'attendre...

ARLEQUIN.

Moi, t'insulter! mon cher ami, comment peux-tu l'imaginer? Je te répète que je t'estime comme moi-même; que je donnerais la moitié de mon bien pour passer ma vie avec toi; que tu m'as inspiré, dès le premier jour où je t'ai vu, une amitié, un attachement, qui m'arrachent des larmes dans ce moment-ci, parce qu'enfin il faut que tu t'en ailles, vois-tu... Il le faut absolument. J'en pleure, mais il le faut. Laisse-moi t'embrasser pour la dernière fois. (*Il l'embrasse en sanglottant.*) Adieu, mon ami, mon bon ami; je te regretterai toute ma vie : mais va-t'en le plus tôt que tu pourras. Adieu, adieu : compte sur moi pour toujours; mais que je ne te revoie plus.

(Il sort en pleurant.)

SCÈNE XV.

CLÉANTE.

Que signifient ces pleurs et ce congé, ces protestations de tendresse et l'ordre de quitter sa maison? Suis-je découvert? me suis-je perdu? Ah! je ne sais rien, si ce n'est que je suis le plus malheureux des hommes.

SCÈNE XVI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Que s'est-il donc passé ? M. Arlequin vient de rentrer chez lui tout en larmes, et il m'a dit de venir vous consoler ?

CLÉANTE.

Il m'a ordonné de quitter sa maison dès ce moment, m'a embrassé, m'a juré une éternelle amitié, et m'a défendu de reparaître.

NÉRINE.

Je n'y comprends rien. Et qu'allez-vous faire ?

CLÉANTE.

Obéir, Nérine. Je n'y survivrai pas ; mais je partirai. Ah ! du moins, puis-je compter que tu parleras quelquefois de moi à ta maîtresse ? Tu connais mon cœur, tu pourras lui répondre que jamais on ne l'aimera comme je l'aime ; tu lui raconteras tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai souffert pour elle ; peut-être donnera-t-elle quelques larmes à mon sort.

NÉRINE, pleurant.

Hélas ! que nous sommes malheureux !

D'abord vous pouvez compter sur moi jusqu'à la mort.

CLÉANTE.

Tu es la seule dans le monde qui se soit intéressée à moi. Un de mes plus grands malheurs, c'est de ne pouvoir reconnaître ton amitié : prends du moins ce diamant; c'est le seul bien que m'a laissé ma mère, le seul dont je puis disposer; jamais il ne m'a été si cher que dans ce moment où je peux te l'offrir.

NÉRINE.

Eh! Monsieur, je n'ai pas besoin de diamant, et j'ai besoin de vous voir heureux. Ne vous en allez pas; dites qui vous êtes : que risquez-vous? Tout est perdu, vous n'avez rien à ménager.

CLÉANTE.

Si je me découvre, Nérine, crois-tu que Nisida et son père me pardonnent de m'être introduit ici? Ils m'accableront de leur colère, au lieu que j'emporte peut-être leur pitié. Cependant...

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

ARLEQUIN, un papier à la main.

Je te demande pardon, mon cher ami, de venir te tourmenter encore; mais la douleur de te perdre m'avait tellement troublé la cervelle, que je n'ai pas songé à t'offrir une légère marque d'amitié. Prends ce billet, mon pauvre Cléante, et regarde-le, non comme la récompense de tes services, mais comme le bienfait de ton ami.

CLÉANTE.

Eh quoi! Monsieur, vous me mettez au désespoir en m'assurant que vous m'aimez; vous me punissez en me disant que je suis innocent; et vous venez m'offrir des secours! Non, Monsieur, je ne peux pas les accepter.

ARLEQUIN.

Ah! Cléante, ce n'est pas bien, et je ne mérite pas ce refus.

CLÉANTE.

Il m'est affreux de vous déplaire; le ciel m'est témoin que rien au monde ne m'est cher au prix de votre amitié : mais une raison invincible me défend d'accepter vos bienfaits.

ARLEQUIN.

Quelle est cette raison? Il ne peut pas y en avoir de bonnes pour affliger les gens qui nous aiment.

NÉRINE.

Allons, Monsieur, parlez, voilà le moment.

ARLEQUIN.

Que dis-tu, Nérine?

NÉRINE.

Je l'exhorte à vous ouvrir son cœur; votre franchise, votre bonté doivent l'encourager. D'ailleurs, vous avez trop bien aimé madame Argentine pour ne pas pardonner les fautes que fait commettre l'amour.

ARLEQUIN.

L'amour!

CLÉANTE.

Oui, Monsieur; apprenez tout. Je ne suis point ce que vous croyez. Une passion violente, profonde, pour mademoiselle votre fille, s'est emparée de moi depuis plus d'un an : désespérant de m'introduire chez vous, je me suis présenté pour être votre secrétaire. Voilà mes crimes, punissez-moi.

ARLEQUIN.

Comment! vous avez abusé de ma crédulité, pour venir séduire ma fille, pour oser...

NÉRINE.

Ah! Monsieur, je suis témoin qu'il ne lui a jamais parlé d'amour.

ARLEQUIN.

En a-t-il moins risqué de la perdre de réputation? Si l'on sait, comme il est impossible que l'on ne le sache pas, que vous avez passé six mois dans ma maison, avec la liberté de voir, de parler à ma fille, à toute heure, qui voudra croire au respect que vous avez eu pour elle? Ma pauvre Nisida sera punie de la faute que vous avez seul commise. Et voilà le prix de l'amitié que j'avais pour vous; vous déshonorez ma vieillesse, vous rendez ma fille malheureuse, vous empoisonnez mes derniers jours, tandis que je ne m'occupais que de rendre les vôtres heureux.

CLÉANTE.

L'amour seul fait mon excuse; et cet amour...

ARLEQUIN.

Ingrat que vous êtes! pourquoi ne pas me le dire! pourquoi préférer la peine de me tromper au plaisir de m'ouvrir votre cœur?

CLÉANTE.

Vous ne m'auriez pas permis de l'aimer.

ARLEQUIN.

Quel était donc votre espoir?

CLÉANTE.

De vous plaire en vivant avec vous, de m'attirer votre estime et vos bontés, d'attendre, en vous aimant, que votre cœur me jugeât digne d'être aimé; et quand, à force de respect et de tendresse, j'aurais été certain d'un peu d'amitié, alors je n'aurais pas craint de vous découvrir mes sentimens; alors ma pauvreté, mes malheurs, tout ce qui m'empêchait de parler, seraient devenus des motifs d'espérance; je vous aurais raconté mes chagrins, votre ame sensible se serait émue, vous auriez écouté l'aveu de mon amour, non comme le père de Nisida, mais comme l'ami d'un malheureux.

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous donc? Parlez, expliquez-vous.

CLÉANTE.

Je suis le fils d'un homme de qualité, et j'ai payé bien cher ce funeste avantage. Abandonné par mon père dès les premiers jours de ma vie, victime des fautes d'une mère qui dissipa tout le bien qu'on lui avait laissé pour moi, je me suis trouvé dans le monde, à l'âge où l'on a tant besoin de ses parens, sans fortune, sans guide, sans appui, seul, isolé dans la nature, n'ayant pour tout bien que la connaissance de mes malheurs, et n'osant pas

même porter le nom d'un père qui m'avait ôté sa tendresse avant que j'eusse vu le jour.

NÉRINE.

Monsieur, vous vous attendrissez...

ARLEQUIN.

Point du tout, Mademoiselle... Eh bien?

CLÉANTE.

Ce n'est pas tout. A l'instant où un ancien ami de mon père était prêt à s'employer auprès de lui pour m'obtenir la permission de l'aller embrasser, et c'eût été la première fois de ma vie, nous apprîmes que mon père était mort en Italie, et qu'il avait laissé toute sa fortune à un étranger.

ARLEQUIN.

A un étranger! Quel soupçon!

CLÉANTE.

Voilà sur quoi je fondais l'espérance de vous intéresser un jour. Cette fatale illusion m'empêcha de sentir que je vous offensais. Ah! du moins ne me refusez pas mon pardon, c'est à vos genoux que je le demande.

(Il se met à genoux.)

ARLEQUIN, ému.

Répondez-moi : comment s'appelait votre père?

CLÉANTE.

Le comte de Valcour.

ARLEQUIN.

Le comte de Valcour !

CLÉANTE.

Oui, Monsieur : j'ai les preuves.

ARLEQUIN.

O ciel ! vous, le fils de mon bienfaiteur !... Ah ! relevez-vous, Monsieur, relevez-vous ; c'est moi qui vous dois du respect.

CLÉANTE.

Quoi ! vous l'avez connu ?

ARLEQUIN.

Si je l'ai connu ! et vous êtes son fils ! ah ! mon ami (*Il embrasse Cléante.*), mon cher ami, je dois tout à votre père, je l'ai aimé pendant quinze ans ; c'est moi qu'il a fait héritier de toute sa fortune. Grâce au ciel, c'est moi qui ai tout votre bien : et c'est fort heureux pour vous, mon cher ami, car je vais vous le rendre ; il est à vous, votre père n'a pu me le donner.

(Nisida arrive.)

SCÈNE XVIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NISIDA, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Viens, ma fille. Voilà le fils de celui qui nous avait laissé sa fortune; voilà celui à qui appartient tout ce que nous possédons. Nous étions riches ce matin, mon enfant; nous allons être pauvres : mais il le faut bien, car sans cela nous ne serions plus honnêtes gens.

CLÉANTE.

Comment! que dites-vous? Je n'ai rien à prétendre : le mariage de mon père ne fut jamais déclaré; et la loi...

ARLEQUIN.

Que me fait la loi, quand mon cœur parle? Vous voyez bien qu'il me crie que votre bien n'est pas à moi. Comment! je serais riche, et le fils de mon bienfaiteur serait pauvre! Non, mon ami; non, Monsieur : je vais tout vous rendre. Mais je vous supplie d'assurer de quoi vivre à ma fille; je mourrais de douleur si je la laissais dans l'indigence; et, puisque vous êtes le fils du comte de Valcour, vous ne le souffrirez pas.

CLÉANTE.

Votre fille! ô ciel! hé bien! oui! je reprends ma fortune, mais c'est pour la mettre à ses pieds. Et vous, digne et vertueux homme, qui n'hésitez pas à vous dépouiller de vos biens, dans la crainte de me voir malheureux, je le serai toute ma vie; et vous n'avez rien fait pour moi, si vous me refusez votre fille.

ARLEQUIN.

Quoi! vous voudriez?...

CLÉANTE.

Je veux retrouver mon père; vous seul pouvez le remplacer.

ARLEQUIN.

Mais je ne demande pas mieux; et je vais même te dire un secret qui te fera plus de plaisir que d'avoir retrouvé ta fortune. (*A voix basse.*) C'est que je ne te renvoyais de chez moi, que parce qu'elle m'avait avoué qu'elle était folle de toi. Ne lui dis pas que je te l'ai répété.

CLÉANTE.

Ah! Nisida, vous m'aimez donc?

NISIDA.

Heureusement je l'ai dit ce matin.

NÉRINE.

Grâce au ciel, tout est arrangé; et j'en pleure de joie.

ARLEQUIN.

Ma chère Nérine, tu vois bien que je ne peux plus te donner Cléante, selon mes premiers projets; mais tu nous permettras de doubler la dot que je te destinais, et tu resteras avec nous pour être la bonne amie de la famille. Quant à vous, mes enfans, vous allez être unis, et vous serez sans doute heureux : mais souvenez-vous bien qu'aucun plaisir dans le monde ne vaut celui de faire son devoir d'honnête homme et de bon père.

FIN DU BON PÈRE.

L'HEUREUSE ERREUR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR PATRAT,

Représentée, pour la première fois, par les comédiens Italiens, le 22 juillet 1783; et au Théâtre-Feydeau, par les comédiens Français, en 1798.

NOTE

SUR PATRAT.

Nous n'avons pu recueillir aucune particularité sur la vie de cet auteur, dont la veuve, un fils, et deux filles existent encore; l'une de celles-ci a épousé un homme de lettres dont nous ignorons le nom, et tous les trois sont allés dans l'étranger employer leurs talens littéraires et dramatiques, une des demoiselles Patrat ayant été quelques années actrice aux Français dans l'emploi des soubrettes. Tout ce qu'on sait de Patrat se borne à ceci.

Il est né à Arles, en 1732, et destiné d'abord au barreau il fut reçu avocat; mais, ainsi que Martelly son compatriote, il fut entraîné par un goût si vif pour le théâtre qu'il se fit comédien. Il obtint toutefois moins de succès comme acteur que comme auteur. Quelques-unes de ses pièces sont dialoguées avec facilité et offrent des situations plaisantes : sa meilleure est sans contredit *les deux Frères*; mais il la doit à Kotzebuë dont elle a été traduite : on y trouve beaucoup d'intérêt et de naturel.

Après cela nous citerons l'*Heureuse Erreur*, jolie petite comédie, et *le Complot Inutile*.

Ces trois pièces sont restées au Répertoire. Il n'en est pas de même de celle intitulée *la Vengeance* qui est en vers et des plus insipides à la lecture. *Le Fouraisonnable*, et *les Méprises par ressemblance*, qui se sont jouées long-tems aux Variétés sont du nombre des meilleures de ce théâtre; on a même accommodée la dernière en opéra-comique, et on l'a donnée ainsi au théâtre Feydeau. Il a donné en outre les *Déguisemens Amoureux*, qui ne se jouent plus, et une foule d'autres pièces oubliées, telles que *le Point d'Honneur*, etc.

On doit encore à Patrat des opéras tels que les *Deux Morts*, *le Karmesse*, *Adélaide et Mirva*; le vaudeville qui a pour titre les *Amans Protées* et un mélodrame de *Toberne*, ou *le Pêcheur Suédois*.

Cet auteur est mort à Paris en 1801, âgé de 69 ans; il était secrétaire du théâtre de l'Odéon.

La liste de ses pièces de théâtre s'élève à cinquante-sept.

PERSONNAGES.

M. LUVILLE, frère de la comtesse, jeune homme aimable : en frac très-uni.

M. DELVAL, frère cadet de Sophie, très-jeune : il paraît d'abord en surtout uniforme, ensuite richement habillé.

DUBOIS, vieux domestique de la maison : mis comme Dubois, de la gageure imprévue.

ANDRÉ, valet ingénu : en veste de courrier.

M. MINUTE : mis en notaire de village.

LA COMTESSE DELFORT, riche veuve de dix-huit ans, retirée du monde : elle est en négligé galant.

SOPHIE DELVAL, riche héritière, demeurant dans une terre voisine : habillée en paysanne.

LISETTE, femme de chambre de Sophie Delval, placée par son ordre auprès de la comtesse : en deshabillé.

La Scène se passe dans le salon de la Comtesse.

NOTA. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs.) Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

L'HEUREUSE ERREUR,

COMÉDIE.

SCÈNE I

LISETTE, seule, sortant du cabinet de la Comtesse, avec l'air le plus satisfait.

Oh! pour le coup, ma réussite est certaine; me voilà reçue chez la jeune Comtesse, et déjà dans ses bonnes grâces : elle a donné, tête baissée, dans les piéges que je lui ai tendus; et, au vif intérêt que ma maîtresse paraît prendre à ce badinage, je ne doute point que ma récompense ne soit proportionnée au plaisir que je vais lui faire.

SCÈNE II.

LISETTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Mademoiselle Lisette, il y a là une jeune paysanne qui vous demande.

LISETTE.

Moi?

DUBOIS.

Vous-même.

LISETTE.

Je ne connais personne dans ce village.

DUBOIS.

Elle n'est pas d'ici; mais elle est bien jolie.

LISETTE.

Elle se trompe peut-être.

DUBOIS.

Non; elle a bien demandé mademoiselle Lisette, depuis deux jours au service de madame la comtesse Delfort; et qui servait, avant, mademoiselle Sophie, fille de feu M. le marquis Delval.

LISETTE.

C'est bien moi; mais il faut qu'elle attende; madame écrit; sa toilette n'est pas achevée; elle peut me sonner d'un moment à l'autre; il ne faut pas que je m'éloigne: et je n'ose faire entrer ici.

DUBOIS.

Pourquoi?

LISETTE.

Madame pourrait y trouver à redire.

DUBOIS.

Elle? Ah! vous ne la connaissez pas. Elle est bonne... bonne par excellence; et, sans son aversion pour tous les hommes, ce serait une femme absolument parfaite.

LISETTE.

Mais d'où lui vient donc cette haine?

DUBOIS.

Ah! elle n'a pas tout-à-fait tort.

LISETTE.

Comment?

DUBOIS.

J'étais domestique de feu son pauvre père, et j'ai vu tout cela. A quatorze ans, elle est devenue éperdument amoureuse d'un étourdi dont la fortune ni le rang n'étaient pas dignes d'elle. Le bon papa, qui l'aimait comme ses yeux, n'eut pas la force de résister à ses prières : le mariage se fit; et son époux la rendit si malheureuse, que ce digne père en mourut de chagrin.

LISETTE.

Ah! bon Dieu!

DUBOIS.

Ce monstre d'ingratitude ne lui survécut pas long-tems; et notre jeune maîtresse, se trouvant libre, s'est retirée dans ce château,

en promettant de n'y jamais recevoir aucun homme.

LISETTE.

Y a-t-il long-tems que cela dure ?

DUBOIS.

Elle n'a vécu que deux ans avec son mari; et il y a plus de dix-huit mois qu'elle est veuve.

LISETTE.

Dix-huit mois ! Et cette haine contre les hommes ne s'affaiblit point ?

DUBOIS.

Au contraire ; elle ne voit absolument que son frère : nous n'osons pas même la servir à table ; et si une de ses femmes nous parle deux fois, à la porte.

LISETTE.

Voici donc notre dernière conversation. Faites entrer cette fille.

DUBOIS.

Je vais vous l'amener, Mademoiselle Lisette.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LISETTE.

PERSONNE ne sait que je suis ici Que peut me vouloir cette paysanne? Quelle sottise de me tourmenter! Est-ce que je ne vais pas le savoir?

SCÈNE IV.

LISETTE, Mlle SOPHIE DELVAL, DUBOIS.

DUBOIS, à Lisette.

LA voilà, mademoiselle Lisette.

LISETTE, très-surprise.

C'est vous, mad...

SOPHIE, l'interrompant, et l'embrassant ensuite.

Oui, ma chère cousine, c'est moi.

DUBOIS.

Ah! c'est votre cousine?

SOPHIE, bas à Lisette.

Prends bien garde.

LISETTE, bas à Sophie.

Tout est dit.

DUBOIS.

Elle est bien jolie, oui.

LISETTE, à Dubois.

Laissez-nous, s'il vous plaît.

DUBOIS.

Je m'en vas. Mais il n'y en a pas une ici qui la vaille.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LISETTE, SOPHIE.

LISETTE.

Eh! bon Dieu! Mademoiselle, que venez-vous faire ici dans cet équipage?

SOPHIE.

Sommes-nous en sûreté?

LISETTE.

Le cabinet de la Comtesse est éloigné, et personne ne peut nous entendre.

SOPHIE.

Je n'ai pu résister à mon impatience. Comment vont nos affaires?

LISETTE.

A merveille.

SOPHIE.

Tant mieux.

LISETTE.

Je me suis présentée chez la Comtesse, qui cherchait en effet une femme de chambre adroite, intelligente ; car le projet de la retraite n'ôte jamais à une jolie femme le goût de la parure.

SOPHIE.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé bien, je n'ai pas eu de peine à réussir ; et dès le premier jour, un coup de peigne donné avec élégance, une fleur placée avec grâce, il n'en a pas fallu davantage pour me mettre en faveur.

SOPHIE.

Comment ! elle aime encore la parure, et elle ne reçoit que des femmes ?

LISETTE.

Cela vous étonne ? Allez, Madame, le plaisir d'enflammer le cœur des hommes est moins vif, pour bien des belles, que celui d'humilier l'amour-propre des femmes.

SOPHIE.

A merveille.

LISETTE.

Elle m'a demandé d'où je sortais. Je vous ai nommée.

SOPHIE.

Hé bien ?

LISETTE.

Alors, elle m'a fait plusieurs questions sur votre compte, auxquelles j'ai répondu comme nous en étions convenues.

SOPHIE.

Ho ! je veux savoir tous les détails.

LISETTE.

Elle a commencé par me dire : « Il est » bien étonnant que nous ne nous soyons ja- » mais vues, ayant des terres aussi voisines. » Par quelle raison a-t-elle toujours refusé les » invitations que je lui ai fait faire ? »

SOPHIE.

Qu'as-tu répondu ?

LISETTE.

« Ma foi, Madame, vous ne recevez point » d'hommes, et votre entêtement sur cet ar- » ticle paraît, à mademoiselle Sophie, une ex- » travagance insupportable. — Ah ! ma pau- » vre enfant, Sophie ne connaît pas les » hommes comme moi : ce sont tous des

» monstres! — Hé bien! Mademoiselle est » persuadée que cette aversion que vous avez » pour l'espèce en général, n'est qu'un sen- » timent passager, et que, lorsque vous aurez » renoncé a cette chimère, il ne vous restera » plus que le regret cruel d'en avoir trop pro- » longé la durée. — Elle se trompe; ma » haine sera éternelle. — Éternelle? Bon, s'il » n'y avait point de mademoiselle Sophie au » monde. — Que veux-tu dire? — Rien. — » Parle. — Je n'ose. — D'où vient? — C'est » un secret qu'elle m'a confié. — Tu n'es » plus à elle. — Il est vrai, je suis à vous; et » mon zèle doit étouffer mes scrupules. — » Dis donc, dis donc. » (*A Sophie.*) Vous voyez que peu-à-peu je la conduisais à désirer vivement de savoir ce que je mourais d'envie de lui apprendre.

SOPHIE.

A merveille. Après?

LISETTE.

« Mademoiselle Sophie (ai-je ajouté avec » un air de confidence) a le plus grand mé- » pris pour son sexe; elle regrette de n'être » pas homme; elle soutient que toutes les » femmes sont folles, extravagantes, pré- » somptueuses, sans tenue dans leurs pro- » jets, sans solidité dans leurs résolutions; » et pour vous prouver que vous êtes vous-

» même au nombre de ces femmelettes qui
» se proposent tout, et n'exécutent rien, elle
» a résolu de venir ici sous le nom de son
» frère. — Est-il possible ? — Et elle a même
» gagé que, si elle parvient à vous voir, elle
» se fera aimer de vous, et jouira ensuite du
» plaisir de vous faire rougir d'avoir eu l'or-
» gueil téméraire de vous croire capable de
» tenir un serment. »

SOPHIE.

Hé bien ?

LISETTE.

» Ah ! Lisette (m'a-t-elle dit en m'em-
» brassant), je reconnaîtrai le service que tu
» viens de me rendre ; je la recevrai et je la
» badinerai si bien, que les rieurs ne seront
» pas de son côté. »

SOPHIE.

Elle est donc bien déterminée à me recevoir sous le nom de mon frère ?

LISETTE.

Oui, Mademoiselle.

SOPHIE, très-satisfaite.

Voilà tout ce que je voulais.

LISETTE.

Oh ! ça ! je me suis bien acquittée de ma commission ?

SOPHIE.

On ne peut pas mieux.

LISETTE.

Maintenant, si vous voulez que je continue à vous servir, mettez-moi donc au fait de vos projets ; car je n'y comprends encore rien.

SOPHIE.

Écoute. Tu sais combien j'aime mon frère, et tu connais la tendre amitié qu'il a pour moi ?

LISETTE.

Ah! ça! il vous aime comme une maîtresse, et vous respecte comme une mère, quoi qu'il ne soit votre cadet que d'une année.

SOPHIE.

Depuis la perte de notre père, il s'est reposé sur moi du soin de gouverner nos biens, et je ne m'occupe que du plaisir de le rendre heureux. La comtesse est jeune, charmante et puissamment riche ; il est dans l'âge où le besoin d'aimer force toujours à faire un choix, et c'est de ce premier choix que dépend le bonheur de la vie : s'il tombe sur un vil objet, les mœurs se corrompent, le cœur se dépravе, et les plaisirs honnêtes sont perdus sans ressource ; mais s'il se fixe sur une femme estimable, l'amour n'est connu que sous les

traits de l'innocence et de la sagesse; l'ame se remplit d'une volupté pure, et l'on reste vertueux toute la vie.

LISETTE.

Mais votre frère aimera-t-il à commandement ?

SOPHIE.

Mon frère est charmant; la Comtesse est pleine de mérite; elle lui plaira, j'en suis sûre, et je ne doute pas qu'il ne fasse aussi la plus vive impression sur son cœur. Le plus difficile était de leur procurer les moyens de se voir: ton adresse a su lever cet obstacle; c'est à l'amour à faire le reste.

LISETTE.

Comment, à l'amour ?

SOPHIE.

Sans doute.

LISETTE.

Mais quand, sous des habits d'homme, vous gagneriez le cœur de la Comtesse, votre frère n'en serait pas plus avancé: quoiqu'il vous ressemble infiniment, il n'est pas possible de s'y méprendre.

SOPHIE.

Aussi n'est-ce pas moi qui vais me présenter ici.

LISETTE.

Comment?

SOPHIE.

J'ai écrit à Delval d'obtenir une lettre de recommandation du commandeur Delbon pour monsieur Luville, son neveu, et frère de la Comtesse; il doit arriver aujourd'hui. La Comtesse, qui va le prendre pour une femme, ne s'en défiera pas; et les agaceries qu'elle lui fera, serviront à développer, avec plus de facilité, tous les sentimens qu'ils pourront mutuellement s'inspirer.

LISETTE.

Et votre frère est instruit de la ruse?

SOPHIE.

Je m'en serais bien gardée.

LISETTE.

Pourquoi?

SOPHIE.

Tu ne le connais pas: ennemi de la plus légère supercherie, il ne se serait jamais prêté à mon projet.

LISETTE.

Cela peut devenir très-plaisant.

SOPHIE.

Il faut surtout qu'il ignore que je suis ici;

je resterai dans le village, et tu viendras m'informer de tout ce qui se passera.

LISETTE.

Et si votre frère vient à me rencontrer?

SOPHIE.

Qu'importe, pourvu qu'il n'y ai point d'explications devant la Comtesse. Et c'est à toi de les éviter.

LISETTE.

Laissez-moi faire; me voilà bien instruite, et...

SCÈNE VI.

LISETTE, LUVILLE, SOPHIE.

LUVILLE.

Lisette, est-il jour chez ma sœur?

LISETTE.

Il y a long-tems, Monsieur.

LUVILLE, apercevant Sophie.

Qu'est-ce que c'est que cette charmante paysanne?

LISETTE, embarrassée.

Monsieur. . c'est...

LUVILLE.

C'est...

LISETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur; c'est ma cousine.

LUVILLE.

Pourquoi me demandes-tu pardon?

LISETTE.

Monsieur... c'est que... dans les maisons... on n'est pas content quelquefois que les domestiques soient si près de leur pays : les visites des parens ennuient les maîtres... et...

LUVILLE.

Mais, point du tout... Elle est charmante la petite cousine. (*Sophie fait la révérence.*) (*A part.*) Qu'elle a de grâce! (*Haut.*) D'où êtes-vous, ma belle enfant?

SOPHIE.

Monsieur, je suis d'un village qui est à six lieues d'ici.

LUVILLE, avec intérêt.

Et où allez-vous? que faites-vous?

SOPHIE.

J'allais au château voisin retrouver ma cousine.

LUVILLE.

Pourquoi faire?

SOPHIE.

Comme mademoiselle Sophie Delval a eu bien des bontés pour moi...

LUVILLE.

Vous connaissez mademoiselle Delval?

SOPHIE.

J'ai eu le bonheur d'être élevée avec elle; je ne l'ai quittée que pour secourir mes parens : je viens de les perdre, et j'allais réclamer ses bontés, quand j'ai appris que ma cousine n'était plus à son service. N'osant me présenter chez elle, je suis venue la trouver ici; et quand Monsieur est entré, elle me disait qu'il n'y avait rien à espérer pour moi.

LUVILLE, vivement.

Et pourquoi donc, Lisette? et mais, vous avez tort; il ne faut point abandonner cette jeune personne : cela serait affreux! Il faut qu'elle reste ici.

SOPHIE.

Ah! Monsieur, quelle bonté!

LISETTE.

Monsieur, étant moi-même nouvellement reçue dans la maison, je n'aurais jamais eu la hardiesse de vous en faire la prière.

LUVILLE, très-vivement.

Mais, pourquoi donc! J'aime à rendre ser-

vice, moi. Cette jeune personne n'a plus de parens ; elle n'a point assez d'expérience pour être abandonnée à elle-même. Il faut, Lisette, que vous en ayez soin comme si elle était votre sœur.

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LUVILLE, vivement.

Qu'elle demeure avec vous.

LISETTE

Oui, Monsieur.

LUVILLE.

Et moi, je vous promets de reconnaître les soins que vous prendrez d'elle.

SOPHIE.

Croyez, Monsieur, que je suis vivement touchée de vos bontés.

LUVILLE, très-vivement.

Et mais cela n'en vaut pas la peine : ce que je fais est tout simple. Il n'y a pas de spectacle plus attendrissant pour une ame sensible, que la beauté dans l'indigence. (*A Lisette.*) Allez, Lisette, allez vite donner ordre, de ma part qu'on lui prépare une chambre voisine de la vôtre ; il faudra qu'elle s'occupe, sans qu'elle soit obligée de sortir ;

et vous aurez grand soin, surtout, de ne la charger jamais que d'ouvrages qui la dissipent sans la fatiguer.

LISETTE.

Reposez-vous sur moi. (*Passant à la gauche de Sophie.*) Allons, ma cousine, remerciez Monsieur, et suivez-moi.

(Sophie fait une profonde révérence, et veut sortir.)

LISETTE, bas à Sophie, en s'en allant.

Il est pris.

SOPHIE, bas à Lisette.

Il est bien aimable.

LUVILLE, à Sophie.

Que dites-vous tout bas à votre cousine ?

SOPHIE.

Que je n'oublierai jamais le service que vous me rendez.

LUVILLE, avec chaleur.

Je ne me bornerai pas à cela; mais c'est que vous m'intéressez infiniment !

LISETTE, à Sophie.

Allons, encore une révérence, et partons.

LUVILE, la retenant.

Un moment. Comment vous nomme-t-on ?

SOPHIE, embarrassée.

Je me....

LUVILLE.

Vous n'osez dire votre nom ?

SOPHIE, se remettant.

Pardonnez-moi, Monsieur; je m'appelle Marianne.

LUVILLE, avec endresse.

Hé bien, belle Marianne, croyez que je ferai tout mon possible pour que vous puissiez vous rappeler avec plaisir l'instant où le hasard vous a conduite dans ce château.

SOPHIE, avec sentiment.

Ah! Monsieur, je crois que je ne l'oublierai jamais.

LUVILLE, très-vivement.

Que voulez-vous dire ?

SOPHIE, voulant s'en aller.

Adieu, Monsieur.

LUVILLE, la retenant

Encore un petit moment. Lisette, allez toujours faire préparer sa chambre, et vous viendrez la reprendre ici.

SOPHIE.

Permettez que je me retire avec elle.

LUVILLE, avec sentiment.

Belle Marianne, vous pouvez rester; on doit être sûr d'imprimer le respect quand on porte sur le front l'empreinte de l'honnêteté.

SOPHIE.

Je me plais à ne pas douter de la vôtre; mais mademoiselle Sophie, qui m'a inspiré l'amour de la sagesse, m'a toujours dit que la retenue dans les discours, et la décence dans les actions, étaient les deux premières qualités d'une fille honnête. Permettez-moi de mettre ses leçons en pratique, en ne restant pas seule avec vous.

LUVILLE.

Allez donc, charmante Marianne. Tout me paraît en vous au-dessus de votre état, et je vois, avec la plus vive satisfaction, que vous inspirez autant d'admiration que d'estime.

SOPHIE.

Le tems vous apprendra quel cas je fais de la vôtre, par les soins que je prendrai pour la mériter. (*Elle salue.*) Adieu, Monsieur.

LISETTE, bas à Sophie, en s'en allant.

Hé bien qu'en dites-vous?

SOPHIE, de même.

Qu'un homme aimable, dont l'ame est

honnête, est bien dangereux pour une femme sensible.

(Elles sortent.)

SCÈNE VII.

LUVILLE.

Quelle figure intéressante! quel feu dans le regard! et quelle modestie répandue dans toute sa personne! En vérité, j'avais entendu dire beaucoup de bien de Sophie Delval; mais sa petite élève m'en donne la plus haute opinion. Non, jamais femme n'a fait une telle impression sur mon cœur. Ce qu'elle m'a dit en s'éloignant m'a fait tressaillir. Qu'il serait doux de s'en faire aimer! Mais si son ame répond à son extérieur, qu'il serait affreux d'en abuser!

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, LUVILLE.

ANDRÉ, cherchant des yeux.

Dame! je ne trouve personne, moi.

LUVILLE.

Que voulez-vous, mon ami?

ANDRÉ.

Êtes-vous de la maison, vous?

LUVILLE.

Il y a quelque apparence.

ANDRÉ.

Hé bien allez annoncer que ma maîtresse est là.

LUVILLE.

Ah! ah! et qui est votre maîtresse.

ANDRÉ.

Non, non, c'est mon maître que je veux dire. Que je suis donc bête, moi!

LUVILLE.

Hé bien! qui est votre maître?

ANDRÉ.

Dame! c'est monsieur Delval.

LUVILLE.

Monsieur Delval est ici?

ANDRÉ.

Dame! oui.

LUVILLE.

Et il n'y a aucun de mes gens dans l'antichambre?

ANDRÉ, ôtant son chapeau.

Vos gens ! Est-ce que vous êtes le maître, vous ?

LUVILLE.

A peu près.

ANDRÉ.

Dame ! je ne savais pas cela, moi.

LUVILLE.

Je vais au-devant de lui.

ANDRÉ.

C'est inutile.

LUVILLE.

Comment ?

ANDRÉ.

Il est là.

LUVILLE.

Qu'il entre donc.

ANDRÉ.

Entrez, Monsieur : Monsieur !

SCÈNE IX.

ANDRÉ, LUVILLE, DELVAL.

LUVILLE.

Je dois, sans doute, rendre grâce au hasard, Monsieur; car lui seul peut vous avoir conduit dans notre solitude.

DELVAL.

Vous êtes dans l'erreur, Monsieur : mon voyage est prémédité, et j'aurais été désespéré de ne pas vous trouver ici.

LUVILLE.

Serais-je assez heureux pour pouvoir vous être utile ?

DELVAL, cherchant la lettre.

Je suis chargé de vous remettre une lettre.

LUVILLE.

De quelque part qu'elle vienne, je dois avoir beaucoup d'obligations à celui qui me l'écrit, puisqu'elle me procure le plaisir de faire votre connaissance.

DELVAL.

C'est le Commandeur d'Elbon qui a bien voulu me la confier, et j'ai reçu cette faveur avec toute la reconnaissance qu'elle mérite.

LUVILLE.

C'est de notre cher oncle ! Eh ! comment se porte-t-il ?

DELVAL.

A merveille... et vous aimant toujours avec tendresse.

LUVILLE.

Ma foi, nous le lui rendons bien. (*Il lit.*) « Je vous recommande vivement la personne » qui vous remettra ma lettre, mon cher » neveu. » (*Il s'interrompt.*) Comment ! c'est une recommandation ? Un homme tel que vous n'en a pas besoin. (*Delval s'incline, et Luville continue de lire.*) « C'est le jeune mar- » quis Delval, dont le nom vous est connu, et » dont les brillantes dispositions annoncent le » mérite le plus distingué. Engagez ma nièce » à le recevoir ; dites-lui que je l'en prie : sa » solitude me désespère. Vous savez combien » je vous aime tous les deux : je ne m'oc- » cupe que de votre bonheur, et je serais au » comble de mes vœux si je pouvais l'assurer » à jamais. » Ce cher homme ! je lui ai, sans doute, beaucoup d'obligations de vous avoir engagé à venir ici ; mais je crains bien que vous ne lui en ayez pas autant que moi.

DELVAL.

D'où vient ?

LUVILLE.

Vous allez vous ennuyer à périr. Ce château appartient à ma sœur ; elle n'y reçoit jamais d'homme : elle les a tous en horreur.

ANDRÉ, riant.

Ah ! c'est plaisant ça.

DELVAL, le regardant sévèrement.

Hem ?

LUVILLE, à André.

Qu'est-ce que tu trouves donc de si plaisant à cela ?

ANDRÉ, riant.

C'est que la dame que je servais les aimait tant, tant, tant...

DELVAL.

Paix. (*A Luville.*) Mais cette aversion est-elle aussi forte qu'on le dit ?

LUVILLE.

C'est au-delà de toute expression : au point que je doute fort que, malgré la prière de mon oncle, vous puissiez obtenir la permission de la voir un seul instant.

ANDRÉ.

Ah ! c'est ben drôle toujours.

DELVAL.

Te tairas-tu ?

ANDRÉ.

Dame ! il faut donc être là comme une estatue ? Si du moins Monsieur voulait me faire conduire dans votre appartement, je préparerais votre toilette : ça m'amuserait.

LUVILLE.

Sonnez, mon ami.

ANDRÉ.

Ben volontiers, Monsieur. (*Il sonne.*) Déjà, ça fera plaisir à Monsieur; car il aime la toilette comme une femme.

DELVAL.

Finiras-tu ?

ANDRÉ.

Hé ben ! c'est fini.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS.

LUVILLE, à Dubois.

Conduisez ce garçon à l'appartement du Commandeur, que M. Delval va occuper.

ANDRÉ.

Monsieur, ben obligé; vous êtes ben honnête.

DELVAL.

Permettez-moi de les suivre; si votre aimable sœur daigne me recevoir, il ne serait pas décent de me présenter devant elle en habit de voyage.

LUVILLE.

Vous êtes le maître. Mais je crains bien que ce ne soit une toilette perdue.

DELVAL.

J'ose encore espérer que non.

LUVILLE.

Je le souhaite, et je vais faire mon possible pour y engager ma sœur.

DELVAL.

Je vous en aurai la plus grande obligation,

(Il sort avec André.)

SCÈNE XI.

LUVILLE.

Il est très-aimable, ce jeune homme. Mais comme il va s'ennuyer! Ma sœur ne le recevra pas, et mes nouveaux sentimens ne me permettront pas de lui faire exactement compagnie. (*Il appelle.*) Lisette!

SCÈNE XII.

LUVILLE, LISETTE.

LISETTE, regardant avant de s'approcher.

Que veut Monsieur?

LUVILLE.

Où est votre cousine?

LISETTE.

Est-ce pour cela que vous m'appelez?

LUVILLE.

Non. Dites à ma sœur que je la prie de passer dans ce salon.

LISETTE.

Que n'allez-vous à son cabinet!

LUVILLE.

Non; je veux lui parler ici.

LISETTE.

A la bonne heure.

LUVILLE.

Écoute donc.

LISETTE, vivement.

Quoi?

LUVILLE, après un silence.

Rien, rien.

LISETTE, en sortant.

Il en tient.

SCÈNE XIII.

LUVILLE.

J'AIME mieux lui parler ici : si elle refuse absolument de voir Delval, je pourrai le faire venir sans qu'elle s'en doute. C'est mon oncle qui désire cette double alliance; il m'a souvent parlé de Sophie Delval. Mais cela ne réussira pas. La misantropie de la Comtesse; l'arrivée de Marianne... Je ne crois pas que ma sœur, ni moi, soyons mariés de longtems.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, LUVILLE.

LA COMTESSE.

QU'AVEZ-VOUS donc à me dire? et pourquoi ne pas entrer?

LUVILLE.

Lisez cette lettre, et dictez-moi la réponse.

(La Comtesse sourit à mesure qu'elle lit la lettre.)

Hé bien, ma sœur?

LA COMTESSE, gaiment.

Hé bien, mon frère, la recommandation de mon oncle est toute-puissante sur moi, et je suis prête à recevoir son protégé.

LUVILLE.

J'en suis charmé... Mais je ne m'y attendais pas.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

LUVILLE.

Et cette promesse solennelle de ne jamais recevoir un homme? ce vœu qui devait être observé si scrupuleusement...

LA COMTESSE.

Cette visite ne me rendra pas parjure.

LUVILLE.

Vous le croyez?

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

LUVILLE.

Expliquez-vous.

LA COMTESSE, riant.

Ce jeune officier qui vous est si fortement recommandé par mon oncle...

LUVILLE.

Hé bien?

LA COMTESSE.

N'est autre chose que Sophie Delval, notre charmante voisine.

LUVILLE.

Cela ne se peut pas.

LA COMTESSE.

Cela est.

LUVILLE.

Est-il possible?

LA COMTESSE.

J'en ai la preuve.

LUVILLE.

Comment?

LA COMTESSE.

Lisette qui sort de chez elle, m'a fait confidence de son projet.

LUVILLE.

Quel projet?

LA COMTESSE.

De me tourner en ridicule en se fesant aimer de moi.

LUVILLE.

Et vous pouvez soupçonner le Commandeur de s'être prêté à cette supercherie ?

LA COMTESSE.

Point du tout. Sophie aura prié son frère, qui est à Paris où il achève ses exercices, de demander une lettre de recommandation au Commandeur, et elle s'en sert aujourd'hui pour exécuter son dessein.

LUVILLE.

Ah! cela pourrait bien être; car son valet, qui est une espèce d'imbécille, a commencé par l'appeler Madame.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus sûr, vous dis-je. Il faut, mon frère, nous entendre si bien et la badiner si joliment, qu'elle soit obligée de convenir, malgré tout l'esprit qu'on lui accorde, que nous sommes encore plus fins qu'elle.

LUVILLE.

Ah! laissez-moi faire : à trompeur, trompeur et demi. Je vais chercher notre fripon d'hôte, et vous le présenter. Ah! parbleu, cette aventure m'amuserait infiniment, si...

LA COMTESSE.

Quoi?

LUVILLE.

C'est que... rien, rien.

LA COMTESSE.

Ah! mon frère, vous avez des secrets pour moi?

LUVILLE.

Pardon, ma petite sœur... je n'en aurai plus.

LA COMTESSE.

Dites-moi donc ce qui vous occupe.

LUVILLE, avec effusion.

Hé bien... (*En se sauvant.*) Vous le saurez.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, accourant.

Ah, Madame! elle est ici; je viens de la voir.

LA COMTESSE.

Cache-toi dans mon cabinet; si elle t'aperçoit, tout est découvert.

LISETTE.

Ne craignez rien. Elle est charmante en homme.

LA COMTESSE.

On vient.

LISETTE, en fuyant.

Je me sauve.

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LUVILLE, DELVAL, paré.

LUVILLE.

Ma sœur, voilà monsieur Delval que je vous présente.

(On se salue.)

DELVAL, à part.

Qu'elle est belle !

LUVILLE.

Il n'avait pas besoin de recommandation, au moins. Avec une figure comme celle-là on est bien reçu partout.

DELVAL.

Rien ne pourra jamais m'acquitter envers votre oncle, Madame ; c'est à lui que je dois le bonheur de vous présenter mes hommages.

LA COMTESSE, à part.

Qu'elle a bonne grâce ! (*Haut.*) Ce bonheur n'en doit pas être un bien grand pour vous.

DELVAL.

Il ne faut que des yeux pour admirer vos

charmes; mais avec un cœur, on court le risque d'en sentir trop vivement le prix.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, la flatterie est un poison qui n'a point encore corrompu notre retraite; et je serais vraiment fâchée qu'il y pénétrât.

DELVAL.

Louer ce qu'on admire, exprimer ce qu'on pense, appelez-vous cela de la flatterie?

LA COMTESSE.

Style de Paris, Monsieur, style de Paris; et vous oubliez que nous sommes au village.

LUVILLE.

Elle a raison : nous n'aimons ici que la liberté et la franchise. Je vais vous instruire de notre façon de vivre, et vous aurez la bonté de vous y conformer, si vous voulez rester avec nous. Point de façon avec moi. Point d'amour avec ma sœur. Tant que vous observerez scrupuleusement ces deux conditions, vous serez reçu à bras ouverts; dès que vous y manquerez, adieu. Cette déclaration-là s'appelle, je crois, de la franchise. A l'égard de la liberté, je vous laisse seul avec ma sœur; vous voyez qu'on n'est pas gêné ici. Adieu. Bonjour, ma sœur.

(Il l'embrasse.)

LA COMTESSE, bas à Luville.

Qu'elle est bien en homme !

LUVILLE, bas à la Comtesse.

C'est à s'y méprendre. (*A Delval.*) Bonjour, notre cher hôte.

DELVAL.

Monsieur, je...

LUVILLE, revenant.

A propos, eh ! vous ne l'avez pas embrassée en entrant.

DELVAL.

Monsieur, je sais trop...

LUVILLE.

Ah ! que vous êtes timide. Allons, allons.

DELVAL.

Cet honneur...

LUVILLE, à la Comtesse.

Embrasse-le donc toi-même, car cela ne finirait pas.

LA COMTESSE.

Ah ! bien volontiers.

[Après avoir embrassé Delval, qui reste stupéfait, elle et Luville éclatent de rire.]

DELVAL, à part.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LUVILLE.

Cela vous étonne ? Ah ! vous en verrez bien d'autres.

(Il sort en riant.)

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, DELVAL.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ? Vous avez l'air tout interdit !

DELVAL.

J'avoue, Madame, que ma situation est embarrassante.

LA COMTESSE.

En vérité ?

DELVAL.

Elle est neuve pour moi.

LA COMTESSE.

Je le croirais assez. Cependant on ne le dirait pas à votre contenance.

DELVAL.

Les volontés de monsieur votre frère sem-

blent être en contradiction avec sa conduite.

LA COMTESSE.

En quoi ?

DELVAL.

Il me permet de vous voir, il me laisse seul avec vous; et il me défend de vous parler d'amour.

LA COMTESSE.

C'est qu'il est ennemi déclaré du mensonge.

DELVAL.

En vous avouant qu'on vous aime, peut-on s'écarter de la vérité ?

LA COMTESSE.

C'est selon la personne.

DELVAL.

Selon la personne ?

LA COMTESSE.

Oui.

DELVAL.

Comment ?

LA COMTESSE.

Vous, par exemple...

DELVAL.

Hé bien ! moi ?

LA COMTESSE.

Si vous me disiez que vous m'aimez...

DELVAL.

Si je vous le disais ?

LA COMTESSE.

Vous ne le penseriez sûrement pas.

DELVAL.

Me croyez-vous un cœur insensible ?

LA COMTESSE, finement.

Vous n'en avez pas l'air.

DELVAL.

Eh ! pourquoi donc douteriez-vous de mon amour ?

LA COMTESSE, riant.

C'est que je ne crois jamais à l'impossible.

DELVAL.

A l'impossible ?

LA COMTESSE.

Oh ! oui, à l'impossible.

DELVAL.

Ah ! que vous lisez mal dans mon cœur !

LA COMTESSE.

Peut-être mieux que vous ne croyez.

DELVAL, avec tendresse.

Détrompez-vous, Madame ; et pardonnez-

moi un aveu que votre incrédulité m'arrache. Je n'avais point encore connu le sentiment que vous m'inspirez.

LA COMTESSE.

Cela est possible.

DELVAL, avec tendresse.

Votre premier regard a pénétré mon cœur..

LA COMTESSE, en plaisantant.

Ah! ciel!

DELVAL.

Et maintenant, je ne puis plus vivre que pour vous adorer.

LA COMTESSE, riant.

Savez-vous que cela imite le naturel?

DELVAL.

Pourriez-vous être en doute sur ma sincérité?

LA COMTESSE.

En doute? Oh! non, je vous assure.

DELVAL.

Vous rendez donc justice à mon cœur?

LA COMTESSE.

Assurément.

DELVAL.

Et vous croyez que je vous aime?

LA COMTESSE.

Non. Mais je suis fermement convaincue du contraire.

DELVAL.

Ah! les sermens les plus forts...

LA COMTESSE.

Ne me persuaderont pas.

DELVAL.

C'est-à-dire que vous me placez dans la classe de ces hommes fourbes, qui...

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, vous vous trompez. Moi, vous mettre au nombre de ces hommes-là? Ah! ne me supposez pas si peu de discernement; je vous distingue, sans doute, et je vois clairement la différence qu'il y a entre vous et tous les hommes.

DELVAL, avec joie.

Cette flatteuse préférence...

LA COMTESSE, avec malignité.

Reste à savoir si c'en est une.

DELVAL.

Quoi! vous pourriez me mettre au-dessous de ceux que vous détestez?

LA COMTESSE.

Ah ça! parlons raison; il faut un peu mieux

connaitre les gens pour leur assigner avec équité la place qu'ils méritent.

DELVAL.

Rien de plus juste... et le tems...

LA COMTESSE.

Ah! je sais bien qu'avec le tems tout se découvrira. Mais il est un moyen sûr de l'abréger.

DELVAL.

Daignez me l'indiquer.

LA COMTESSE.

Eh bien! mettez-moi vous-même dans le cas de pouvoir vous apprécier.

DELVAL.

Que faire pour cela?

LA COMTESSE.

Une chose très-simple.

DELVAL.

Et c'est?...

LA COMTESSE.

De me dire la vérité.

DELVAL.

Sur quoi?

LA COMTESSE, sérieusement.

Le voici. Ce n'est pas sans dessein que vous

êtes ici. Quels sont les motifs qui vous ont inspiré l'envie de me connaître? Répondez sans détour, et n'espérez pas me tromper.

DELVAL.

J'ai souvent entendu vanter vos charmes. On m'a fait un éloge si brillant de tout votre mérite, que je n'ai pu résister au désir de voir une personne si accomplie; et j'éprouve, aux dépens de ma liberté, que le portrait n'était pas flatté.

LA COMTESSE, fesant une profonde révérence en souriant.

Je vous demande bien pardon, Monsieur; mais vous mentez.

DELVAL.

Cessez de m'accuser de fausseté, j'en suis incapable. Mais j'avouerai qu'avant de vous connaître j'avais formé le projet de vous rendre des soins, et de tout mettre en usage pour me faire aimer de vous...

LA COMTESSE, l'interrompant.

Ah! vous parlez vrai à présent; j'en suis sûre.

DELVAL.

Et, dès que je vous ai vue, mon cœur a ratifié des projets que la raison seule avait formés.

LA COMTESSE.

La raison ? Je crois que vous vous trompez de mot.

DELVAL, vivement.

Il est vrai, c'était un pressentiment secret qui m'entraînait invinciblement vers l'objet adorable que je devais aimer toute ma vie.

LA COMTESSE.

Toute votre vie !

DELVAL, à genoux.

Oui, Madame, et je jure à vos pieds que mon amour sera aussi constant qu'il est tendre et sincère.

LA COMTESSE.

Oh ! pour cela, je le crois.

DELVAL.

Hé bien, décidez de mon sort.

LA COMTESSE.

Volontiers.

DELVAL.

J'attends mon arrêt.

LA COMTESSE.

Je suis franche.

DELVAL.

Parlez.

LA COMTESSE.

Vous êtes charmant.

DELVAL.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, pour de l'amour, vous ne m'en inspirerez de votre vie.

DELVAL, se relevant.

Juste ciel!

LA COMTESSE, ironiquement.

Ah! c'est cruel.

DELVAL, accablé.

Et vous allez, sans doute, m'ordonner de vous fuir.

LA COMTESSE.

Non vraiment. Vous pouvez rester.

DELVAL, avec un peu de satisfaction.

C'est du moins une marque de préférence.

LA COMTESSE.

Pas du tout. Je vous permets de rester, parce que vous n'êtes pas dangereux.

DELVAL.

Le compliment n'est pas flatteur.

LA COMTESSE.

Je pourrais en dire davantage sans mentir.

DELVAL.

En effet, vous pouvez me dire que vous me haïssez.

LA COMTESSE.

Non, je ne vous hais point; et si vous vouliez lever ce voile épais qui me cache le fond de votre cœur, et m'aimer de bonne foi, je pourrais, à mon tour, vous aimer à la folie.

DELVAL, enchanté.

Ah! vous me rendez la vie. Si vous mesurez vos sentimens sur les miens, bientôt un amour mutuel...

LA COMTESSE.

Fi donc! cela ne se peut pas.

DELVAL.

D'où vient?

LA COMTESSE.

Allons, allons, ne dissimulez plus; je sais tout.

DELVAL.

Expliquez-vous.

LA COMTESSE, légèrement.

Dites-moi une chose.

DELVAL.

Quoi ?

LA COMTESSE.

Croyez-vous que les hommes sachent encore aimer ?

DELVAL.

Je n'en saurais douter depuis que je vous ai vue.

LA COMTESSE, riant.

Oh ! la preuve est convaincante.

DELVAL.

Je l'ai prise dans mon cœur.

LA COMTESSE.

Je parle des hommes.

DELVAL.

J'entends bien ; vous faites une question générale.

LA COMTESSE.

Justement. Croyez-vous, dis-je, qu'ils sachent encore aimer ?

DELVAL.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Et moi, je crois tout le contraire. Ils pren-

nent quelquefois le désir pour l'amour; mais le bonheur détruit bientôt l'illusion.

DELVAL, vivement.

Ne les jugez pas tous ainsi. Je suis encore bien jeune, et cependant j'en ai connu beaucoup dont l'amour augmentait par la possession.

LA COMTESSE.

Beaucoup?

DELVAL.

Oui, Madame, beaucoup.

LA COMTESSE, souriant.

Je vous en fais mon compliment.

DELVAL.

Dans une affaire qui me regarde personnellement, je n'ai pas besoin de plaider la cause des hommes en général.

LA COMTESSE, riant.

En effet, cela ne serait pas fort décent.

DELVAL.

Et puisque je suis sûr de mon cœur...

LA COMTESSE, lui prenant la main avec bonté.

Hé bien, c'est à lui que j'en appelle.

DELVAL.

Ce n'est pas le moyen de gagner votre cause.

LA COMTESSE, de même.

Je ne veux pourtant pas d'autre juge.

DELVAL, avec tendresse.

Il vous dira que je vous adore.

LA COMTESSE, le fixant avec douceur.

Vous?

DELVAL, avec passion.

Et que jusqu'au dernier soupir...

LA COMTESSE, quittant sa main, et lui parlant avec froideur et dignité.

Monsieur, agir en liberté, et ne point parler d'amour : voilà les deux conditions que mon frère avait exigées en vous laissant seul avec moi. Vous avez oublié l'une, et je vais profiter de l'autre pour terminer un entretien qui nous gêne également tous les deux. (*Elle lui fait une profonde révérence, et dit à part, en sortant :*) C'est bien dommage!

SCÈNE XIX.

DELVAL.

Quel mélange inoui d'esprit et d'incrédulité, de beauté et de froideur! Je crains bien que ma sœur, en cherchant à me rendre heureux, n'ait fait tout le malheur de ma vie.

SCÈNE XX.

DELVAL, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ah ! bon : c'est vous que je cherche.

DELVAL.

Que me veux-tu ?

ANDRÉ.

Vous demander quand nous partons.

DELVAL.

Pourquoi ?

ANDRÉ.

Dam ! c'est que je m'ennuie ici.

DELVAL.

C'est malheureux.

ANDRÉ.

Pardi, je le crois bien. Il n'y a personne avec qui causer dans ce château : si on veut parler à une femme de chambre, elle se sauve, sans répondre. Tenez, Madame, je ne peux me faire à ça, moi ; j'aime à jaser.

DELVAL.

Mais pourquoi t'avises-tu de m'appeler Madame à chaque instant ?

ANDRÉ.

Ah, mon Dieu ! ce n'est pas ma faute; c'est sans y penser.

DELVAL.

Mais à propos de quoi ?

ANDRÉ.

Il est bon que vous sachiez que j'ai été six ans jaquey d'une ben jolie dame ; il n'y a que huit jours que je l'ai quittée pour entrer au service de Monsieur ; ça fait que je me blouse encore quelquefois.

DELVAL.

Fais ensorte que cela n'arrive pas davantage.

ANDRÉ.

Aussi fais-je ; mais...

SCÈNE XXI.

LUVILLE, DELVAL, ANDRÉ.

LUVILLE, d'un air sombre.

Ah ! vous voilà, Monsieur ; je vous cherchais.

DELVAL.

Je n'ai pas quitté ce salon.

LUVILLE, de même.

Renvoyez votre laquais.

DELVAL, à André.

Sors.

ANDRÉ.

Irai-je chercher des chevaux?

DELVAL.

Non.

ANDRÉ, en s'en allant.

Tant pis.

SCÈNE XXII.

LUVILLE, DELVAL.

DELVAL, à part.

Que signifie cet air glacé?

LUVILLE, à part, en riant.

Ah! mademoiselle Delval, je vous pousserai à bout.

(Un moment de silence.)

DELVAL.

Qu'avez-vous donc! vous avez l'air bien sérieux.

LUVILLE, d'un air sombre.

Vous êtes homme d'honneur ?

DELVAL, avec sang-froid.

Je ne pense pas qu'on en doute.

LUVILLE.

En connaissez-vous tous les devoirs ?

DELVAL.

A quel propos me faites-vous cette question ?

LUVILLE.

C'est que vous êtes jeune encore.

DELVAL.

Je le sais.

LUVILLE.

Et qu'on pourrait vous les apprendre.

DELVAL.

Je ne vous entends pas.

LUVILLE, s'approchant de lui.

Je vais m'expliquer mieux.

DELVAL.

Parlez.

LUVILLE.

Vous avez vu ma sœur ?

DELVAL.

Avec le plus grand plaisir.

LUVILLE.

Vous l'avez trouvée?...

DELVAL.

Charmante.

LUVILLE.

Vous lui avez dit?...

DELVAL.

Que l'amour...

LUVILLE, furieux.

L'amour!

DELVAL

Qu'a donc ce mot de si révoltant?

LUVILLE, le prenant par la main.

Écoutez-moi.

DELVAL.

J'écoute.

LUVILLE.

Vous connaissez les lois de l'honneur?

DELVAL.

J'en fais gloire.

LUVILLE, mettant son chapeau.

Il faut me faire raison.

DELVAL, étonné.

Raison !

LUVILLE.

Vous m'avez manqué.

DELVAL.

Moi ?

LUVILLE.

Vous !

DELVAL.

En quoi ?

LUVILLE.

Vous avez passé les bornes que je vous avais prescrites. Vous avez violé les droits de l'hospitalité.

DELVAL.

Je n'ai pas cru pouvoir vous offenser, en déclarant à votre sœur les tendres sentimens qu'elle m'inspire.

LUVILLE.

Vous l'avez fait, et j'en demande raison.

DELVAL.

Non ; je ne me battrai point contre le frère de celle que j'adore.

LUVILLE, à part, en riant.

La voilà bien embarrassée. (*Haut.*) Mauvais prétexte. Allons, allons.

DELVAL.

Écoutez-moi...

LUVILLE, l'épée à la main.

Rien, rien.

DELVAL.

Un mot.

LUVILLE.

Allons, allons, défendez-vous.

DELVAL, mettant son chapeau.

Vous le voulez, Monsieur? Il faut vous satisfaire.

LUVILLE, à part, surpris.

Comment, diable!

DELVAL, fonçant sur lui.

C'est vous qui m'y forcez.

(Luville, voyant Delval foncer sur lui, rompt précipitamment, dans la crainte de le blesser; Delval saute au désarmement, et lui ôte son épée.)

SCÈNE XXIII.

LUVILLE, LA COMTESSE, DELVAL.

LA COMTESSE.

Quel bruit ! que vois-je ?

DELVAL, lui présentant l'épée de Luville.

Venez, Madame, venez apaiser l'injuste colère de votre frère ; il voulait percer le cœur de son ami.

LA COMTESSE, rendant l'épée.

Quoi, mon frère...

LUVILLE, bas à la Comtesse.

C'est un diable.

LA COMTESSE.

Et d'où naît le sujet de votre querelle ?

LUVILLE.

Il ose vous dire qu'il vous aime, et ne songe point à vous épouser.

DELVAL.

Et vous l'avez pu croire ? La passion...

LA COMTESSE, riant.

La passion !

DELVAL.

Toujours de l'ironie.

LA COMTESSE

Hé bien ! Monsieur, je vais vous parler sérieusement : m'aimez-vous ?

DELVAL.

Avec la plus vive tendresse.

LA COMTESSE.

A quoi cela nous mènera-t-il ?

DELVAL.

Envisagez-vous comme une bagatelle, une alliance assortie dont l'amour aurait formé les nœuds ?

LUVILLE.

Une alliance assortie !

DELVAL.

J'ose le croire.

LA COMTESSE.

En bonne foi, est-ce que vous y pensez ?

DELVAL.

Si j'y pense !

LUVILLE.

Parlons net.

DELVAL.

Soit.

LUVILLE.

Votre intention est-elle de vous marier ?

DELVAL.

Sans doute.

LUVILLE.

Avec qui ?

DELVAL.

Avec votre sœur.

LUVILLE.

Bah !

DELVAL.

Comment, bah ?

LA COMTESSE.

Le moyen de vous croire ?

DELVAL.

Est tout simple ; que le notaire vienne, que votre frère dicte le contrat, et je signe aveuglément.

LA COMTESSE, riant nonchalamment.

Vous badinez.

DELVAL, avec feu.

Mais quelle horrible opinion avez-vous donc conçue de moi ? Ah ! bannissez cette méfiance injurieuse. Croyez que mon bonheur est de vous aimer, de passer mes jours auprès de

vous, et de réparer, par les plus tendres soins, tous les chagrins cruels que l'hymen vous a fait éprouver.

LA COMTESSE, bas à Luville.

Ah ! mon frère !

LUVILLE, bas à la Comtesse.

Il faut la mettre au pied du mur. (*Haut.*) Hé bien, Monsieur, je me rends et je vous accorde ma sœur.

DELVAL.

Ah ! quel comble de joie !

LUVILLE.

Mais il faut que tout se termine à l'instant même.

DELVAL.

Vouloir hâter l'instant de mon bonheur, c'est redoubler ma félicité.

LA COMTESSE, avec tendresse.

Delval, cher Delval, ne me forcez pas à vous haïr. Je vous aime plus que vous ne le croyez, et je désire avec une extrême ardeur, que vous m'autorisiez à vous aimer toujours de même.

DELVAL.

Ah ! mon bonheur passe mon espérance, et je cours chez le notaire.

LA COMTESSE.

Delval... vous le voulez?

DELVAL.

Il va mettre le comble à ma gloire.

LA COMTESSE.

A votre gloire?

DELVAL.

Eh! quel plus beau triomphe que le don de votre cœur et le titre de votre époux?

LA COMTESSE, très-sévèrement.

Hé bien, Monsieur, allez donc chez le notaire; faites dresser le contrat, si vous l'osez; mais songez bien que ma haine sera le prix de votre perfidie.

DELVAL.

Mon cœur est trop pur pour redouter cette menace. (*Il appelle André.*) André!

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ.

ANDRÉ, accourant.

Me v'là, Madame

DELVAL.

Hé bien; encore?

ANDRÉ.

Dam' ! c'est l'habitude.

(La Comtesse et Luville éclatent de rire.)

DELVAL.

Qu'avez-vous donc?

LA COMTESSE et LUVILLE.

Rien, rien.

DELVAL, à André.

Va t'informer où loge le notaire du lieu, et viens me prendre pour m'y conduire.

ANDRÉ.

Eh pardi ! il loge là, tout vis-à-vis la porte du château.

DELVAL.

J'y vole, et ce jour fortuné va m'assurer à jamais une épouse adorée et un ami respectable.

(Il sort avec André.)

SCÈNE XXV.

LUVILLE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, le regardant sortir.

Ah ! c'est pousser trop loin l'impudence.

LUVILLE.

Oh ! quelle femme !

LA COMTESSE.

Et vous n'avez pu l'effrayer ?

LUVILLE.

L'effrayer ? bien au contraire.

LA COMTESSE, riant.

Comment donc, au contraire.

LUVILLE.

Oui, parbleu : quand je me suis présenté pour l'intimider, elle a foncé sur moi comme un lion : j'avais une peur horrible de la blesser ; je me tenais sur la défensive... Quand elle n'aurait jamais fait autre chose, elle n'en saurait pas davantage.

LA COMTESSE.

Ah ! mon frère !

LUVILLE.

Quoi ?

LA COMTESSE.

Je ne puis vous exprimer ce qui se passe dans mon ame.

LUVILLE.

La mienne est plus agitée que la vôtre.

LA COMTESSE.

Mon frère, si vous aimez Sophie, il faut tout lui pardonner : qu'elle devienne ma sœur, qu'elle partage avec vous toute ma tendresse, que nous ne nous quittions de la vie.

LUVILLE.

Il n'est plus tems.

LA COMTE SE.

D'où vient ?

SCÈNE XXVI.

LUVILLE, LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, accourant.

Voici mademoiselle Sophie qui revient avec le notaire.

LA COMTESSE.

Je vous laisse avec eux. J'écoute, et je paraîtrai quand il en sera tems.

(Elle rentre dans son cabinet.)

SCÈNE XXVII.

LUVILLE, LISETTE.

LISETTE, à part.

Moi, je cours chercher ma maîtresse. Il est tems qu'elle paraisse.

(Elle sort.)

SCÈNE XXVIII.

LUVILLE.

Cette plaisanterie m'éloigne de ma chère Marianne. Heureusement elle va bientôt finir.

SCÈNE XXIX.

LE NOTAIRE, LUVILLE, DELVAL.

LUVILLE.

Comment donc, le contrat est déja dressé?

LE NOTAIRE.

Monsieur ne m'en a pas donné le tems. Il a fait mettre les noms des futurs époux, la note de ses biens: les articles sont restés en

blanc, et vous êtes chargé, Monsieur, de les remplir comme vous le jugerez à propos.

LUVILLE.

Rien de plus honnête.

LE NOTAIRE, allant à la table.

Et si madame la Comtesse jouit d'une haute fortune, Monsieur, assurément, ne lui cède en rien.

LUVILLE.

Delval?

DELVAL.

Monsieur.

LUVILLE.

C'est donc tout de bon?

DELVAL.

Quoi, vous en doutez encore?

LUVILLE.

Vous sentez-vous capable de rendre ma sœur heureuse?

DELVAL.

Monsieur, en partageant mon sort, on n'aura jamais à se plaindre, ni de mon cœur, ni de mon caractère, ni de ma conduite.

LUVILLE.

Cette réponse-là est tout-à-fait équivoque.

DELVAL.

Équivoque ?

LUVILLE.

Oui, oui ; ne biaisons pas... Êtes-vous bien décidé à vous marier ?

DELVAL.

Sans doute.

LUVILLE.

Avec une femme ?

DELVAL.

Comment, avec une femme ?

LUVILLE.

Oui, oui... Je m'entends.

DELVAL.

Mais, moi, je ne vous entends pas du tout.

LUVILLE, lui montrant le contrat.

Qu'est-ce que cela ?

DELVAL.

Eh ! vous le savez bien ; c'est mon contrat de mariage.

LUVILLE.

Avec qui ?

DELVAL.

Mais avec votre sœur.

LUVILLE.

Et vous le signerez ?

DELVAL.

Si je le signerai !

LUVILLE.

Sans faute d'orthographe ?

DELVAL.

Belle question !

LUVILLE.

Là, ce qu'on appelle signer ?

DELVAL, très vivement.

Eh ! oui, oui, homme cruel que vous êtes ; je le signerai, et de mon sang, s'il le faut.

LUVILLE.

Dois-je faire appeler ma sœur ?

DELVAL.

Sans doute.

LUVILLE

Prenez garde ; n'allez pas me faire faire une fausse démarche.

DELVAL.

Eh ! ne craignez rien.

LUVILLE

Allons donc. (*Il appelle.*) Lisette !

SCÈNE XXX.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE.

LISETTE, accourant.

Monsieur. (*Fesant l'étonné en voyant Delval.*) Ah ! ciel.

DELVAL, la reconnaissant.

Eh ! que fais-tu ici ?

LISETTE, bas à Delval.

Soyez tranquille, je n'ai rien dit.

DELVAL, étonné.

Comment, rien dit ?

LISETTE, voyant entrer la Comtesse.

Non ; demandez plutôt à Madame...

(Elle rentre vite.)

SCÈNE XXXI.

LE NOTAIRE, LA COMTESSE, LUVILLE, DELVAL.

LA COMTESSE.

Sa présence vous interdit ?

DELVAL.

Moi ! pourquoi donc ?

LA COMTESSE, bas à Luville.

Quelle audace !

LUVILLE, bas à la Comtesse.

Voyons jusqu'où cela ira. (*Au notaire.*) Allons, Monsieur, approchez, et signons.

LE NOTAIRE, présentant la plume à Delval.

A vous, Monsieur.

DELVAL.

Monsieur, je sais qu'il est dans l'ordre que je signe le premier ; mais...

LA COMTESSE.

La main vous tremble, n'est-ce pas ?

LUVILLE.

Je le savais bien.

DELVAL.

Un moment, s'il vous plaît ; point de fausses interprétations. Vos soupçons doivent justifier les miens. On connaît l'aversion que Madame a témoignée pour un second engagement ; et après que j'aurai signé, elle pourrait tourner tout ceci en plaisanterie.

LA COMTESSE.

Ah ! fort bien ; c'est vous qui me supposez le dessein de vous persiffler.

DELVAL.

Pardon ; mais je le crains.

LA COMTESSE.

Comme on juge d'après soi-même !

DELVAL.

Ah ! Madame...

LA COMTESSE.

Votre embarras est naturel ; mais si vous craignez la plaisanterie, pourquoi l'avez-vous poussée si loin ?

DELVAL.

Hé bien ! faites-moi voir que ce n'en est pas une : rassurez mon cœur alarmé ; signez la première.

LA COMTESSE.

Est-ce là ce que vous désirez ?

DELVAL.

Oui.

LA COMTESSE, signant.

Soyez content.

DELVAL, transporté.

Ah ! je suis au comble de mes vœux ! Allons, à vous, mon cher frère.

LUVILLE, signant.

Je le veux bien, ma chère sœur.

DELVAL.

Ma sœur !

LUVILLE.

Oh ! ma foi, il n'y a plus de milieu ; il faut quitter le bal, ou lever le masque. Voilà la plume.

DELVAL, signant.

Ah ! je n'ai jamais rien signé de si bon cœur. Vous êtes à moi, belle Comtesse; mon triomphe est parfait.

LA COMTESSE.

Pas tout-à-fait, Madame.

DELVAL.

Que dites-vous donc ?

LA COMTESSE.

Que lorsqu'on veut badiner les gens, on doit bien prendre garde de ne pas donner soi-même dans les piéges qu'on leur a tendus.

DELVAL.

Je reste confondu.

LA COMTESSE.

Je le crois. J'étais instruite de tout, et j'ai voulu voir jusqu'où vous pousseriez la fausseté.

DELVAL.

Moi ! daignez m'expliquer...

LA COMTESSE.

Éloignez-vous de mes yeux. Vous n'avez

pas voulu être mon amie, Sophie; et je vais faire mon possible pour vous haïr.

SCÈNE XXXII.

LISETTE, LUVILLE, SOPHIE, LA COMTESSE, DELVAL, ANDRÉ, LE NOTAIRE derrière.

SOPHIE, à la Comtesse.

Pour me haïr? Eh! qu'ai-je donc fait pour mériter un sentiment si cruel?

LA COMTESSE.

Qui êtes-vous? que voulez-vous?

DELVAL, la reconnaissant.

Eh! c'est ma sœur!

LA COMTESSE ET LUVILLE.

Sa sœur!

LISETTE.

Elle-même.

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Madame, l'heureux artifice dont je me suis servi pour rendre votre cœur à l'amour. Moi seule, je vous ai trompée, et je m'en félicite. Je suis la véritable Sophie, et voilà le marquis Delval, mon frère. Vous

n'auriez jamais consenti à le voir, si son sexe avait été connu de vous ; mais j'ai dû lui cacher ma ruse et je l'ai fait ; il ne serait pas digne de son bonheur, s'il avait aidé à tromper ce qu'il aime.

DELVAL

Ma chère épouse !

LA COMTESSE.

Quoi, réellement vous n'êtes pas Sophie ?

DELVAL.

Votre cœur a-t-il pu s'y méprendre ?

LA COMTESSE, après un moment de silence, se jetant dans les bras de Sophie.

Ah ! Sophie, que je vous aime !

(Elles s'embrassent.)

LUVILLE, à Sophie.

Ah ! Marianne ! Marianne !

SOPHIE.

Êtes-vous fâché de la méprise ?

LUVILLE.

Non ; mais je voudrais que mon erreur eût été plus longue.

SOPHIE.

Pourquoi ?

LUVILLE.

Pour jouir du plaisir de vous donner la marque la plus éclatante de mon amour.

SOPHIE.

Et m'accabler du poids de la reconnaissance? Non pas, s'il vous plaît; il faut que tout soit égal. Vous m'avez protégée sans me connaître; je vous offre ma main: sommes-nous quittes?

LUVILLE.

Ah! c'est moi qui vous dois tout.

LA COMTESSE.

Et ma promesse?

LUVILLE.

Va, ma sœur, l'amour t'en dégage; aime bien Delval, il le mérite; c'est un brave garçon: qu'il m'accorde sa sœur, et que cette double union nous réunisse à jamais!

FIN DE L'HEUREUSE ERREUR.

LES

DEUX FRÈRES,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES,

TRADUITE DE KOT-ZEBUE.

ET ARRANGÉE POUR LA SCÈNE FRANÇAISE,

PAR PATRAT,

Représentée, pour la première fois, au théâtre dit de la République, le 29 juillet 1799.

PERSONNAGES.

Le docteur BLUM, médecin.
FRANÇOIS BERTRAND, ancien capitaine de vaisseau.
PHILIPPE BERTRAND, receveur des tailles.
(François et Philippe sont frères jumeaux.)
BULLER, ancien matelot.
RAFFER, procureur.
CHARLOTTE, fille de Philippe.
MADAME WOLF, gouvernante de François.
ANNE, servante de Philippe.

La scène se passe en Allemagne.

NOTA. Les noms des personnages placés au commencement de chaque scène, indiquent la situation des acteurs, en commençant par la droite.

LES

DEUX FRÈRES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, au premier acte, une promenade publique, garnie de bancs de pierre. La maison de Philippe est sur le devant de la scène, à la droite des acteurs, derrière l'allée d'arbres.

SCÈNE I.

RAFFER, seul. Il se promène en réfléchissant.

Cela va mal, cela va mal.—Quel parti prendre? Je suis honnête homme! oh! certainement. Mais enfin, je suis procureur, et si ma probité ne s'accordait pas avec mes intérêts, je me ferais siffler de tous mes confrères.—Le procès qui divise les deux frères Bertrand me fesait espérer que la gouvernante du capitaine serait son héritière; cela m'arrangeait... Mais sans cette condition, l'épouse qui voudra: ce ne

sera pas moi. — C'est ce diable de médecin qui dérange tous mes projets. Il empêche le receveur de mourir; il se charge des affaires du capitaine, et malgré mes assiduités auprès des deux plaideurs, je ne suis employé ni par l'un, ni par l'autre. — (*Anne sort en balayant.*) Voici la vieille servante du receveur; tâchons de savoir où en sont les choses.

SCÈNE II.

ANNE, sortant de la maison de Philippe, RAFFER.

BONJOUR, Anne.

ANNE.

Ah! bon Dieu! vous vous promenez de bonne heure.

RAFFER.

Il fait si beau! Comment se porte votre bon maître?

ANNE.

De mieux en mieux; il a bien dormi cette nuit, et je crois même qu'il n'est pas encore éveillé.

RAFFER.

C'est un excellent homme!

ANNE.

Il n'a pas son pareil.

RAFFER.

Et sa fille ?

ANNE.

C'est un ange.

RAFFER.

Vous avez là une agréable condition, et je vous conseille de vous y tenir.

ANNE.

Oh ! sans doute, je m'y tiendrai. Et où trouverais-je ailleurs de si dignes gens ? Il est vrai que nous sommes un peu courts du côté de la nourriture, mais mon maître et sa fille vivent du même ordinaire que moi ; et quand c'est l'amitié qui distribue les portions, on ne regarde pas si elles sont grandes ou petites.

RAFFER.

Ils sont donc bien gênés ?

ANNE.

Pardi pour conserver sa place, il en a cédé les appointemens à celui qui l'exerce depuis sa maladie, et vous sentez bien...

RAFFER.

Sa fille doit être une grande charge pour lui.

ANNE.

Elle? au contraire; c'est à son travail qu'il doit une partie de son entretien, et c'est par ses soins qu'il a recouvré la santé: oh! que de nuits elle a passées sans fermer l'œil!

RAFFER.

Pauvre enfant!

ANNE.

Lorsque son père était si mal que nous perdions toute espérance, je la voyais se mettre à genoux dans tous les coins de la chambre. Elle pleurait, elle invoquait le ciel pour son père; mais sitôt qu'il appelait: Charlotte! hé! vite, elle séchait ses larmes, et feignait de reprendre un air serein, pour ne pas lui montrer son trouble.

RAFFER.

Est-il parfaitement rétabli?

ANNE.

Il a bien encore un peu de toux; mais le cher docteur assure qu'elle se dissipera bientôt tout-à-fait.

RAFFER, avec amertume.

Le cher docteur!

ANNE.

Que voulez-vous dire?

RAFFER.

Il n'est pas tant son ami qu'on le croit !

ANNE, étonnée.

Le docteur Blum ?

RAFFER, avec confidence.

C'est lui qui m'empêche de terminer son procès.

ANNE.

Que me dites-vous là ? Voilà quinze ans qu'il dure ! ce maudit procès : quinze ans plaider contre un frère ! Et pourquoi encore ? pour un petit jardin situé ici près, là, au bas de la montagne ; qui ne vaut pas...

RAFFER.

J'aurais arrangé cette affaire à l'avantage de votre maître ; mais le Docteur qui veut servir le Capitaine, l'a empêché de me donner ses pouvoirs.

ANNE.

Il devrait rougir, ce vieux Capitaine, si riche.

RAFFER.

Il déteste son frère.

ANNE.

Qui aurait dit cela, lorsque je soignais son enfance ? Il était vif, même un peu brusque, mais son cœur était excellent.

RAFFER.

Avertissez votre maître qu'il doit se méfier de cet homme.

ANNE, voyant son maître.

Eh ! le voilà ! Il n'était pas encore sorti.

SCÈNE III.

RAFFER, ANNE, PHILIPPE, CHARLOTTE.

(Philippe et Charlotte sortent de leur maison, et vont s'asseoir sur le banc à gauche.)

PHILIPPE, avec une gaîté douce.

Laisse-moi m'asseoir sur ce banc, ma fille; J'y respirerai l'air du matin... Cette première sortie va me donner plus d'appétit Anne, je déjeûnerai aujourd'hui de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

ANNE.

Je vais chercher votre petit pain à la ville.

PHILIPPE.

Ne t'amuse pas ?

ANNE.

N'ayez pas peur. Oh ! voilà un jour qui sera heureux ! Il commence bien.

SCÈNE IV.

RAFFER, PHILIPPE, CHARLOTTE.

RAFFER, à Philippe.

Souffrez que je vous félicite sur votre rétablissement. (*Il salue Charlotte.*)

(Charlotte lui rend son salut froidement, et reste debout au-devant de la scène.)

PHILIPPE.

Bien obligé. Il y a long-tems que nous ne vous avons vu.

RAFFER.

J'ai tant d'affaires !... S'est-il passé quelque chose de nouveau pendant mon absence ?

PHILIPPE, gaîment.

Assurément.

RAFFER, avec intérêt.

En vérité ?

PHILIPPE, de même.

De très-important même.

RAFFER, avec curiosité.

Quoi donc ?

PHILIPPE, riant.

J'ai recouvré la santé.

RAFFER, d'un air contraint.

J'en suis enchanté.

PHILIPPE.

Je vous remercie.

RAFFER.

Le printems achèvera de vous rétablir.

PHILIPPE.

Je l'espère.

RAFFER.

Quelques promenades dans votre jardin....

PHILIPPE, avec un sentiment douloureux.

Ah ! ne me parlez pas du jardin !

RAFFER.

Pourquoi donc ?

PHILIPPE.

J'aimerais mieux qu'un volcan se fût entr'ouvert sur ce terrain et l'eût englouti : on n'aurait pas vu deux frères vivre dans l'inimitié depuis plus de quinze ans, pour un objet de si peu de valeur. La poursuite de ce malheureux procès m'a ruiné.

RAFFER.

Vous m'étonnez.

PHILIPPE.

Pourquoi donc ?

RAFFER.

C'est la première fois que je vous entends tenir ce langage.

PHILIPPE.

Apparemment il a fallu que mon corps devînt malade, pour que mon esprit pût concevoir une idée saine.

RAFFER.

Lorsqu'on est persécuté par un frère injuste, et qu'on a, comme vous, le bon droit de son côté...

PHILIPPE.

Lorsqu'on a été comme moi sur le point de comparaître au tribunal suprême, où les droits des hommes sont appréciés ce qu'ils valent, on renonce volontiers à la manie d'avoir raison.

RAFFER.

Ainsi vous vous laisserez dépouiller ?

PHILIPPE.

Je ne veux plus entendre parler de procès, et j'ai donné au docteur Blum le plein pouvoir de terminer le fatal différent devant le tribunal de paix.

RAFFER, effrayé.

Parlez-vous sérieusement ?

PHILIPPE.

Je vous dis la vérité.

RAFFER.

Devant le tribunal de paix ?

PHILIPPE.

Devant le tribunal de paix.

RAFFER.

On vous tend un piége.

PHILIPPE.

Le Docteur est trop honnête homme pour le souffrir.

RAFFER.

Votre frère, qui vous déteste, gagnera le juge.

PHILIPPE.

Hé bien ! je lui laisserai le jardin ; à mon âge, on a besoin de repos, et d'ailleurs, mes facultés ne me permettent plus de plaider.

RAFFER.

Mon bon ami, vous n'avez pas assez de confiance en moi, vous ne connaissez pas mon cœur ; chargez-moi de tout, et...

PHILIPPE.

Pas possible.

RAFFER.

Je connais votre situation.

PHILIPPE.

Je ne cherche point à la cacher.

RAFFER.

Vous êtes endetté.

PHILIPPE.

Ma conscience est pure.

RAFFER.

Je m'occupe, sans vous le dire, du soin de procurer à Mademoiselle une place..

CHARLOTTE, courant à son père, et mettant la main sur son cœur.

Ma place... la voilà!

SCÈNE V.

RAFFER, ANNE, revenant de la ville, PHILIPPE, CHARLOTTE.

ANNE, portant le petit pain et deux papiers.

Je n'ai pas été long-tems, j'espère?

PHILIPPE.

Non; va vite faire mon déjeûné.

ANNE.

Tout de suite : que je vous donne d'abord ces deux quittances.

PHILIPPE.

Quelles quittances ?

ANNE.

L'une est du propriétaire de la maison pour le loyer.

PHILIPPE, affligé.

Hélas ! je ne suis pas en état de le payer dans le moment.

ANNE.

Il est payé.

PHILIPPE, étonné.

Payé ! Par qui ?

ANNE.

Dame, je ne sais pas.

PHILIPPE.

Qui t'a remis cette quittance ?

ANNE.

Le propriétaire.

PHILIPPE.

T'a-t-il dit en avoir reçu le montant ?

ANNE.

Oui, il me l'a dit.

PHILIPPE.

Est-il possible ?

ANNE.

L'apothicaire qui pendant votre maladie...

PHILIPPE.

Ah! dis-lui bien de ma part qu'il sera le premier payé.

ANNE.

Il l'est.

PHILIPPE.

Il l'est?

ANNE.

Voyez:... la quittance est au bas du mémoire.

PHILIPPE, après y avoir jeté les yeux.

Que dois-je penser?

CHARLOTTE.

Qu'il est encore des sentimens d'humanité parmi les hommes.

PHILIPPE.

Ma fille, je n'avais pas besoin de ce nouveau bienfait pour en être convaincu.

ANNE, rentrant chez Philippe.

Dans un moment votre déjeûné sera prêt.

SCÈNE VI.

RAFFER, PHILIPPE, CHARLOTTE.

PHILIPPE.

Mais pourquoi se cacher ?

CHARLOTTE.

Celui qui nous oblige avec tant de délicatesse ne peut pas dédaigner nos remerciemens, mais il veut nous en dispenser.

PHILIPPE.

Un cœur sensible a besoin d'épancher sa reconnaissance : mon cher Raffer, ne soupçonnez-vous personne ?

RAFFER, affectant un air de discrétion.

Moi ?... mais... non.

PHILIPPE.

Que signifie ce haussement d'épaules ? Ne pouvez-vous pas, ou ne voulez-vous pas m'instruire ?

RAFFER.

Si vous connaissez vos véritables amis, qu'est-il besoin d'explication ? et si vous en avez beaucoup qui soient capables de telles actions, je vous en fais mon compliment.

PHILIPPE.

Cette manière d'éluder me ferait croire que vous êtes...

RAFFER.

Moi? ô mon Dieu! je conviens que mon amitié pour vous, que mes principes... mais je ne suis pas riche... et....

PHILIPPE.

Raison de plus; le riche donne rarement au pauvre, et surtout en secret.

CHARLOTTE, allant au-devant de Blum.

Ah! voilà le bon Docteur.

RAFFER, à part, pendant que Charlotte va au-devant de Blum.

Maudit homme! avec ses regards fixes et perçans, on dirait qu'il me poursuit partout!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR.

PHILIPPE.

Soyez le bien venu, mon cher Docteur.

LE DOCTEUR, arrivant de la ville.

Je suis enchanté de vous trouver pour la première fois hors de la maison...

PHILIPPE, lui tendant la main avec amitié.

Donnez-moi la main.

CHARLOTTE, avec amitié.

Bonjour, M. Blum.

LE DOCTEUR.

Bonjour, ma belle enfant.

PHILIPPE.

Oh! comme un médecin doit se sentir heureux, lorsqu'il a sauvé la vie à un père de famille, et qu'il reçoit les bénédictions de ses enfans! Qu'il est beau l'état dans lequel on s'occupe uniquement à faire du bien à ses semblables!

LE DOCTEUR, souriant.

Oui, si le succès répondait toujours à la bonne volonté.

PHILIPPE, à Raffer, montrant le Docteur.

Vous voyez devant vous celui qui m'a retiré des portes du tombeau. Durant ma longue maladie, et par les tems les plus rigoureux, il m'a constamment visité : s'il n'a pu me soulager toujours au gré de ses désirs, du moins son air affable m'a toujours inspiré de la confiance : je ne le connaissais pas, c'est l'amour de l'humanité qui l'a conduit chez moi; c'est à sa seule bienfesance...

LE DOCTEUR, l'interrompant avec douceur.

M. Bertrand, je ne vous ai pas permis de parler si long-tems.

PHILIPPE.

Lorsque le cœur est trop plein, ne faut-il pas qu'il s'épanche? Je célèbre aujourd'hui pour la cinquante-troisième fois l'anniversaire de ma naissance, et c'est à vous que je le dois.

CHARLOTTE.

Je ne suis pas orpheline, et c'est à vous que je le dois.

PHILIPPE, à Raffer.

Si vous saviez...

LE DOCTEUR, l'interrompant.

Il faut donc que j'use de mon autorité de médecin pour vous empêcher de poursuivre?

CHARLOTTE.

Il est si difficile d'imposer silence à son cœur!

LE DOCTEUR.

Mon enfant, n'outrez pas la reconnaissance; j'ai fait mon devoir; puissé-je en être toujours aussi bien récompensé!

RAFFER, à part.

Comme il se laisse cajoler!

LE DOCTEUR.

Ma visite d'aujourd'hui est celle d'un ami; vous n'avez plus besoin de médecin. Hier au soir nous parlâmes de l'anniversaire de votre naissance, et j'espérais vous surprendre agréablement ce matin en vous annonçant la fin de votre procès...

PHILIPPE.

Cette nouvelle m'aurait causé bien de la joie.

LE DOCTEUR.

Mais je ne renonce pas à l'espoir de le voir terminé encore aujourd'hui.

RAFFER, vivement.

Aujourd'hui, dites-vous ?

LE DOCTEUR.

Je l'espère.

RAFFER.

Peste! vous allez bien précipitamment.

LE DOCTEUR.

Il me semble qu'en pareil cas on ne peut trop se hâter.

RAFFER, montrant Philippe.

Oui! vous lui rendez-là un grand service.

LE DOCTEUR.

Je le crois de même.

RAFFER.

Un procès qu'il allait gagner avec restitution, frais et dépens.

LE DOCTEUR.

Et comptez-vous aussi, parmi les frais et les dépens, le repos perdu depuis quinze années ?

RAFFER avec dérision.

Ah ! le repos ? — Vous aimez le genre pastoral !

LE DOCTEUR.

Est-ce un mal que d'aimer ce qui nous rapproche de la nature ?

CHARLOTTE.

Plus on vous entend, plus on vous estime.

RAFFER.

Hé, sans doute ! c'est un docteur qui sait tout faire : guérir les malades, conduire les procès ! J'ai l'honneur de vous saluer (*Entre ses dents en s'en allant.*) Cela va mal, cela va mal.

SCÈNE VIII.

CHARLOTTE, PHILIPPE, LE DOCTEUR.

CHARLOTTE.

Il paraît fâché de cette réconciliation.

LE DOCTEUR, souriant.

Les procureurs ne sont pas les plus grands amis de la paix.

PHILIPPE, souriant.

En vous mêlant de mon procès, vous avez mis le pied sur son terrain, et il vous en veut.

LE DOCTEUR.

Je le crois.

CHARLOTTE.

Je gagerais que si ce Raffer rendait la santé à un malade, le Docteur en serait ravi.

LE DOCTEUR.

Vous me rendez justice, et j'en suis flatté.

PHILIPPE.

Docteur! Charlotte se plaît à faire votre apologie.

LE DOCTEUR.

Ne me flatte-t-on pas ?

CHARLOTTE.

Oh, non ! et je pense beaucoup plus de bien de vous que je n'en dis.

LE DOCTEUR.

On renoncerait difficilement à la louange, si elle passait souvent par votre bouche.

CHARLOTTE.

Hé bien ! vous me faites plaisir. Mais qu'avez-vous donc fait à cet homme ?

LE DOCTEUR.

Que voulez-vous ? il est des gens dont on gagne la haine, uniquement parce qu'on les pénètre et qu'on les apprécie.

PHILIPPE, gaîment.

Mon cher Docteur, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre des hommes, aujourd'hui surtout.

LE DOCTEUR.

Pourquoi ?

PHILIPPE.

Je tiens ici deux mémoires acquittés, sans qu'il m'en ait rien coûté.

LE DOCTEUR, témoignant de la surprise.

En vérité ?

PHILIPPE.

Les voilà.

LE DOCTEUR, les examinant.

Je ne connais qu'un homme capable de ce trait de bienfesance.

PHILIPPE.

Qui ?

CHARLOTTE, vivement.

Ne nous privez pas du plaisir de connaître notre bienfaiteur.

PHILIPPE, de même.

Nommez-le moi.

LE DOCTEUR.

Votre frère.

PHILIPPE, étonné.

Lui ! il aurait payé pour moi ?

LE DOCTEUR.

Je le présume du moins : il m'a souvent pressé de questions sur l'état de vos affaires.

PHILIPPE, accablé.

Ah ! vous avez chargé mon cœur d'un poids énorme.

LE DOCTEUR.

Rougiriez-vous des bienfaits de votre frère ?

PHILIPPE.

Les bienfaits d'un ennemi...

LE DOCTEUR, l'interrompant.

Sont les premiers pas sur le territoire de l'amitié.

CHARLOTTE.

Quand me sera-t-il permis d'aimer mon oncle ?

LE DOCTEUR.

Bientôt : on jettera la procédure au feu, et l'inimitié se consumera avec les actes qui l'ont alimentée.

PHILIPPE.

Puis-je oublier les écrits injurieux qu'il a publiés contre moi ?

LE DOCTEUR.

Les écrits ont été publiés par l'avocat, et les dettes ont été payées par le frère.

PHILIPPE.

Charlotte, embrassons tous deux cet excellent homme.

CHARLOTTE.

Bon Docteur ! que le ciel vous récompense !

LE DOCTEUR.

Qu'il est doux d'obliger les ames sensibles !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ANNE.

ANNE, sortant de la maison de Philippe.

Votre déjeûné est prêt.

LE DOCTEUR, à Philippe.

Allez, mon digne ami. Si votre procès se termine aujourd'hui, je vous demanderai à chacun une grâce.

CHARLOTTE.

Ah ! dites, dites vite ; que je puisse faire quelque chose qui vous soit agréable !

LE DOCTEUR.

Il n'est pas tems ; mais promettez-moi de ne me pas refuser.

CHARLOTTE.

Je vous en donne ma parole.

LE DOCTEUR, à Charlotte.

Je la reçois. (*A Philippe.*) Pour vous, mon ami, c'est aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance, il faut que nous passions gaîment la soirée ensemble.

PHILIPPE.

Vous viendrez chez nous?

CHARLOTTE.

Nous vous recevrons avec tant de plaisir!

LE DOCTEUR.

Non, non; votre maison est trop petite. La piété et la joie ont cela de commun; la voûte d'un ciel pur et serein ajoute à leur vivacité. Nous nous rendrons à votre jardin.

PHILIPPE.

Dans ce jardin, cause de nos discussions?

LE DOCTEUR.

Elles seront oubliées; ne vous opposez pas à la joie que je compte en ressentir. Nous serons peu de monde; une couple de vrais amis, qui, comme nous, ont des cœurs sensibles.

PHILIPPE, à Anne, avec joie.

Anne, tu prépareras tout ce qu'il faut pour m'habiller.

ANNE.

Quelle joie brille dans vos yeux!

PHILIPPE.

Tu le sauras, tu la partageras.

LE DOCTEUR.

Allez, mon ami. — Et vous, aimable Charlotte, souvenez-vous de votre promesse; et quand vous remplirez le devoir sacré que j'oserai vous imposer, puisse l'ange de la paix veiller sur vous et vous conduire!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le salon du Capitaine. La porte d'entrée est au fond, celle de l'appartement du Capitaine est à gauche; à côté il y a un bureau; en face une fenêtre ouverte, et près de cette fenêtre une table à écrire.

SCÈNE I.

BULLER, entre par le fond, et pose son déjeûné sur une table.

LA vieille Wolf vient de sortir... Si mon capitaine sonnait!... Je vais déjeûner ici : (*Il déjeûne et parle par intervalles.*) Oh! la méchante bigotte! Elle aura beau faire :... On ne corrompt pas Buller!... Je la démasquerai... Malheur aux hypocrites!.... Point de grâce aux fripons!

SCÈNE II.

Mme WOLF entre, BULLER.

Mme WOLF, étonnée en voyant Buller à table.

SAINTE Vierge!... (*A Buller.*) Que faites-vous là!

BULLER, buvant un coup.

Vous le voyez bien.

Mme WOLF, d'un ton revèche.

Mais ce n'est pas ici votre place.

BULLER, tranquillement.

Un honnête homme n'est déplacé nulle part...

Mme WOLF.

Le Capitaine est malade.

BULLER.

Hé bien! je bois à sa santé.

Mme WOLF, ironiquement.

Et très-souvent, même!

BULLER, appuyant.

Mais non pas aux dépens d'autrui.

Mme WOLF, d'un air doux.

Ce que j'en dis, c'est par intérêt pour vous. On ruine sa santé en buvant à celle de tout le monde.

BULLER, la regardant avec mépris.

Je ne bois pas à la santé de tout le monde.

Mme WOLF, à part.

Le brutal !

BULLER.

Et lorsqu'on ne boit qu'à celle des honnêtes gens, on ne risque pas de s'enivrer : n'est-ce pas, madame Wolf ?

Mme WOLF, d'un ton doux.

Quelle méchante liqueur buvez-vous donc-là ?

BULLER.

Du vin ; oh ! il n'est pas cher.

Mme WOLF, avec amitié.

Mon cher Buller, demandez-moi du vin, à moi, et je vous en donnerai dont vous me direz des nouvelles.

BULLER, la regardant fixement.

Je n'ai pas besoin d'opium pour endormir ma conscience.

Mme WOLF.

Vous parlez toujours probité, honneur...

Mais vous êtes un singulier homme. — Car enfin, parlons à cœur ouvert : — pourquoi sert-on les riches ?

BULLER.

Pour vivre.

Mme WOLF.

Et pour s'assurer un sort.

BULLER.

Non ; mais pour mériter qu'on vous l'assure.

Mme WOLF.

Le Capitaine a beaucoup de bien.

BULLER.

Il l'a gagné au péril de sa vie.

Mme WOLF.

Il n'a point d'enfans.

BULLER, avec une expression marquée.

Il a un frère et une nièce.

Mme WOLF, indignée.

Quoi ! il laisserait son trésor à ceux qui, en le tourmentant, ont abrégé sa vie ?

BULLER.

Pour peu qu'elle se prolonge, il n'aura plus rien à leur laisser ; n'est-ce pas ?

Mme WOLF.

Vous plaisantez ; mais convenez d'une

chose : — Le Capitaine n'a pas long-tems à vivre.

BULLER, fâché.

Qui dit cela ?

Mme WOLF.

D'un moment à l'autre, tout sera dit.

BULLER, inquiet.

Est-il possible ?

Mme WOLF.

Une goutte remontée... — Il ne peut aller loin.

BULLER, affecté.

Vous croyez ?

Mme WOLF.

Tous les jours ses forces diminuent.

BULLER, effrayé.

Réellement ?

Mme WOLF.

Encore une couple de mois...

BULLER, plus effrayé.

Quoi !

Mme WOLF.

Tout au plus jusqu'à l'automne, à la chute des feuilles.

BULLER, d'un air triste.

Sitôt! ah! non! (*La regardant d'un air irrité.*) Non! (*Frappant du pied.*) Non, non!

(Il sort.)

SCÈNE III.

Mme WOLF.

MAUDIT homme! il faut malgré moi que je le ménage; il a gagné le cœur du Capitaine. Depuis que je suis dans cette maison, j'ai fait sortir tous ceux qui m'ont déplu; mais ce drôle-là! j'ai vainement essayé de m'en défaire.

SCÈNE IV.

Mme WOLF, RAFFER.

RAFFER, entrant sur la pointe du pied.

BONJOUR, ma respectable amie.

Mme WOLF.

C'est vous, mon cher Raffer! vous venez de bien bonne heure!

RAFFER, d'un ton inquiet.

Et peut-être trop tard.

(Cette scène se joue à demi-voix, et vivement.)

Mme WOLF.

Que voulez-vous dire ?

RAFFER.

Il se passe des choses étranges.

Mme WOLF.

Vous m'effrayez.

RAFFER.

Le Capitaine...

Mme WOLF.

Hé bien ?

RAFFER.

Veut se réconcilier.

Mme WOLF, effrayée.

Avec son frère ?

RAFFER.

Avec son frère.

Mme WOLF.

Il faut empêcher cela.

RAFFER.

Eh ! comment ?

Mme WOLF.

N'êtes-vous pas son procureur ?

RAFFER.

Hé non, je ne le suis pas !

Mme WOLF.

Je l'avais déterminé à vous donner sa procuration.

RAFFER.

Le Docteur s'en est emparée.

Mme WOLF.

Il ne fallait pas la laisser prendre.

RAFFER.

Pouvais-je l'en empêcher ?

Mme WOLF.

Et l'affaire ?...

RAFFER.

Est au tribunal de paix.

Mme WOLF, avec le plus grand étonnement.

Pas possible !

RAFFER.

J'en sors.

Mme WOLF.

Ah ! bon Dieu !

RAFFER.

Et les deux frères...

Mme WOLF.

Achevez...

RAFFER.

Ont donné leurs pouvoirs...

Mme WOLF.

A qui ?

RAFFER.

Au docteur Blum.

Mme WOLF.

Nous sommes perdus. (*Silence.*) (*Avec dépit.*) Sans me le dire ! — Sans me consulter ! — (*En colère.*) Je vais l'éveiller, et...

RAFFER, l'arrêtant.

Doucement, doucement, ne gâtons rien.

Mme WOLF, accablée.

Que faire ?

RAFFER.

Il nous reste un moyen.

Mme WOLF, d'un ton décidé.

Il faut l'employer, quel qu'il soit,

RAFFER.

Commençons par faire suspecter de partialité ce conciliateur importun. Si je le croyais honnête homme, je serais incapable de le calomnier ; mais il ne l'est pas, et je le prouve.

Mme WOLF.

Comment ?

RAFFER.

Vouloir vous frustrer d'un bien qui vous est dû si légitimement, n'est-ce pas outrager la vertu même ? et un honnête homme pourrait-il se le permettre ?

Mme WOLF.

Mon cher Raffer !

RAFFER.

Si nous parvenons à le disgracier, nous saisirons le moment de la colère du Capitaine, pour lui faire signer une donation de tous ses biens.

Mme WOLF.

Et si cela ne réussit pas ?

RAFFER.

Alors, adieu l'héritage.

Mme WOLF.

Et pour qui donc aurai-je travaillé depuis quinze ans ?

RAFFER.

Pour faire une dot à la nièce.

Mme WOLF.

Mon cher Raffer, il faut empêcher cela ; si les choses tournaient de cette manière, vous

y perdriez plus que moi. (*Avec tendresse.*) Tous mes vœux, vous le savez bien, ne tendent qu'à obtenir votre chère personne.

RAFFER.

Bien obligé.

Mme WOLF.

Si j'ai travaillé jour et nuit à amasser quelque chose, c'est pour ne pas présenter une main vide à mon futur époux.

RAFFER, d'un air de curiosité.

Vous devez être à votre aise ?

Mme WOLF.

Quelques milliers d'écus. C'est une bagatelle. Toutes mes espérances étaient fondées sur le testament.

RAFFER.

Il fallait exiger une donation entre-vifs ; c'était le plus sûr.

Mme WOLF.

Ne désespérons pas encore ; — car en unissant nos efforts, peut-être pourrons-nous réussir. — (*D'un air tendre.*) Mais dans tous les cas, je vous estime assez pour croire que vous ne m'avez pas choisie par intérêt ; et, quand il ne resterait qu'une cabane à deux époux bien unis, le bonheur l'habiterait avec eux.

RAFFER.

C'est charmant! — dans une idylle; — mais je préférerais un bon testament à la plus agréable cabane de tout l'empire germanique.

Mme WOLF, voyant le Capitaine.

Paix.

RAFFER.

Chut.

SCÈNE V.

Mme WOLF, LE CAPITAINE FRANÇOIS BERTRAND, RAFFER.

LE CAPITAINE.

Bonjour, tout le monde.

Mme WOLF, avançant son fauteuil.

Vous avez fait un bon somme ce matin.

LE CAPITAINE.

La soirée d'hier m'a fait lever plus tard qu'à l'ordinaire.

RAFFER.

Vous avez donné à souper, sans doute, et vos convives.

LE CAPITAINE.

Mes convives? je n'en avais qu'un; — et que le diable puisse l'emporter!

RAFFER.

Quel est cet importun ?

LE CAPITAINE.

La goutte, mon ami, la goutte. (*Il s'assied.*)

RAFFER.

Mauvaise compagnie !

LE CAPITAINE.

Me voilà assis : faites-en autant si vous voulez ; si vous ne voulez pas, restez debout. Pour moi, je suis dans un état à me faire clouer sur un fauteuil.

RAFFER, souriant.

C'est une maladie qui ne frappe qu'à la porte des gens riches.

LE CAPITAINE.

Et qui n'attend pas qu'on lui ouvre.

Mme WOLF.

Si vous vouliez prendre quelques gouttes de mon élixir miraculeux...

LE CAPITAINE.

Laissez, laissez ; je ne veux rien de tout ce qui sent le miracle. — Mais vous étiez en grande conversation quand je suis arrivé : que je ne vous dérange pas. — Continuez. (*Raffer et madame Wolf se jettent un coup-d'œil d'intelligence.*)

RAFFER.

Nous parlions...

Mme WOLF.

Nous regrettions...

RAFFER.

Nous nous étonnions...

Mme WOLF.

Et nous nous fâchions...

LE CAPITAINE, vivement.

De quoi? de quoi?

RAFFER.

De la facilité que les méchans trouvent à duper les honnêtes gens.

LE CAPITAINE, souriant.

N'est-ce que cela? —C'est du vieux.

RAFFER.

On dit que vous avez donné un plein-pouvoir au docteur Blum.

LE CAPITAINE.

On dit vrai.

RAFFER.

On ajoute que vous voulez vous réconcilier avec votre frère.

LE CAPITAINE.

C'est encore vrai.

RAFFER.

Je m'étonne qu'après quinze ans...

LE CAPITAINE, vivement.

Vous avez bien raison de vous en étonner.

RAFFER, avec satisfaction.

Ah! vous en convenez donc?

LE CAPITAINE.

Sans doute; j'aurais dû le faire quinze ans plus tôt.

RAFFER, étonné.

Au moment où l'affaire était en si bon chemin!

LE CAPITAINE.

Depuis long-tems elle est en chemin, sans avoir fait un pas pour arriver.

RAFFER.

Si vous aviez voulu me croire, les choses auraient été plus vite; ce n'est pas ma faute. Les chicanes de votre frère...

LE CAPITAINE, en colère.

Il voulait me tuer à force de plaider. Mais je le tiens bloqué dans le tribunal de paix.

RAFFER, avec un sourire amer.

Avec votre médiateur, il en sera quitte à bon compte.

LE CAPITAINE, vivement.

Qu'appelez-vous à bon compte? croyez-vous que mon jardin lui soit adjugé?

RAFFER, malignement.

Il y a tout lieu de le craindre.

LE CAPITAINE, après une courte réflexion.

Eh bien? au pis-aller, il ne vaut pas trois cents écus, et il me coûte des frais, — ah!

Mme WOLF.

Ainsi, ce méchant homme finira par avoir raison...

LE CAPITAINE, vivement.

Garder le jardin, ou avoir raison, sont deux choses.

Mme WOLF.

Après vous avoir enlevé votre patrimoine, il se moquera de vous.

LE CAPITAINE.

De moi?

RAFFER.

Vous avez fait sagement de renoncer à la mer.

LE CAPITAINE.

Pourquoi?

Mme WOLF.

Pendant vos voyages, il aurait tout envahi.

RAFFER.

Il a escamoté ce qu'il a pu.

Mme WOLF.

Et pour le récompenser vous en faites votre héritier!

LE CAPITAINE, avec colère.

Mon héritier! qui ose dire cela?

RAFFER.

En terminant votre procès...

LE CAPITAINE.

Qu'en résultera-t-il?

Mme WOLF.

Vous deviendrez amis.

LE CAPITAINE, vivement.

Jamais, jamais.

RAFFER.

La nièce se réjouit d'avance dans l'espoir de chasser la pauvre madame Wolf et de s'emparer du gouvernement de la maison.

LE CAPITAINE.

Ah! nous sommes loin de compte.

RAFFER, avec méchanceté.

On dit même qu'elle a promis, au docteur Blum, le prix des services qu'il doit lui rendre à vos dépens.

LE CAPITAINE, vivement.

Alte-là! le Docteur est mon ami : je ne souffrirai pas qu'on attaque son honneur; et ma nièce avait une trop digne mère pour avoir oublié ses principes; — mais si Monsieur mon frère s'imagine pêcher en eau trouble, il se trompe furieusement.

RAFFER, applaudissant.

Voilà parler en homme sage.

Mme WOLF, de même.

En bon chrétien.

RAFFER, avec finesse.

Mais pour se défier de tous les piéges qu'on peut vous tendre, et ôter tout espoir à vos ennemis, il serait un moyen sûr.

LE CAPITAINE.

Lequel?

RAFFER.

D'effectuer quelques mesures testamentaires.

Mme WOLF.

Ah! ne parlez pas de cela, vous me brisez le cœur!

RAFFER.

Ce n'est qu'un acte de prudence. Dès qu'on saurait publiquement que les dispositions seraient faites d'une manière à ne *pouvoir en revenir;* comme on n'aurait plus rien à espérer,

on ne fatiguerait plus le Capitaine par des sollicitations inutiles, et il passerait dans un agréable repos les restes d'une vie que l'on persécute depuis quinze ans.

Mme WOLF.

Il est si doux de vivre tranquille!

LE CAPITAINE.

Je crois que vous avez raison.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR.

Mme WOLF, bas à Raffer.

Le docteur!

RAFFER.

Maudit homme!

LE DOCTEUR.

Bonjour, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Soyez le bien venu, mon cher Docteur.

RAFFER, bas, voulant sortir.

Qu'il arrive mal-à-propos!

Mme WOLF, bas, à Raffer.

Ne vous en allez pas...

LE DOCTEUR, appercevant Raffer.

C'est vous?

RAFFER.

Moi-même.

LE DOCTEUR.

Déjà ici?

RAFFER.

Comme vous.

LE DOCTEUR.

Donnez-vous des conseils aux deux frères?

RAFFER.

Vous leur donnez bien des ordonnances.

LE DOCTEUR.

Qui ne produisent pas les mêmes effets. — (*Au Capitaine.*) Comment vous trouvez-vous ce matin?

LE CAPITAINE.

Fort bien. (*Montrant ses jambes.*) L'ennemi est tranquille.

LE DOCTEUR.

La paix de l'ame contribue beaucoup à celle du corps.

RAFFER.

C'est un grand médecin que celui qui guérit ses malades avec des sentences!

LE DOCTEUR.

Cela vaut toujours mieux que des assignations.

RAFFER, avec amertume.

On contente rarement les deux parties, quand on se charge de faire la paix.

LE DOCTEUR.

C'est apparemment pour cela que beaucoup de gens se plaisent à la troubler.

RAFFER.

Et que tant d'autres n'ont l'air de la désirer que pour leurs propres intérêts.

LE DOCTEUR.

On est toujours intéressé à faire échouer les complots des méchans.

LE CAPITAINE.

Comment, diable! voilà une petite escarmouche dans toutes les règles... Mais finissons. Par pur attachement pour moi, on veut me mener à droite, on veut me mener à gauche, et chacun peut avoir raison; mais j'aime à me ranger du côté de celui qui me montre un séjour paisible, et qui me dit : entre-là, tu te reposeras.

LE DOCTEUR.

Restez dans ces sentimens, et je vous réponds que la goutte aura beaucoup moins de prise sur vous.

RAFFER.

Le gîte où on veut vous faire entrer, vous coûtera cher.

LE CAPITAINE, en colère.

Je le sais bien; si je n'avais pas à ménager mon repos, je poursuivrais le scélérat jusqu'à la mort.

LE DOCTEUR.

Ah! Capitaine, ce mot n'est pas sorti de votre cœur!

LE CAPITAINE, un peu confus.

Mais... mais...

LE DOCTEUR

Non, votre frère n'est pas un scélérat.

LE CAPITAINE.

Depuis quinze ans il me chicane.

RAFFER.

Il le traîne de tribunaux en tribunaux.

Mme WOLF.

C'est impardonnable.

LE DOCTEUR.

Qui a commencé le procès?

LE CAPITAINE.

C'est moi;... mais j'avais raison.

Mme WOLF.

Certainement.

RAFFER.

Jusqu'à l'évidence.

LE DOCTEUR, à Raffer.

Ce matin, vous ne disiez pas cela à son frère.

RAFFER.

On ne contrarie pas les gens chez eux, il faut de la politesse.

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas pour la valeur du jardin, mais par amour pour mes parens. « Frère, lui ai-je » dit, partageons tout; mon père, en mou- » rant, n'a pu te laisser le jardin à mon pré- » judice, sans avoir eu quelques raisons de » me punir. Mon père a donc cru que je va- » lais moins que toi? Je ne puis supporter » cette idée, et je prouverai que le testament » dont tu te prévaux lui a été surpris. »

Mme WOLF.

C'est sûr.

RAFFER.

Très-sûr.

LE CAPITAINE.

Vous l'entendez... Hé bien! il n'a jamais voulu faire droit à ma réclamation... Il m'a

dit : « Je ne puis céder le bien de mes enfans. » (*En colère.*) Malheur à l'homme qui enrichit ses enfans par des deniers injustement acquis !

Mme WOLF.

Oui, oui, malheur à lui !

RAFFER.

Il n'y a pas de réplique à cela.

LE DOCTEUR.

Vous croyez ?

RAFFER.

Oui, je le crois.

LE DOCTEUR, à Raffer.

Moi, je crois le contraire. (*Au Capitaine.*) D'abord, le mot enrichit est fort mal placé, puisque l'objet est de peu de valeur. Ce n'est donc pas l'intérêt qui vous a conduit ; dites plutôt que la passion s'en est mêlée ; et quelle classe d'homme vit plus de passion que celle des gens de loi ?

RAFFER.

Bien obligé.

LE DOCTEUR.

Je connais votre frère ; si vous eussiez pris le parti de la douceur, il aurait volontiers cédé. Mais vous vous emportâtes, vous fîtes un éclat ; des méchans versèrent de l'huile sur

la flamme et prirent plaisir à l'alimenter; chaque parole brusque, chaque répartie mordante vous fut réciproquement rapportée. Vos amis vous approuvèrent comme les siens lui donnèrent raison; les indifférens furent de l'avis de tout le monde, parce qu'ils dirent : « Hé! qu'est-ce que cela me fait à moi? » (*Regardant Raffer.*) Mais il est certaines gens qui ont affecté l'empressement, le zèle auprès de tous les deux; qui, au lieu de vous réunir, ont semé la défiance, réveillé les soupçons, empoisonné les discours, et vous ont enfin plongé dans l'abîme de la chicane. La passion commence les procès, la perfidie les perpétue : alors plus de repos; les jouissances de la vie sont empoisonnées, l'amour fraternel est détruit, et l'on oublie jusqu'aux devoirs les plus sacrés de la nature.

LE CAPITAINE.

Laissons cela... Où en sommes-nous?

LE DOCTEUR.

Je n'ai point abusé de vos pouvoirs, et j'ai tout lieu de penser que vous serez content. Oh! comme je jouis d'avance du fortuné moment où je pourrai vous amener votre frère, jouir de vos embrassemens, et voir couler des larmes de joie sur ces joues que la discorde a sillonnées!

LE CAPITAINE.

Alte-là!... Pour des embrassemens, il n'en

sera rien... Je désire que le procès finisse ; mais, pour monsieur mon frère,... qu'il ne m'approche pas !

Mme WOLF, à part.

Bon !

LE DOCTEUR.

Mais alors cette bonne action ne serait faite qu'à moitié.

LE CAPITAINE.

Il me hait.

Mme WOLF, appuyant.

A la mort.

LE CAPITAINE.

Je le lui rends bien ;..... nous sommes quittes.

LE DOCTEUR.

Lui, vous haïr ! quelle erreur ! Ce matin encore, si vous aviez vu avec quel attendrissement il a reçu les félicitations de sa fille, sur l'anniversaire de sa naissance ; avec quelle joie inexprimable, il s'est rappelé que vous êtes frères jumeaux, et que sa fête était aussi la vôtre !...

LE CAPITAINE, avec intérêt.

Vraiment, il y a pensé ?

Mme WOLF.

Votre fête ! et personne ne m'en a fait souvenir !

LE CAPITAINE.

C'est égal.

LE DOCTEUR.

Votre frère s'en est souvenu, lui. Il a parlé avec émotion de l'heureux tems, où, dans l'union la plus fraternelle, vous célébriez ce beau jour au sein de votre famille.

LE CAPITAINE.

Oh! oui : c'était un bon tems!... et il en a parlé?

LE DOCTEUR.

Ce jour-là, disait-il, notre mère était si satisfaite, si heureuse!

LE CAPITAINE.

Cela est vrai; elle jouissait alors!

Mme WOLF, à part.

Peste soit de l'homme!

LE DOCTEUR.

A pareil jour, elle nous exhortait à l'union; à pareil jour, elle nous serrait l'un et l'autre dans ses bras maternels.

LE CAPITAINE.

C'est vrai, elle le fesait.

LE DOCTEUR.

Encore la dernière année de sa vie, elle nous a dit : « Mes enfans, lorsque je ne serai

» plus, et qu'il renaîtra ce jour fortuné où je
» vous presse contre mon cœur,... souvenez-
» vous de moi, et que je revive dans votre
» amour mutuel ! »

LE CAPITAINE.

Ah ! oui : elle l'a dit.

LE DOCTEUR.

Alors, continuait votre frère, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre ! nous mouillâmes de nos pleurs le sein de notre tendre mère, nous confondîmes nos larmes, et nous nous jurâmes une éternelle amitié.... Votre frère n'a pu achever ; les sanglots ont étouffé sa voix.

LE CAPITAINE, attendri.

Eh bien !.. eh bien !... et moi aussi ; je ne puis entendre cela de sang-froid.

RAFFER, bas, à madame Wolf.

Rompez la conversation.

Mme WOLF, au Capitaine.

Je vous souhaite une bonne fête, que le ciel vous accorde jusqu'à l'âge le plus reculé la bénédiction, la santé, la joie, la prospérité !

LE CAPITAINE.

En voilà assez, en voilà assez.

RAFFER.

Permettez-moi de joindre les félicitations d'un homme...

LE CAPITAINE.

Bien obligé.

Mme WOLF.

Je ne souffrirai pas que cela se passe ainsi...

LE CAPITAINE.

Point de fête.

Mme WOLF.

Il faut au moins une collation; je vais donner les ordres nécessaires. (*En passant près de Raffer.*) Au bureau de paix,... sachez où en sont les choses.

RAFFER, bas à madame Wolf.

Je vous l'écrirai.

SCÈNE VII.

RAFFER, LE CAPITAINE, LE DOCTEUR.

LE CAPITAINE.

C'est une bonne femme, que cette dame Wolf.

LE DOCTEUR.

Je souhaite qu'elle soit sincère.

LE CAPITAINE.

Elle l'est;... et patiente! je la brusque quelquefois, comme si j'étais son mari.

LE DOCTEUR.

Dieu vous pardonne cette comparaison!

RAFFER.

Le Docteur va s'égayer; permettez que je me retire, je n'aime point entendre dire du mal des absens.

LE DOCTEUR.

Vous aimez mieux leur en faire;... je vous souhaite le bonjour.

RAFFER.

Serviteur... (*A part.*) Cela va mal.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE DOCTEUR, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Il n'a pas tout-à-fait tort. Vous n'aimez pas madame Wolf.

LE DOCTEUR.

Moi! je ne hais que les méchans.

LE CAPITAINE.

Elle est un peu brusque; mais je suis fait

à ses manières... Je n'ai jamais voulu me marier, moi.

LE DOCTEUR.

Tant pis pour vous.

LE CAPITAINE.

Ah! oui! je serais bien avancé, si j'avais une femme boudeuse, qui semblât me dire à chaque regard sombre qu'elle jetterait sur moi :.... « Hum! le voilà encore avec sa » goutte, grognant, tourmentant, et je suis » condamnée à rester à ses côtés. » Ah! le mariage a des peines si cruelles!

LE DOCTEUR.

Et des plaisirs si doux!... N'avez-vous jamais assisté à la célébration du jour de naissance d'un bon père de famille?

LE CAPITAINE.

Non, jamais.

LE DOCTEUR.

Les enfans guettent à la porte l'instant de son réveil : la joie fait palpiter leurs cœurs... Ils répètent, à voix basse, la formule de leur félicitation... On ouvre : ils entrent parés, moins encore de leurs habits de fête que des grâces de leur âge, baisent les mains paternelles, récitent leur petit compliment, ou chantent des couplets qui paraissent toujours charmans à celui à qui on les adresse.... Le père attendri les prend sur ses genoux, les

presse entre ses bras, reçoit avec transport leurs caresses innocentes, et les couvre des plus doux baisers, tandis que la mère, cachée dans un coin de la chambre, cette tendre mère qui suivait tous leurs mouvemens, secourait furtivement leur mémoire incertaine, et n'osait qu'à peine respirer, jouit de ce spectacle enchanteur, s'admire dans son ouvrage, et verse des pleurs délicieux.

LE CAPITAINE, attendri.

Oui, cela doit être touchant;... mais parlons d'autre chose.

SCÈNE IX.

BULLER, LE CAPITAINE, LE DOCTEUR.

BULLER.

Bonjour, mon Capitaine.

LE CAPITAINE.

Bonjour, Buller.

BULLER.

C'est aujourd'hui votre fête de naissance.

LE CAPITAINE.

Je le sais.

BULLER, d'un ton loyal et expressif.

Je vous la souhaite bonne, et de tout mon cœur.

LE CAPITAINE.

Je le sais aussi.

BULLER, hésitant.

Hier...

LE CAPITAINE.

Hé bien! hier?

BULLER.

Vous avez cassé votre belle pipe.

LE CAPITAINE, avec humeur.

Pourquoi m'en fais-tu souvenir? Quand la douleur me tourmente, je ne suis pas le maître de contenir mon impatience.

BULLER.

Ce que j'en dis n'est pas un reproche;... c'est une introduction.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire!

BULLER, avec timidité.

Je viens d'acheter une pipe de bois de noyer, avec un tuyau d'ébène;... si mon Capitaine voulait me faire le plaisir d'accepter ce chétif présent...

LE CAPITAINE, d'un air satisfait.

Voyons, mon ami, voyons.

BULLER.

Elle devrait être garnie en argent ;..... mais....

LE CAPITAINE.

Je te remercie.

BULLER, avec joie.

Vous l'acceptez ?

LE CAPITAINE.

Sans doute.

BULLER, de même.

Et vous fumerez avec ?

LE CAPITAINE.

Certainement.

(Il fouille dans sa poche.)

BULLER, d'un ton sérieux et paraissant humilié.

J'espère que vous ne me donnerez rien pour cela.

LE CAPITAINE, retirant promptement sa main.

Non, non... Tu as raison.

BULLER, enchanté.

Vive mon Capitaine !.... Que la bigotte achète maintenant des friandises avec l'argent qu'elle vous a volé, je...

LE CAPITAINE, l'interrompant avec un air étonné.

Buller, que dis-tu là ?

BULLER.

La vérité.

LE CAPITAINE.

Encore ?

BULLER.

Cette femme-là ne vaut rien.

LE CAPITAINE, fâché.

Tais-toi, je te l'ordonne.

BULLER.

Rien n'est trop bon pour elle, et elle vous laisse manquer des choses les plus nécessaires.

LE CAPITAINE, très en colère.

Finiras-tu ?

BULLER.

Ce n'est pas tout.

LE CAPITAINE, jetant la pipe à ses pieds.

Va-t-en au diable avec ta pipe : tu es un calomniateur.

BULLER, regardant d'un air douloureux, tantôt le Capitaine, tantôt la pipe.

Buller, calomniateur ! (*Après un silence.*) Vous ne voulez donc pas de la pipe ?

LE CAPITAINE, brusquement.

Non; je ne veux rien d'un homme qui prétend être bon tout seul. (*Buller, très-affecté, ramasse la pipe, et la jette par la fenêtre. Le Capitaine outré.*) Que fais-tu là, drôle?

BULLER, reprenant sa place.

Je jette la pipe par la fenêtre.

LE CAPITAINE.

Es-tu fou?

BULLER.

Vous l'avez refusée, je ne puis plus m'en servir. Chaque fois que j'y toucherais, elle semblerait me dire : « Misérable Buller! un » homme que tu as fidèlement servi pendant » trente ans, t'a appelé calomniateur; » et cela me déchirerait l'ame; mais si la pipe est au diable, j'oublierai facilement le reste, et je me dirai : « Mon Capitaine est malade; son » intention n'était pas de m'humilier. »

LE CAPITAINE, ému, et lui tendant la main.

Viens, mon garçon, je n'ai pas voulu t'offenser.

BULLER, avec joie.

Eh! je le savais bien..... Mais pourquoi faut-il qu'une vieille hypocrite vous trompe, et s'approprie un bien que vous avez acquis avec tant de peines et au milieu de tant de dangers!

LE CAPITAINE, s'échauffant.

Est-ce que tu recommences ?

BULLER.

Faites de moi ce que vous voudrez, mais je ne puis me taire.

LE CAPITAINE, d'un air menaçant.

Buller ?

BULLER.

J'étais tout-à-l'heure chez le portier; la bigotte est descendue, le procureur la suivait; ils ne me voyaient pas, et j'ai entendu quelques mots d'un entretien qui m'a fait frémir d'indignation.

LE CAPITAINE, en colère.

Buller, je te le repète; tu es un calomniateur.

BULLER.

Et si je vous prouve ce que j'avance ?

LE CAPITAINE.

Alors... Mais si tu m'en imposes, je te chasse impitoyablement.

BULLER, le regardant tranquillement.

Vous ne le ferez pas.

LE CAPITAINE, fâché.

Je ne le ferai pas ?

BULLER, de même.

Non, j'en suis sûr..

LE CAPITAINE, menaçant.

Je te dis que je le ferai, et si tu ajoutes un mot, je te chasse à l'instant même.

BULLER, pénétré.

Comme Jean Buller n'a jamais rien volé, il faudra donc qu'il aille en pleurant mourir dans un hospice!

LE CAPITAINE, ému.

Dans un hospice! penses-tu que je ne pourrais pas te procurer ta nourriture hors de chez moi!

BULLER.

Oh! oui; vous pourriez me jeter quelques pièces d'or, comme une aumône : mais j'aimerais mieux mourir de faim que d'accepter des secours aussi humilians.

LE CAPITAINE, outré.

Mais voyez, voyez donc, Docteur, s'il n'y aurait pas là de quoi donner la goutte à quelqu'un qui ne l'aurait pas! (*Avec la plus grande chaleur.*) Il y a vingt ans, lorsque les Algériens nous firent prisonniers, et qu'ils m'eurent tout enlevé, jusqu'à ma veste,.... ce drôle-là avait caché plusieurs pièces d'or dans les boucles de ses cheveux... Les corsaires ne les trouvèrent point... Six mois après, nous fûmes rachetés; nous sortîmes d'esclavage sains et saufs, à la vérité, mais nus comme la main; et j'aurais été obligé de mendier

mon pain de village en village,... si ce drôle-là n'eût partagé avec moi ses pièces d'or;... et maintenant il veut aller mourir dans un hospice !

BULLER.

Mon capitaine !

LE CAPITAINE.

Et lorsque mon équipage trama ce complot contre moi, et que tu me le découvris au péril de ta vie; l'as-tu oublié, drôle ?

BULLER.

Vous avez fait pour cela une pension à ma mère.

LE CAPITAINE.

Et lorsque nous combattions bord à bord contre les Maroquins; que le sabre était levé sur ma tête, et que tu fis tomber le bras qui allait me la faire sauter; l'as-tu oublié aussi ?... Ai-je fait une pension à ta mère pour cela ?... Veux-tu encore mourir dans un hospice ? hem ? (*Il s'adoucit tout-à-coup, et lui tend les bras.*) Viens, viens que je t'embrasse.

BULLER, se précipitant dans ses bras.

Mon digne Capitaine !

LE CAPITAINE, s'essuyant les yeux.

Va me chercher la pipe.

BULLER.

J'y cours.

SCÈNE X.

LE CAPITAINE, assis, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, à part.

Je suis content. Celui qui cède à la voix de la reconnaissance, ne résistera pas au cri de la nature.

LE CAPITAINE,

Asseyez-vous donc, Docteur : que dites-vous de tout cela?

LE DOCTEUR.

Je dis que Buller est un honnête homme, il sent qu'une heureuse réconciliation vous rendrait à-la-fois le repos et la santé.

LE CAPITAINE.

Sans les propos injurieux et les mauvaises manœuvres de mon frère...

LE DOCTEUR.

En êtes-vous sûr?

LE CAPITAINE.

Sans doute.

LE DOCTEUR.

Capitaine, il y a des gens si méchans, que lorsqu'ils voient un peu de fumée, ils soufflent jusqu'à ce qu'il en résulte un horrible incendie.

LE CAPITAINE.

Vous pourriez bien avoir raison.

LE DOCTEUR.

Détournez les projets des méchans.

LE CAPITAINE.

Mon frère me hait.

LE DOCTEUR.

On vous trompe.

LE CAPITAINE.

Bah! bah!...

LE DOCTEUR.

S'il vous prévenait!

LE CAPITAINE.

Mon frère?

LE DOCTEUR.

S'il entrait ici avec un visage amical...

LE CAPITAINE, *fesant un mouvement involontaire pour se lever.*

S'il entrait ici?

LE DOCTEUR.

S'il vous tendait la main?

LE CAPITAINE, *tendant la sienne; et la retirant tout-à coup.*

S'il me tendait la main?

LE DOCTEUR.

Et s'il vous disait : — mon frère ne retire pas la tienne !

LE CAPITAINE, ému.

Hé bien ! après ?

LE DOCTEUR.

S'il s'approchait...

LE CAPITAINE, avec incertitude.

S'il s'approchait ?...

LE DOCTEUR.

Et qu'il vous dît, en vous tendant les bras...

LE CAPITAINE.

Que pourrait-il dire ?

LE DOCTEUR, avec force.

François ! notre mère est là, notre mère nous voit !

LE CAPITAINE, se lève, étend ses bras, et dit d'une voix attendrie.

Ma mère ! Philippe ! — ah ! que tu m'as fait de mal !

(Il rentre dans sa chambre.)

LE DOCTEUR.

Il est touché ! le moment est propice ; allons porter les derniers coups !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Mme WOLF, seule, arrivant avec précaution par le fond.

Il n'est pas ici. Bon! lisons vite ce billet que le cher Raffer vient de me faire passer secrètement. (*Elle lit et paraît fort agitée.*) Ah! bon Dieu, — bon Dieu! quel parti prendre? (*Elle regarde encore la lettre.*) Il me demande un mot de réponse sur la même lettre; — son clerc la viendra chercher. — Allons, — c'est par prudence. (*Elle se met à la table et écrit.*)

SCÈNE II.

CHARLOTTE, entre par le fond, Mme WOLF, écrivant.

CHARLOTTE, jetant des regards tremblans autour d'elle.

Dehors, personne...

Mme WOLF.

Maudit homme!

CHARLOTTE.

Ici, personne! (*Elle aperçoit madame Wolf qui est trop occupée pour prendre garde à elle.*)

Mme WOLF, à elle-même.

Il est bien dur d'être obligée de se contenter d'une partie, quand on espérait avoir le tout. (*Elle reploie sa lettre. Charlotte tousse pour se faire remarquer. Madame Wolf parle avec humeur, et en serrant la lettre à côté de sa poche, elle la fait tomber sous la table.*) Qui est donc là?

CHARLOTTE.

Pardon, si je vous dérange.

Mme WOLF.

Qui êtes-vous? que voulez-vous?

CHARLOTTE.

Je désirerais parler au Capitaine.

Mme WOLF, vivement.

Au Capitaine? Qui vous attire chez lui?

CHARLOTTE.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, et je viens le féliciter.

Mme WOLF.

Ah! voilà l'avantage de la richesse! Un pauvre homme aurait dans l'année dix ou

douze êtes semblables, que personne n'y penserait. Eh! ma petite demoiselle! que vous fait donc, je vous prie, la fête du Capitaine;— en quoi vous intéresse-t-elle?

CHARLOTTE.

Oh! pour cela, je le lui dirai bien moi-même.

Mme WOLF.

Mais voyez donc un peu comme cela répond? (*Elle la contrefait.*) Je le lui dirai bien moi-même? — Apprenez, ma petite, que je suis ici la maîtresse; et que c'est à moi seule que vous devez vous adresser.

CHARLOTTE.

Je vous demande pardon, Madame; — j'ignorais que mon oncle fût marié.

Mme WOLF, étonnée.

Mon oncle. — Vous seriez .. Oui... Oui, c'est sa physionomie; c'est mademoiselle Bertrand.

CHARLOTTE.

C'est moi-même.

Mme WOLF.

Oui, oui. — Elle ressemble à feu sa mère: ce sont ses traits...

CHARLOTTE, avec intérêt.

Vous avez connu ma mère?

Mme WOLF.

Oui... un peu... de vue. — Mais, mon Dieu, Mademoiselle, que venez-vous donc faire ici? Ignorez-vous que le Capitaine ne veut rien voir ni rien entendre de tout ce qui tient à sa famille?

CHARLOTTE.

Autrefois, Madame; — mais aujourd'hui que ce fatal procès est terminé...

Mme WOLF, avec crainte.

Comment?—terminé tout-à-fait?

CHARLOTTE.

Oui, tout-à-fait.

Mme WOLF, désolée.

Ils en sont donc venus à bout! mon pauvre maître s'est laissé surprendre.

CHARLOTTE.

Vous avez l'air d'en être fâchée?

Mme WOLF, avec humeur.

J'ai tort; c'est très-divertissant.

CHARLOTTE.

Si vous saviez combien nous nous réjouissons de cet heureux événement!

Mme WOLF, avec dépit.

Je le crois sans peine; vous avez pour cela de bonnes raisons.

CHARLOTTE.

Oh, oui ! car nous regardons comme un beau jour celui où deux frères long-tems désunis recommencent à s'aimer.

Mme WOLF, avec amertume.

Je gage que le cher papa vous a fait apprendre cette phrase par cœur, et que vous venez ici tout exprès pour débiter votre leçon; mais; croyez-moi, c'est du tems perdu. Allez, Mademoiselle, retournez chez vous : vous ne verrez pas le Capitaine.

CHARLOTTE.

Pourquoi ?

Mme WOLF.

Il dort; — il m'a défendu de laisser entrer personne; — d'ailleurs il ne vous écouterait pas. — Vous verriez un homme farouche, qui ne parle que pour gronder.

CHARLOTTE.

Mais...

Mme WOLF.

Son abord vous ferait trembler; la sévérité et la mauvaise humeur sont peintes sur son visage.

CHARLOTTE.

N'importe.. je reviendrai.

Mme WOLF.

Gardez-vous-en bien ! Si je lui disais seulement que vous êtes venue, il entrerait en fureur; son accès de goutte lui reprendrait aussitôt, et il ne vous le pardonnerait jamais.

CHARLOTTE, tristement.

Je vais donc porter l'affliction dans le cœur de mon père ! — Il m'a pourtant assuré que mon oncle a le cœur si bon...

Mme WOLF.

Oui, il a le cœur bon; — mais il est si violent !... Allez, allez, ma chère Demoiselle, qu'il ne vous trouve pas ici; — car, dans le premier mouvement, je ne répondrais pas... Adieu. — Saluez votre père de ma part; dites-lui que depuis quinze ans je n'ai pas cessé de travailler de toutes mes forces à changer le cœur de votre oncle; je continuerai de même, je vous le promets. Adieu, ma petite, adieu.

CHARLOTTE, s'en allant lentement.

Adieu, Madame.

Mme WOLF, à part.

Enfin elle s'en va.—Si elle pénètre jamais jusqu'à son oncle, c'est que je ne pourrai pas l'en empêcher.—Il ne manquerait que cette visite pour bien arranger mes affaires.

SCÈNE III.

Mme WOLF, BULLER, CHARLOTTE.

BULLER, entrant par le fond

DEMANDEZ-VOUS quelqu'un, Mademoiselle ?

CHARLOTTE.

Je voulais aller voir mon oncle.

BULLER, avec joie.

Votre oncle ? — Seriez-vous mademoiselle Bertrand ?

CHARLOTTE.

Oui.

BULLER.

Soyez la bien-venue ! — Quand une personne aussi jolie et aussi sage met le pied dans une maison, elle y apporte la bénédiction du ciel.

Mme WOLF, à part.

Quel contre-tems !

BULLER.

Pourquoi n'entrez-vous pas ?

CHARLOTTE.

On me le défend.

BULLER.

On vous défend de voir votre oncle ! et qui donc s'est permis cela ?

Mme WOLF, à Buller.

C'est moi.

BULLER, s'appuyant sur le dos du fauteuil.

Vous ? et de quel droit ?

Mme WOLF.

De quoi vous mêlez-vous ?

BULLER.

C'est la question que j'allais vous faire.

Mme WOLF.

Le Capitaine dort.

BULLER.

Cela n'est pas vrai.

Mme WOLF.

Quoi ! vous osez...

BULLER, lui tenant tête.

Oui, j'ose! est-ce que je ne viens pas de le quitter? est-ce qu'il ne m'a pas dit de venir lui lire dans son gros livre quelques-uns de ces grands voyages sur mer ?

Mme WOLF.

Je vous dis...

BULLER, brusquement

Je vous dis qu'elle entrera. —(*A Charlotte.*) Attendez un moment, Mam'zelle; je vais vous annoncer.

Mme WOLF, voulant lui barrer la porte.

Arrêtez : je m'y oppose.

BULLER.

Avez-vous le diable au corps?—Au large !
(Il la repousse durement et entre dans l'appartement.)

SCÈNE IV.

Mme WOLF, CHARLOTTE.

Mme WOLF, outrée.

Est-ce bien moi qu'on ose outrager de la sorte ? m'insulter, me repousser ! (*A Charlotte.*) Je vous félicite, Mademoiselle ; allez, allez voir votre cher oncle ; flattez-le, caressez-le bien : il paiera tout cela.

CHARLOTTE.

Je ne demande que son amitié.

Mme WOLF.

Eh mais ! sans doute ! ce mot est si doux à l'oreille ! mais nous savons ce qu'il signifie : —c'est une manière honnête... (*Elle fait le geste de demander l'aumône.*)

CHARLOTTE.

Quel mal vous ai-je pu faire, pour prendre plaisir à m'humilier?

Mme WOLF, avec mépris.

Vous? du mal? à moi? En vérité, cela fait pitié... Adieu, Mademoiselle. (*Elle sort outrée.*)

SCÈNE V.

CHARLOTTE.

ANNE avait raison de dire que cette femme est méchante. Je suis bien aise qu'elle soit sortie: je n'aurais pas eu le courage de parler devant elle. Est-il possible que mon oncle soit si emporté, si grondeur? Eh bien, je supporterai tout; je l'ai promis au docteur. Et que ne ferais-je pas pour rendre service à mon père? — J'entends marcher. Ah! comme le cœur me bat.

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, BULLER, CHARLOTTE.

LE CAPITAINE, en entrant sans regarder où est Charlotte.

MADEMOISELLE ma nièce? ah! ah! et que me veut-elle donc?

BULLER.

Je ne sais pas;—mais je doute que cela puisse vous déplaire, car son visage ressemble à une bonne nouvelle.

LE CAPITAINE, s'assied, après une pause.

Eh bien? où donc est-elle?

BULLER.

Elle est encore près de la porte.

LE CAPITAINE, vivement.

Veut-elle par hasard que je me traîne à sa rencontre?

BULLER, avec amitié, à demi-voix.

Approchez, n'ayez pas peur.

(Charlotte hésite et reste d'un air timide à la même place.)

LE CAPITAINE, écoute si elle approche.

Eh bien? je n'entends rien?

BULLER.

Elle tremble.

LE CAPITAINE, brusquement.

Que diable! pourquoi tremble-t-elle?

CHARLOTTE, s'avançant un peu.

Je... je...

LE CAPITAINE, à Buller qui est à côté de lui.

Eh bien? ne sait-elle pas parler?

BULLER

Elle pleure.

LE CAPITAINE.

Que diable! pourquoi pleure-t-elle ?

(Buller la fait approcher et reste appuyé sur le fauteuil du Capitaine.)

CHARLOTTE, fesant un effort.

Je viens, mon cher oncle, vous féliciter.

LE CAPITAINE, sans l'interroger jusqu'à la fin de la scène.

Sur quoi ?

CHARLOTTE.

Sur votre jour de naissance.

LE CAPITAINE.

Je vous remercie; — mais vous n'avez sûrement appris à marcher que depuis un an, puisque vous venez aujourd'hui pour la première fois.

CHARLOTTE.

Depuis le moment où j'ai pu sentir et penser, chaque jour m'attirait vers vous.

LE CAPITAINE.

Ah! ah! — votre âge ?

CHARLOTTE.

Dix-sept ans

LE CAPITAINE.

Oui, — c'est cela. — Lorsque je revins de mon grand voyage, il y a seize ans, vous n'étiez pas plus haute que cela.

CHARLOTTE.

Alors, mon bon oncle m'a porté dans ses bras, et m'a prodigué ses caresses. — Anne me le répète souvent, et j'ai toujours du plaisir à l'entendre.

LE CAPITAINE.

Quoi! la vieille Anne vit encore?

CHARLOTTE.

Oui, mon oncle;... et j'ai perdu bien jeune une excellente mère!

LE CAPITAINE.

Excellente femme! — Oui, je dis excellente. Sa mort m'affligea beaucoup.

CHARLOTTE.

Si elle avait vécu, que de choses ne seraient pas arrivées!

LE CAPITAINE.

Cela se peut. De son vivant, elle a empêché votre père de faire bien des sottises!

CHARLOTTE.

Mon père a pu se tromper; des méchans ont pu l'égarer: mais rien n'a pu arracher de son cœur sa tendre amitié pour son frère.

LE CAPITAINE.

Il m'en a donné de jolies preuves depuis quinze ans !

CHARLOTTE.

Au moment où l'on est venu lui annoncer la fin de vos discussions, — il m'a serrée entre ses bras — et m'a dit, les larmes aux yeux : « Mon enfant, va chez mon frère ; va, sois » le messager de paix : tu es innocente, il » est juste ; il ne te repoussera pas : il t'a ai- » mée lorsque tu étais enfant, il a aimé ta » mère ; à cause d'elle, peut-être il te pré- » sentera la main. Alors tu la presseras contre » tes lèvres, avec un amour filial ; et tu rece- » vras sa bénédiction. »

LE CAPITAINE, souriant.

On vous a fait la leçon ! on vous a fait la leçon ! — Mais vous n'êtes pour rien dans cette affaire ; allez en paix : je n'ai aucune rancune. — Comment vous nomme-t-on ?

CHARLOTTE.

Charlotte.

LE CAPITAINE.

Charlotte, c'est juste ; — mais je suis votre parrain ; je crois ?

CHARLOTTE.

L'homme qui daigne s'en souvenir, ne me

renverra pas aujourd'hui sans m'accorder un regard d'amitié.

LE CAPITAINE, tournant furtivement les yeux sur elle, mais sans la fixer.

Allez, Charlotte,... je ne vous oublierai pas dans mon testament.

CHARLOTTE, les larmes aux yeux.

Ce mot est bien dur!

LE CAPITAINE.

Pourquoi donc dur?

CHARLOTTE, avec tendresse.

Mon cher, mon bon oncle! — C'est dans votre cœur que je désire une, place et non dans votre testament.

LE CAPITAINE, embarrassé et la regardant avec intérêt.

Eh bien! — il faut... (*Il fouille dans sa poche.*) Car enfin, je suis votre oncle, je suis votre parrain, et vous ne devez pas rougir d'accepter ce petit don.

(Il lui présente des pièces d'or. — Charlotte se saisit de la main qu'elle baise avec transport, et laisse tomber l'argent à terre.)

CHARLOTTE.

Mon cher oncle! je ne vois que la main que vous me présentez. — Je veux la garder cette main; je mouillerai de mes larmes le

don que vous m'offrez, mais en vous suppliant de le reprendre.

LE CAPITAINE.

Ah! ah! jeune fille, tu es orgueilleuse?

CHARLOTTE.

Je le serai si vous m'accordez votre bienveillance. Ah! voyez cette fille que vous appelez orgueilleuse tomber à vos genoux pour vous supplier de lui accorder un regard! — Ma bonne mère n'a pu me laisser que ses traits. — Mais ces traits vous rappellent ceux d'une amie qui depuis long-tems n'existe plus. Ah! que ce souvenir attendrisse votre cœur et me rende un second père!

LE CAPITAINE, la regardant plusieurs fois à la dérobée avec attendrissement, puis se tournant vers Buller:

Buller! elle ressemble beaucoup à sa mère! Je n'y résiste plus: — emmène-la d'ici.

BULLER, s'imp'otant.

Est-ce que je le peux?

LE CAPITAINE, pleurant.

Je crois que tu pleures, Buller? Je t'en prie, aide-moi à m'en débarrasser.

BULLER, tout en pleurs va relever Charlotte par-derrière, et la place dans les bras de son oncle, en lui disant:

Allez-vous en, mam'zelle.

CHARLOTTE, l'embrassant.

Mon cher oncle !

LE CAPITAINE, résistant faiblement.

Arrêtez, ma nièce. — Buller, voilà ce qui s'appelle être entraîné par le courant sans boussole ni gouvernail.

CHARLOTTE, avec transport.

Mon oncle ! — je vois dans vos yeux... Ah ! toutes vos pièces d'or ne valent pas cette larme.

LE CAPITAINE.

Eh bien ! oui : tu m'as vaincu. — Charlotte, va sur le tombeau de ta mère lui en rendre grâces. Lorsqu'en revenant du temple je me présentai devant son lit en lui tendant la main, elle la serra entre les siennes : je m'en souviens ; elle avaît justement ton maintien, ton air de visage. — Mon cher frère, me disait-elle, je te recommande cette enfant, si je viens à mourir. (*La douleur l'empêche de parler, enfin il dit avec précipitation*:) Un mois après, elle n'existait plus ! (*Après une pause.*) Viens, mon enfant, viens sur mon cœur.

(Charlotte tombe dans ses bras.)

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, CHARLOTTE, LE DOCTEUR, BULLER.

LE DOCTEUR.

Oh ! comme j'arrive à propos !

LE CAPITAINE, s'essuyant les yeux.

Vous le voyez, mon cher docteur, cette enfant m'a attendri. (*Feignant de la colère, avec un air riant.*) Allons, retire-toi ; fuis de ma présence.

CHARLOTTE, lui souriant.

Je connais maintenant le cœur de mon oncle : toute ma crainte est dissipée.

LE CAPITAINE, gaîment.

Ah ! ah ! tu me craignais donc ! on t'a dit sûrement que j'étais un ours ?

CHARLOTTE.

Cette personne qui demeure ici...

LE CAPITAINE.

Qui ?

BULLER.

Qui ! c'est encore un tour de votre vieille hypocrite.

LE CAPITAINE.

Buller, vous lui en voulez.

BULLER.

C'est vrai, — et j'ai raison. — J'entre. Cette aimable et bonne demoiselle s'en allait en versant des larmes; je l'arrête, je l'interroge. — « Hélas! me dit-elle, on veut » m'empêcher de voir mon oncle. » — « Pour- » quoi cela? tout le monde peut le voir; il ne » refuse personne, surtout ceux qui ont les » larmes aux yeux; » là-dessus ne voilà-t-il pas que madame Wolf lui barre la porte, et veut m'empêcher moi-même d'entrer. (*Avec empressement.*) Moi! Jean Buller! m'empêcher d'entrer chez mon Capitaine! Alors j'ai pris le parti de l'écarter, un peu rudement à la vérité, comme j'ai fait quelquefois à des passagers, qui, pendant la tempête, embarrassaient le tillac du vaisseau.

LE DOCTEUR, au Capitaine.

Qu'en dites-vous?

LE CAPITAINE, embarrassé.

Elle a pu croire que je dormais. — Elle n'a sans doute agi qu'avec de bonnes intentions.

LE DOCTEUR.

Votre nièce pourrait nous apprendre comment elle a été reçue.

CHARLOTTE.

Ah! je suis si contente, que mon cœur a tout oublié.

LE CAPITAINE, vivement.

Comment oublié? il s'est donc passé des choses...

LE DOCTEUR.

Laissons cela; ces petits nuages ne doivent plus obscurcir un si beau jour! Deux frères qui se réconcilient...

LE CAPITAINE.

Alte-là, Docteur. — Cette jeune personne ne m'a jamais offensé. Je retrouve en elle les traits et la douceur de sa mère; d'ailleurs, elle est ma filleule. — Ce sont des titres. — Mais pour monsieur son père, qu'il continue son chemin. — Je ne désire qu'une chose, c'est de ne pas le rencontrer.

LE DOCTEUR, avec douceur et le prenant par la main.

Mon cher Capitaine, au bout du grand voyage, — là où tous les chemins se rejoignent, il faudra pourtant que vous vous rencontriez!

LE CAPITAINE.

Eh bien! alors, celui qui se sentira condamné par sa conscience, baissera les yeux.

CHARLOTTE.

N'attendez pas ce terrible moment, mon cher oncle, j'intercède pour mon père.

LE CAPITAINE.

Mais voyez donc! à peine lui ai-je accordé une petite place dans mon cœur, qu'elle y veut régner en maîtresse.

LE DOCTEUR.

Vous ne savez pas.

LE CAPITAINE.

Je ne veux rien savoir.

BULLER.

Mon Capitaine...

LE CAPITAINE.

Buller, laisse-moi en repos.

LE DOCTEUR.

Je vois qu'il faut que nous appelions le tems à notre secours.—Charlotte, votre père vous attend...

LE CAPITAINE.

Qu'il attende! j'ai attendu sa visite assez d'années, pour qu'il me soit permis de la désirer un peu plus longue.

CHARLOTTE, avec douceur.

Mon père est malade.

LE CAPITAINE, avec intérêt.

Encore ? — allons, va-t'en.

CHARLOTTE.

Me permettez-vous de revenir ?

LE CAPITAINE.

Quelle sotte demande ! Sans doute je le permets ; je le veux même ; je l'exige. Entends-tu ?

CHARLOTTE.

Que cet ordre m'est doux à remplir !

LE CAPITAINE.

Quand reviendras-tu ?

CHARLOTTE.

Tous les jours.

LE CAPITAINE.

Bon, bon ; — mais souviens-toi, en entrant ici, de laisser la fierté à la porte. Me comprends-tu ?

CHARLOTTE.

Oui, mon oncle.

LE CAPITAINE.

Voilà encore des pièces d'or répandues dans la chambre. — Tu ne les ramasseras pas, je le sais bien.

CHARLOTTE.

Un amour désintéressé peut-il être pris pour de l'orgueil?

LE CAPITAINE.

Eh! non, non; tu ne les ramasseras pas, même quand tu saurais que cela me ferait plaisir. (*Charlotte se baisse pour ramasser; le Docteur et Buller l'aident.*)

LE CAPITAINE, avec satisfaction.

C'est bien, c'est bien. (*En cherchant les pièces d'or qui ont roulé sur la table, Buller trouve la lettre de madame Wolf; Charlotte ne sait où placer l'argent qu'elle, le Docteur et Buller ont ramassé. Le Capitaine, à Charlotte:*) Cela t'embarrasse?... attends, attends... (*Il va à son secrétaire, prend une bourse vide, la remplit à moitié d'or; pendant ce tems, Buller entre Charlotte et le Docteur leur montre tour-à-tour la lettre qu'il a trouvée.*)

BULLER, à Charlotte.

Est-ce à vous?

CHARLOTTE.

Non.

BULLER, au Docteur.

Est-ce à vous?

LE DOCTEUR.

Je ne crois pas. (*Lit l'adresse.*) *A madame Wolf...*

BULLER.

A madame Wolf! donnez-la moi... (*Il est prêt à l'ouvrir; il s'arrête. C'est au jeu de l'acteur à faire sentir le désir de s'éclaircir et la crainte de surprendre un secret.*)

LE CAPITAINE, donnant la bourse à Charlotte.

Tiens, serre cela là-dedans.

CHARLOTTE, honteuse.

Mon oncle...

LE CAPITAINE.

Pas d'orgueil!

CHARLOTTE, acceptant.

Je vous remercie, mon oncle.

LE CAPITAINE, satisfait.

A la bonne heure.

BULLER, à part, regardant la lettre.

Oserai-je?. . oui; on m'a traité de calomniateur: la délicatesse serait déplacée.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté BULLER.

CHARLOTTE.

Avec cela je pourrai procurer quelque soulagement à mon père...

LE CAPITAINE.

A ton père? fais ce que tu voudras.

CHARLOTTE.

Un bonjour de votre part lui serait bien agréable.

LE CAPITAINE.

A ton père?

CHARLOTTE.

Cela hâterait sa convalescence.

LE CAPITAINE.

Tu crois?

CHARLOTTE.

J'en suis sûre.

LE CAPITAINE.

Eh bien!... donne-lui ce bonjour.

CHARLOTTE, lui baisant la main.

Adieu! mon cher oncle.

LE CAPITAINE, la rappelant.

Embrasse-moi encore. (*Il l'embrasse.*) Adieu, mon enfant.

CHARLOTTE, en s'en allant.

Ah! que je suis heureuse!

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IX.

LE DOCTEUR, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, s'essuie les yeux.

Docteur, que pensez-vous de ma petite nièce?

LE DOCTEUR.

C'est un ange.

LE CAPITAINE.

En vérité?

LE DOCTEUR.

Celui qui a pu observer pendant six mois une jeune fille auprès du lit de son père malade, est seul capable de l'apprécier.

LE CAPITAINE.

Je le crois.

LE DOCTEUR.

Sa douceur, sa patience, sa piété filiale sont sans exemple.

LE CAPITAINE.

Il faut donc que je fasse quelque chose pour elle ?

LE DOCTEUR.

Jamais vous ne placerez mieux vos bienfaits.

LE CAPITAINE, riant.

Il semble même, Docteur, qu'elle sait mieux que vous tenir ma goutte en respect; tant qu'elle a été ici, mes sujets rebelles n'ont pas bougé.

LE DOCTEUR.

Puisque vous avez un moyen si facile d'apaiser vos douleurs, vous feriez fort bien de l'employer toujours.

LE CAPITAINE, gaîment.

Toujours ? pourquoi pas ? Je le veux bien. — Mais son père voudra-t-il me la céder ?

LE DOCTEUR.

L'arrangement sera facile.

LE CAPITAINE, avec intérêt.

Vrai ?

LE DOCTEUR.

Vous n'avez qu'à les prendre tous deux.

LE CAPITAINE, vivement et d'un air fâché.

Non : jamais ; il n'en sera rien.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure. — Maintenant vous voudrez bien recevoir mes félicitations.

LE CAPITAINE.

Sur quoi ?

LE DOCTEUR.

Votre procès est terminé.

LE CAPITAINE, avec une grande joie.

Ah ! que le ciel en soit loué ! je vous en remercie. — Je ne vous demande pas de quelle manière ; cela m'est égal.

LE DOCTEUR.

Je n'ai point abusé de vos pouvoirs.

LE CAPITAINE.

J'en suis sûr.

LE DOCTEUR.

Le jardin sera votre propriété tant que vous vivrez.

LE CAPITAINE, vivement, avec joie.

Je le donne à ma nièce.

LE DOCTEUR.

Après vous, il retourne à votre frère et à ses héritiers.

LE CAPITAINE.

Je vous dis que je le donne à ma nièce, à l'instant.

LE DOCTEUR.

Il y a long-tems que vous auriez dû le faire.

LE CAPITAINE.

C'est sa faute : pourquoi n'est-elle pas venue me voir plus tôt ?

LE DOCTEUR.

Rendons grâce au ciel de ce qu'elle n'est pas venue trop tard. — Maintenant, mon cher Capitaine, écoutez l'ordonnance du médecin et la prière de l'ami. — Votre ame a reçu aujourd'hui des secousses si violentes, que vous avez besoin de vous distraire. — Il faut d'abord prendre un peu l'air.

LE CAPITAINE.

Très-volontiers : un vieux marin ne se fait jamais prier pour cela.

LE DOCTEUR.

J'ai invité quelques bons amis à un petit goûté ; et le lieu où nous nous proposons de jouir de cette belle soirée du printems... vous excuserez ma hardiesse.

LE CAPITAINE.

Comment ?

LE DOCTEUR.

J'ai disposé de votre jardin.

LE CAPITAINE, gaiment.

C'est à mon jardin ?

LE DOCTEUR.

J'ai pensé qu'après quinze ans, vous seriez bien aise de revoir un endroit où chaque buisson vous retracera les plaisirs de votre enfance.

LE CAPITAINE.

Vous aviez raison. — Je suis sûr qu'en y entrant, j'éprouverai un je ne sais quoi.... Est-ce que la vieille porte du jardin existe encore ?

LE DOCTEUR.

Oui.

LE CAPITAINE.

Je me souviens qu'étant enfant, avec un crayon rouge, j'y dessinai un jour un houssard à cheval.

LE DOCTEUR.

Il n'est pas encore tout-à-fait effacé.

LE CAPITAINE.

En vérité ? il y est encore ? Tant d'autres sont morts depuis ce tems-là ; — et le mien galope toujours ! — Oui, certes, j'irai au jardin avec grand plaisir ! — Tout de suite encore !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BULLER.

LE CAPITAINE, avec joie.

Ah ! te voilà, Buller ! viens, mon ami.

BULLER, avec un air préocupé.

Mon Capitaine...

LE CAPITAINE.

Vite, les chevaux à ma voiture...

LE DOCTEUR.

C'est inutile, j'ai la mienne.

LE CAPITAINE.

Nous sortons, Buller; devinerais-tu où nous allons ?

BULLER.

Non.

LE CAPITAINE.

A mon jardin : il est à moi à présent ! donne-moi mon chapeau.

BULLER, tranquillement.

Avant que de sortir, vous avez une petite expédition à faire.

LE CAPITAINE.

Quoi donc ?

BULLER.

Il faut chasser madame Wolf.

LE CAPITAINE.

Ah ! ah ! tu lui en veux trop.

BULLER.

Pas assez. Ce matin vous m'avez traité de calomniateur ; ce mot pèse encore là. — Et quand le hasard me procure l'occasion de vous détromper, je ne dois pas le laisser échapper.

LE CAPITAINE.

Tout ce que tu diras ne servira de rien. Eh bien ! si l'on me trompe, que veux-tu que j'y fasse ?

BULLER.

Comment, ce que je veux?.... sachez.... — Si la lettre eût été cachetée, je n'aurais jamais osé l'ouvrir ; mais...

LE CAPITAINE.

N'en dis pas davantage : quand je me suis mis dans la tête que quelqu'un m'aime, ce serait me rendre un mauvais service que de me prouver le contraire.

BULLER, mettant la main sur son front.

Mais ma tache est encore là.

LE DOCTEUR.

Il a raison ; — vous ne devez pas le laisser en butte aux soupçons.

LE CAPITAINE.

Mais s'il se trompe ?

LE DOCTEUR.

Alors ce sera sur lui que retombera sa dénonciation.

LE CAPITAINE, vivement.

J'en serais bien fâché, car je l'aime.

BULLER.

Je ne crains rien. — Lisez...

LE DOCTEUR.

C'est de l'écriture de Raffer. (*Il lit.*) « Tout » est perdu ; le procès est terminé, et la re- » conciliation suivra sans doute. Le plus » prudent est de reme tre entre mes mains ce » que vous avez de plus précieux, pour évi- » ter les suites d'une recherche qui pourrait » faire soupçonner votre probité. — Si l'on » vous demande des comptes que vous ne » puissiez rendre, accusez Buller de tout. »

BULLER.

Le scélérat !

LE CAPITAINE.

Ceci me fait voir que Raffer est un mauvais sujet ; — mais qu'est-ce que cela dit contre madame Wolf ?

BULLER.

Continuez, M. le Docteur.

LE DOCTEUR, continue.

» Répondez-moi sur ma lettre même. Je » ne serai tranquille que quand elle me sera » rendue. » Ceci est de l'écriture de madame Wolf. « Je crains que ce misérable Docteur, » (*s'interrompant.*) C'est moi « abusant de la » faiblesse de mon vieux bourru, » (*De même.*) C'est vous. « ne le porte à revoir son frère : » (*Engageant le Capitaine à suivre des yeux ce qu'il va lire.*) « puissent-ils mourir tous les » trois avant ce fatal moment! »

LE CAPITAINE, outré.

Ah! la malheureuse!

BULLER, en colère.

A présent, laissez-moi faire.

LE DOCTEUR.

Restez, Buller. — Vous avez trop d'emportement, et le Capitaine trop de faiblesse, pour entreprendre une pareille expédition. — Je m'en charge : prenez ma voiture, allez tous les deux au jardin, et laissez-moi le soin du reste.

LE CAPITAINE.

Vous me rendrez un grand service.

LE DOCTEUR.

Je le crois.

LE CAPITAINE, en s'en allant.

Mon ami, ne la perdez pas.

LE DOCTEUR.

Soyez tranquille. — Un méchant est assez puni quand on l'empêche de consommer son crime.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un jardin inculte ; deux berceaux de verdure sont placés au-devant du théâtre ; un vieux poirier à gauche.

SCÈNE I.

PHILIPPE, ANNE, entrant.

PHILIPPE.

Arrêtons-nous ici ! — Que je puisse me livrer tout entier au doux sentiment que j'éprouve : — Anne ? aujourd'hui mes regards peuvent se reposer tranquillement sur ces vieux témoins des jeux de mon enfance : hier, j'en aurais détourné la vue.

ANNE.

Pourquoi ?

PHILIPPE.

Depuis quinze ans, et pendant mes plus beaux jours, la discorde planait sur ce jardin, comme un nuage ténébreux ; enfin, sur le soir de ma vie, l'horizon s'est éclairci, et le calme a succédé à la tempête. Mon frère fut

l'ami de mon jeune âge : il me sera permis de l'aimer encore ; ah ! je respire plus librement.

ANNE.

L'accueil qu'il a fait à sa nièce me raccommode avec lui ; — je le vois bien, il n'a pas cessé d'être le bon François.

PHILIPPE.

Oui, je le crois : il fut toujours bon, mais des méchans, par leur souffle empoisonné...

ANNE.

Ce procureur Raffer, par exemple ?

PHILIPPE.

Oh ! non, non : je ne crois pas...

ANNE.

Il était sans cesse à vous rapporter...

PHILIPPE.

Anne, laissons-cela. — Le cœur de mon frère à pris le dessus : — il ne sera plus insensible aux douceurs de l'amitié fraternelle. Oublions tout ce qui a pu retarder ce moment.

ANNE.

Sans le bon Docteur...

PHILIPPE.

Ah ! quel homme ! (*Regardant le vieil ar-*

bre, avec intérêt.) Anne, tiens, vois-tu nos chiffres sur l'écorce de ce vieux poirier ?

ANNE.

Oui, je vous les ai vu faire.

PHILIPPE.

Ils croissent depuis quarante ans avec l'arbre, et leur trace est ineffaçable. (*Philippe allant au berceau à droite.*) Asseyons-nous sous ce berceau. (*Souriant.*) C'est ici que j'enrageais quelquefois d'être obligé de faire mes devoirs de classe.

ANNE.

Je m'en souviens.

PHILIPPE, après une pause.

Qui osera me dire que la vieillesse n'a plus de plaisir ? En retournant par la pensée dans l'heureux tems de son enfance, l'homme repasse dans sa mémoire ses premières sensations ; et ce souvenir est un charme pour lui. Ah ! la jeunesse abuse du présent, et la vieillesse jouit du passé.

(Il se lève et se promène sous le berceau.)

SCÈNE II.

PHILIPPE et ANNE, sous le berceau à droite; on les perd de vue; LE CAPITAINE et BULLER, arrivent par le fond, et prennent le chemin du berceau à gauche.

LE CAPITAINE.

Buller, tu ne saurais croire le plaisir que j'éprouve à revoir mon jardin.

BULLER.

Et moi, à ne plus revoir madame Wolf.

LE CAPITAINE.

Laissons cela; je veux oublier ce que j'ai vu, pour ne m'occuper que de ce que je vois.

BULLER, avec joie.

Un jardin de plus, une méchante femme de moins!

LE CAPITAINE, brusquement.

Va-t'en au diable! (*Buller le regarde d'un air interdit.*) Mon ami, va trouver le Docteur, ramène-lui sa voiture; — mais n'entre pas chez moi: reste en croisière à la porte: et si tu vois sortir cette méchante créature qui me trompait si indignement, laisse-la passer sans lui rien dire; — je t'en prie.

BULLER.

Cette prière vaut tous les ordres du monde.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE CAPITAINE.

Si le compagnon de mes voyages avait vu pleurer son vieux Capitaine deux fois dans la même journée, il en aurait ri, et déjà les larmes me revenaient aux yeux. Allons donc. —Je fais l'enfant, je crois ? (*Il s'arrête appuyé sur son bâton et regarde de tous côtés.*) Eh ! voilà le vieux poirier ? Comment ? le vieux poirier existe encore ! — mon frère et moi, comme nous grimpions dessus dans notre jeune âge ! — Je n'avais pas la goutte dans ce tems-là. (*Cherchant à reconnaître le local.*)

Eh ! mais... c'est ici le parterre où ma mère cultivait des fleurs ! — Oh ! comme cet endroit est inculte et sauvage ! Notre désunion a transformé en ronces les lilas et le chèvrefeuille. Asseyons-nous sous ce berceau. (*Avec joie.*) C'est ici que j'ai lu, pour la première fois, les Aventures de Robinson Crusoé.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, sous l'un des berceaux à gauche; **PHILIPPE** et **ANNE**, reparaissent dans l'autre.

PHILIPPE, s'asseyant.

A travers la charmille, il me semble avoir vu passer quelqu'un.

ANNE, avançant la tête.

Je vois un homme sous le berceau en face de nous.

PHILIPPE, s'avançant aussi.

C'est un des convives du Docteur apparemment.

LE CAPITAINE, les apercevant.

Il y a du monde là.

PHILIPPE.

Anne, je crois reconnaître le visage de ce bon vieux.

LE CAPITAINE.

J'ai vu quelque part ce vieillard malade.

ANNE.

Je pense, en effet, que c'est une ancienne connaissance.

PHILIPPE.

Je le pense de même.

LE CAPITAINE.

La physionomie de cette vieille ne m'est pas inconnue.

ANNE.

J'ai vu cet homme, ou j'ai rêvé de lui.

PHILIPPE, ému.

Où est le Docteur? — son absence me contrarie... Je voudrais savoir...

LE CAPITAINE, regardant toujours le berceau.

La curiosité me tourmente.

PHILIPPE, à Anne.

Où est Charlotte?

ANNE.

Elle cueille des fleurs, je crois.

LE CAPITAINE.

Le Docteur ne revient pas!

PHILIPPE, regardant à travers la charmille du côté des coulisses.

N'est-ce pas elle que j'aperçois?

ANNE.

Je pense que oui. — Je vais le voir.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, dans le fond du berceau, à gauche; LE DOCTEUR, avançant par le fond; PHILIPPE est occupé à regarder du côté opposé; ANNE s'éloigne. Le Docteur s'approche.

LE DOCTEUR, au Capitaine.

Enfin, mon bon ami, vous voilà débarrassé d'un bien mauvais sujet.

LE CAPITAINE, d'un air triste.

Elle est partie ?

LE DOCTEUR.

Ce n'a pas été sans peine. — Buller attend la voiture qui doit emporter ses effets, et de suite il viendra vous rejoindre.

LE CAPITAINE, vivement.

Buller ne l'a pas maltraitée ?

LE DOCTEUR.

Buller n'a jamais passé vos ordres.

LE CAPITAINE.

Jamais. C'est un brave homme.

LE DOCTEUR.

Eh bien ! mon ami, ce lieu-ci vous plaît-il ?

LE CAPITAINE.

Si fort, que je désirerais y finir mes jours. (*En lui montrant l'autre berceau.*) Écoutez donc... ce vieux malade qui est-là, sous cet autre berceau, est-il de vos convives ?

LE DOCTEUR.

Oui.

LE CAPITAINE, gaîment.

Est-ce que vous voulez établir un hospice dans mon jardin ? vous n'y invitez que des malades !

LE DOCTEUR.

Et j'espère les renvoyer tous en bonne santé.

(Le Docteur va à l'autre berceau.)

LE CAPITAINE.

Jolie manière de traiter les gens !

ANNE, reparaissant sous le berceau.

La voilà qui vient.

PHILIPPE.

Ah ! voici ce Docteur.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOTTE, portant des fleurs dans son tablier.

LE CAPITAINE, voyant Charlotte.

CHARLOTTE, tu es donc des nôtres ?

CHARLOTTE.

Oui, mon cher oncle.

(Elle répand des fleurs d'un berceau à l'autre.)

LE DOCTEUR, s'approchant de l'autre berceau.

Comment vous trouvez-vous ?

PHILIPPE.

Fort bien : — mais dites-moi quel est cet homme à qui vous parliez ?

LE DOCTEUR.

Un de mes amis.

LE CAPITAINE, à Charlotte.

Que fais-tu là, Charlotte ?

CHARLOTTE.

Je parsème de fleurs un chemin, qui trop long-tems a été couvert d'épines.

LE CAPITAINE, à part.

Qu'est-ce que cela signifie ?

PHILIPPE, comme s'il répondait à une question.

Oui, je me sens très-bien : — mais cet homme ?

LE DOCTEUR.

Est mon ami, vous dis-je.

LE CAPITAINE.

Charlotte ?

PHILIPPE.

Docteur ?

CHARLOTTE, s'approchant du Capitaine

Mon oncle !

LE DOCTEUR, à Philippe.

Mon ami !

LE CAPITAINE, à Charlotte.

Connais-tu ce vieillard que je vois là-bas ?

PHILIPPE.

N'ai-je pas vu cet homme quelque part ?

CHARLOTTE, souriant.

Si je le connais ? oh ! oui, très-bien.

LE DOCTEUR, souriant.

Si vous l'avez vu ? oh ? oui, souvent.

LE CAPITAINE.

Qui est-il ?

PHILIPPE.

Est-ce un convive ?

CHARLOTTE, lui prenant la main, et lui parlant comme en confidence.

Vous ne me l'auriez pas demandé il y a quinze ans.

LE DOCTEUR,

Je l'ai invité parce que c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance.

LE CAPITAINE, très-ému.

Il y a quinze ans!

PHILIPPE, très-ému.

De sa naissance! (*Après une petite pause.*)

LE CAPITAINE, à Charlotte, un peu brusquement.

Qui est-il?

PHILIPPE, avec inquiétude.

Son nom?

CHARLOTTE, avec douceur et s'éloignant un peu.

Vous désirez le connaître?

LE DOCTEUR.

Vous voulez le savoir?

LE CAPITAINE, à Charlotte.

Parle; je te l'ordonne.

PHILIPPE, au Docteur.

Dites; je vous en prie.

CHARLOTTE, va se jeter dans les bras de son père et s'écrie :

C'est mon père !

LE DOCTEUR, s'approchant du Capitaine, et lui montrant Philippe.

C'est votre frère !

LE CAPITAINE.

Lui !

PHILIPPE.

Lui !

(Scène muette. Les deux frères, très-émus, se jettent des regards à la dérobée. Le Docteur et Charlotte les examinent avec joie, tandis qu'Anne, au-devant du berceau, achève le tableau en restant stupéfaite.)

LE CAPITAINE, à part.

Comme il a l'air souffrant !

PHILIPPE, à part.

Comme il a vieilli !

LE CAPITAINE, à part, avec regret.

Mon frère est pauvre !

PHILIPPE, avec crainte, n'osant aller à lui.

Mon frère est riche !

LE CAPITAINE, à part.

Il a manqué du nécessaire, tandis que madame Wolf me volait !

PHILIPPE, à part.

Si je cédais à mon cœur, il douterait de sa pureté.

(Silence. Charlotte, au milieu du théâtre, étend ses mains vers les deux berceaux, et avec un air touchant regarde alternativement son père et son oncle.)

PHILIPPE, se lève et fait un pas hors du berceau.

Fausse honte! cesse de m'arrêter.

LE CAPITAINE, à part, se levant brusquement.

Dieu me pardonne, je crois qu'il vient!

(Philippe s'arrête en voyant le mouvement de son frère.)

CHARLOTTE, à son oncle lui fesant signe de venir.

A moi, mon cher oncle!

LE CAPITAINE, très-ému.

A toi?... que.... veux-tu.... que je fasse... près de toi?

CHARLOTTE.

A moi, mon père...

PHILIPPE, s'approchant d'elle et lui donnant la main.

Ah! de tout mon cœur.

CHARLOTTE, d'un ton suppliant.

Mon oncle! mon cher oncle!

LE CAPITAINE, s'approchant comme attiré par l'aimant et guidé par le Docteur.

Eh bien!... eh bien!... me voilà...

CHARLOTTE, au Capitaine.

Votre main...

LE CAPITAINE.

Ma main ?...

CHARLOTTE, suppliant.

Mon cher oncle !

LE CAPITAINE, la lui donnant.

Eh bien !... la voilà.

CHARLOTTE, l'attirant un peu.

Plus près... plus près encore.

(Elle attire à elle les deux mains et les joint ensemble. Silence.)

PHILIPPE, d'un ton douloureux.

O mon frère !

(Le Capitaine le regarde, jette son bâton, et lui tend les bras; Philippe s'y précipite.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BULLER.

(An moment où les deux frères s'embrassent, le Docteur s'appuie contre la charmille, la main droite sur son cœur; Anne s'assied sur le banc, et se couvre le visage avec son mouchoir; Philippe et le Capitaine se tiennent embrassés; Charlotte avance près des rampes, se jette à genoux, les bras élevés au ciel, et semble le remercier de cette heureuse réunion; Buller entre par le fond, et, pour que les ronces ne l'empêchent pas de voir ce tableau, il met le pied sur la racine du poirier, et se tient à une branche.)

LE CAPITAINE, d'un ton touché.

PHILIPPE, tu as souffert: ton extérieur me le reproche.

PHILIPPE.

J'ai été malade; — ton amitié va me rendre la santé.

LE CAPITAINE, à demi-voix.

As-tu des dettes?

PHILIPPE.

Grâces à tes bienfaits...

LE CAPITAINE, étonné.

A mes bienfaits?

PHILIPPE.

Malgré nos discordes, tu m'as secouru...

LE CAPITAINE, d'un air pénétré.

Philippe, c'est mal.

PHILIPPE.

Quoi ?

LE CAPITAINE.

Tu veux me faire rougir.

PHILIPPE.

Ma reconnaissance ne doit pas t'offenser.

LE CAPITAINE.

Tiens : dis-moi plutôt des injures.

PHILIPPE.

Mon loyer payé, — mes mémoires.

LE CAPITAINE, brusquement.

Ce n'est pas moi.

PHILIPPE, étonné.

Ce n'est pas toi ?

LE DOCTEUR.

A quoi bon ces éclaircissemens ?

CHARLOTTE, qui a épié le Docteur.

Mon père, le Docteur a rougi, — c'est lui.

LE CAPITAINE.

Quoi ?

PHILIPPE.

Homme généreux...

LE DOCTEUR.

Où est donc la générosité? J'ai cherché les moyens de rapprocher vos cœurs, et je n'ai que le mérite d'avoir prévenu le dessein de votre frère.

LE CAPITAINE.

Docteur! vous me punissez sévèrement, mais je vous remercie de la leçon.

SCÈNE VIII.

ANNE, CHARLOTTE, PHILIPPE, LE CAPITAINE, LE DOCTEUR, BULLER.

BULLER, s'avançant.

Vive la joie! mon Capitaine, vos ordres sont exécutés; elle est partie.

LE CAPITAINE.

Bon voyage! n'en parlons plus. — Mon vieux Buller, à présent il ne me reste plus que toi pour me servir.

CHARLOTTE, avec tendresse.

Et moi!

PHILIPPE.

Et moi!

ANNE.

Et moi !

LE DOCTEUR.

Et moi donc !

LE CAPITAINE, attendri.

Oui, vous tous, vous tous. — Hé ! n'est-ce pas là la vieille Anne ?

ANNE.

Bon François !

LE CAPITAINE.

Donne-moi cette main qui guida les premiers pas de mon enfance ; — tu as été fidèle, tu ne manqueras de rien. — Buller, te rappelles-tu le moment où je fis cette riche prise espagnole ?

BULLER.

Oui ; vous vous écriâtes : — « Buller ! je suis riche à jamais. »

LE CAPITAINE, avec enthousiasme.

Je le suis bien plus aujourd'hui ! (*A son frère en lui tendant les bras.*) Viens dans mes bras !

PHILIPPE, s'y précipitant.

Mon frère !

LE CAPITAINE.

Appelle-moi *François*.

PHILIPPE.

Mon cher François !

LE CAPITAINE, à sa nièce.

Tu sais, Charlotte, ce que j'ai promis à ta mère.

CHARLOTTE.

Elle vous entend.

LE CAPITAINE.

Venez, venez m'embrasser à la fois. (*Son frère et sa niece sont dans ses bras ; Anne lui baise une main, Buller baise l'autre. Le Docteur jouit de ce spectacle.*) S'il ne m'est pas possible de vous contenir dans mes bras, — vous serez tous dans mon cœur.

LE DOCTEUR.

Ah ! la discorde n'existerait plus sur la terre, si tous les hommes savaient combien il est doux de se réconcilier !

FIN DES DEUX FRÈRES.

LE SOURD,

OU

L'AUBERGE PLEINE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR DESFORGES;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Montansier, en 1790; et au théâtre dit de la République, en 1793.

NOTA. La pièce, telle qu'elle est ici, renferme les bons mots de MM. Baptiste cadet et Brunet.

La Notice sur Desforges se trouve dans le tome III des Comédies en vers, vingtième volume de la présente collection.

PERSONNAGES.

DORBE, capitaine de dragons.
SAINT-FIRMIN, même uniforme.
DANIÈRES, promis à Joséphine.
DOLIBAN, bon bourgeois.
JOSÉPHINE DOLIBAN, amante.
ISIDORE, amante de Saint-Firmin, sœur de Dorbe.
Mme LEGRAS, maîtresse de l'auberge.
PÉTRONILLE, servante d'auberge.
Un palefrenier.
Un commissionnaire.

La scène se passe à Avignon.

LE SOURD,

OU

L'AUBERGE PLEINE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon commun de l'auberge ; à droite des spectateurs est le comptoir de madame Legras ; à gauche, Doliban et Danières occupés à faire un cent de piquet.

SCÈNE I.

DANIÈRES, DOLIBAN, Mme LEGRAS.

DANIÈRES.

Ah, ça, mais je dis, beau père, ça n'arrive pas c'te jeunesse, et voilà qu'il se fait tard, au moins?

DOLIBAN.

Vous êtes bien pressé, mon gendre ; je les

attends aujourd'hui pour sûr: ainsi, une heure plus tôt, une heure plus tard, cela ne fait rien, il y en a encore trois mortelles d'ici souper... Ah ! ah ! quinte, quatorze de rois et le point.

DANIÈRES.

Un moment, un moment. Je ne suis pas capot, j'ai l'as de carreau. (*Il le montre.*)

DOLIBAN.

Voilà votre femme qui arrive; vous le serez de reste, mon ami. (1)

DANIÈRES.

Comment ! les femmes font donc leurs maris capots ?

DOLIBAN.

Cela arrive quelquefois.

DANIÈRES.

Oui ! ah ! c'est ben drôle, ça: mais il y a un moyen pour ne pas l'être.

DOLIBAN.

Lequel ? vous seriez bien malin, si vous l'aviez deviné.

---

(1) Une pareille observation est trop forte de la part d'un beau-père; c'est le plus grand oubli que jamais auteur ait commis des convenances morales, et littéraires.

(Note de l'éditeur.)

DANIÈRES.

Il est pourtant tout simple ; il n'y a qu'à ne pas jouer au piquet avec elles.

DOLIBAN.

Savez-vous bien, mon gendre, que vous avez de l'esprit ?

DANIÈRES.

De l'esprit ? plus gros que moi ; eh bien ! pérsonne ne veut le croire, et cela par jalousie de mon voyage à Paris, qui m'a formé prodigieusement ; car, si vous m'aviez vu avant, j'étais bête à faire plaisir.

DOLIBAN.

Mais, à présent, vous êtes bien changé.

DANIÈRES.

Changé ! du tout au tout, au point que je ne me reconnais pas moi-même. En société je vous décoche un joli petit canembourge.

DOLIBAN.

Calembourg, vous voulez-dire ?

DANIÈRES.

Calem... ah, ah ! calem... oh ! calembourg ou canembourge ; on entend toujours bien ce que l'on veut dire.

DOLIBAN.

Cela veut dire que cela ne dit rien. Enfin,

c'est à Paris que vous avez gagné tout cet esprit-là ?

DANIÈRES.

Oui, beau-père. Mon voyage de Paris me coûte cher; je suis sûr que pour trois mois il me revient... oh! oui, je suis sûr qu'il me revient à plus de mille écus. Aussi, quand j'ai vu que je gagnais de l'esprit d'un côté, et que je perdais mon argent de l'autre, j'ai dit, voilà assez d'esprit maintenant, mais on n'a jamais assez d'argent; disposons le papa Doliban à me donner sa fille en mariage, et je dis, allons faire la noce dans mon pays. Ce qui est dit est fait; vous êtes venu voir le local; joli, n'est-ce pas? non, je vous le demande, est-il joli?

DOLIBAN.

Il faut bien que je l'aie trouvé tel, puisque j'ai écrit à ma fille de partir sur-le-champ, avec sa bonne amie, pour venir voir la nouvelle terre que je viens d'acquérir dans votre voisinage, près de la fontaine de Vaucluse.

DANIÈRES.

Comment? vous ne lui avez donc pas dit qu'il s'agissait de son mariage avec moi?

DOLIBAN.

Non.

DANIÈRES.

Pourquoi donc ça, Monsieur? fallait lui dire, fallait lui dire.

DOLIBAN.

J'ai voulu lui ménager le plaisir de la surprise.

DANIÈRES.

Oh! le bon père, qui pense à tout. Elle est charmante au moins, et ce sera la perle du Comtat, quoique nos fillettes ici, elles ne sont pas mal : tiens, je dis nos fillettes, je ne suis pas d'ici, je suis, moi, original de Champagne; mais comme tout mon bien est ici; je me crois impatronisé dans le canton à cause de cela.

DOLIBAN.

Tenez, je commence comme vous à m'impatienter; le jour tombe, laissons-là notre jeu, et allons au-devant de ces dames.

DANIÈRES.

Ah! j'avais là une quinte-major superbe. Voilà comme vous êtes, vous vous en allez toujours quand j'ai beau jeu.

(Il plie les cartes, et les met dans sa poche.)

DOLIBAN.

Madame, dès que les deux personnes que j'ai désignées arriveront, vous voudrez bien les placer comme nous en sommes convenus.

Mme LEGRAS.

Monsieur, je n'ai plus que deux chambres ; et personne ne les aura qu'elles ; leurs noms, afin de ne pas confondre ?

DOLIBAN.

Joséphine Doliban, et Isidore Dorbe.

Mme LEGRAS.

Voilà qui est en règle. (*Elle appelle.*) Pétronille !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PÉTRONNILLE

PÉTRONILLE.

MADAME !

Mme LEGRAS.

Les numéros 19 et 20, pour ces deux dames qui vont arriver. (*Pétronille sort comme pour prendre les clefs, et rentre.*) Ces Messieurs vont faire un tour ?

DANIÈRES.

Oui, Madame, sur le pont d'Avignon.

Mme LEGRAS.

Il vous sera difficile d'aller jusqu'au bout.

DANIÈRES.

Bon ! parce que le pont est cassé par-ci par-là ? et à la nage, donc ; moi, tel que vous me

voyez, je nage comme le poisson dans l'eau : je vais à brasse, je fais la planche, le coup de talon ; oh ! je suis fort. Ah ! Madame Legras, un fier souper au moins ; nous serons quatre, six francs par tête. (*Il se tourne du côté de Doliban.*) Six francs par tête ; le beau-père voit que je fais très-joliment les choses, parce qu'enfin, pour six francs, on peut bien... sûrement. (*Il rêve un moment.*) Qu'est-ce que je veux donc dire : ah ! Pétronille, tu mettras le couvert dans la chambre vis-à-vis celle où je dois coucher, et j'aurai soin de toi. (*Il lui prend le menton.*)

PÉTRONILLE.

Tout comme il vous plaira, Monsieur, je ferai mon devoir ; il ne tiendra qu'à vous de faire le vôtre.

DANIÈRES.

Non, je dis, avons-nous de l'esprit ici ? jusqu'aux servantes, c'est charmant ; j'aime cela, moi. Allons nous promener, beau-père. (*Il va jusqu'au fond de la scène.*)

DOLIBAN, à part.

C'est un sot homme que monsieur mon gendre ; j'ai été un peu vite, mais patience. (*Il sort.*)

DANIÈRES, revenant parler à Madame Legras, et après plusieurs gestes, lui dit tout haut.

Vous entendez bien, vous n'oublierez pas

ce que je vous dis, parce que ces dames, peuvent avoir besoin, on ne sait pas, en route. (*En se retournant.*) Pas vrai : eh bien! papa, papa, vous voyez bien que vous vous trompez; à gauche, à gauche.

(Il sort.)

SCÈNE III.

PÉTRONILLE, Mme LEGRAS.

PÉTRONILLE.

Ah! mon Dieu, Madame, je ne sais pas si je me trompe, mais cela fait une lourde bête, que ce monsieur Danières, et je plains d'avance la femme qu'il aura.

Mme LEGRAS.

Tu n'y entends rien, ma fille, il est bête et riche, c'est un trésor pour une femme qu'un mari comme cela. Ah! ça, parlons peu et parlons bien : souviens-toi, mon enfant, qu'il n'y a plus de place ici pour aucun voyageur; et, pour or ou pour argent, que l'on ne reçoive plus personne que ces deux dames. Je sors. (*Elle va pour sortir, Saint-Firmin entre, qui l'arrête, et Pétronille sort.*)

SCÈNE IV.

SAINT-FIRMIN, Mme LEGRAS.

SAINT-FIRMIN.

Souffrez que je vous arrête, belle dame; vous êtes sans doute la maîtresse de cette auberge?

Mme LEGRAS.

Oui, Monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

SAINT-FIRMIN.

Deux lits, s'il est possible, un pour mon ami, et un pour moi.

Mme LEGRAS.

Cela n'est pas possible, Monsieur; ma maison est pleine au point que je serai peut-être obligée de veiller moi-même pour céder ma chambre à quelqu'un.

SAINT-FIRMIN.

Si le sort tombe sur moi, il ne faudra pas vous déranger, Madame.

Mme LEGRAS.

Monsieur est militaire, on le voit; mais il dit les choses si joliment, qu'on ne peut ni ne doit s'en fâcher.

SAINT-FIRMIN.

Fâcher les dames ! les aimer, les défendre en cas de besoin, toujours ; les offenser, jamais ; rire modestement quelquefois avec elles, ce sont mes principes. Eh bien ! cela me vaudra-t-il un lit à moi, et un à mon ami ?

Mme LEGRAS.

Monsieur, votre ami est-il dans les mêmes principes ?

SAINT-FIRMIN.

Exactement.

Mme LEGRAS.

Eh bien ! vous êtes charmans tous deux, à juger de lui par vous, et je crois que vous n'aurez de lit chez moi ni l'un ni l'autre.

SAINT-FIRMIN.

Absolument ?

Mme LEGRAS.

Absolument. Vous savez le proverbe : à l'impossible nul n'est tenu ; mais je vois deux dames qui viennent de descendre, je cours au-devant d'elles. (*Elle le salue, et sort.*)

SCÈNE V.

SAINT-FIRMIN.

Ce sont elles. Dorbe sera au désespoir, quand il saura qu'il ne peut pas loger ici; nous devançons ces dames sur la route, c'est ici le lieu du rendez-vous, le point de ralliement, et pas moyen d'y loger. Il faut pourtant aller retrouver Dorbe, que j'ai laissé chez mon oncle, où nous coucherons cette nuit, faute de mieux. Comme ces dames sont long-tems à débarquer leurs paquets! quel attirail, grand Dieu, que celui d'une femme qui voyage! tâchons qu'elles ne me voient pas sortir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

JOSEPHINE, Mme LEGRAS, ISIDORE, PÉTRONILLE.

Mme LEGRAS.

Pétronille, voyez donc s'il y a quelqu'un dans le salon; ces dames ne sont pas faites pour attendre. (*Pétronille traverse le théâtre.*) Vos noms, Mesdames, sont comme vous avez bien voulu me les dire ?

JOSÉPHINE.

Joséphine Doliban.

ISIDORE.

Isidore Dorbe.

Mme LEGRAS.

Cela suffit, c'est vous que j'attendais, et ma maison est fermée à présent.

JOSÉPHINE.

Comment donc cela, Madame ?

Mme LEGRAS.

C'est que tout est plein, et que je suis toujours obligée, à mon grand regret, de renvoyer du monde ; témoin un jeune homme tout-à-l'heure, un jeune homme très-aimable que je n'ai pu loger.

ISIDORE.

C'est peut-être lui ; ah quel dommage !

PÉTRONILLE.

Ces dames peuvent passer dans la salle, tout est prêt.

(Madame Legras sort avec Pétronille, qui rentre un instant après, suivie d'un valet d'écurie qui porte les paquets de Joséphine et d'Isidore dans leurs chambres. Le valet repasse.)

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, ISIDORE.

JOSÉPHINE.

Que veux-tu dire, mon amie, c'est peut-être lui? Ah! ils pensent bien à nous tous les deux! Mon père m'ordonne de partir pour le Comtat avec ma tante; ma tante est malade, et me donne mon amie pour compagne de voyage: de l'aveu de mon père, nous le disons à ces Messieurs, nous partons, et depuis ce tems-là, point de nouvelles.

ISIDORE.

Enfant que tu es, quand nous avons quitté pour jamais ce cher couvent, où nous nous aimions tant, où nous nous ennuyions tant, où mon frère venait, à son grand regret, te voir si rarement, où Saint-Firmin, son ami et mon amant, ne l'accompagnait pas toujours, qu'avaient à faire ces deux braves chevaliers? nous devancer et se taire.

JOSÉPHINE.

L'ont-ils fait?

ISIDORE.

Oui; as-tu remarqué avec quels soins, quels égards nous avons été traitées et servies dans les auberges?

JOSÉPHINE.

Oui.

ISIDORE.

C'est qu'ils étaient là.

JOSÉPHINE.

Mais, où sont-ils à présent?

ISIDORE.

Pas loin.

JOSÉPHINE.

Que me veut mon père! me permets-tu de relire sa lettre dernière? Il écrit laconiquement, mon père.

ISIDORE.

Tant mieux, c'est rare.

JOSÉPHINE.

« Ma fille, j'ai la terre en question; j'ai fait » dans ce pays-ci de fort bonnes affaires. Tu » y es pour quelque chose, et je t'y attends » avec ta bonne amie, qui en est justement, » et qui suppléera à ta tante, puisqu'elle est » malade. »

» Je suis ton père,

» DOLIBAN.

» *P. S.* Pars au plus vite. »

ISIDORE.

Tu y es pour quelque chose; voilà ce qui t'embarrasse, n'est-ce pas? c'est pourtant bien simple.

JOSÉPHINE.

Comment donc ?

ISIDORE.

Cela veut dire que ton père t'attend pour te faire donation de la terre qu'il vient d'acheter, à condition que tu épouseras mon frère.

JOSÉPHINE.

A condition que j'épouserai ton frère, qu'il ne connaît seulement pas, et moi-même je ne l'ai vu qu'au couvent, où il venait quelquefois nous rendre visite.

ISIDORE.

Tu as raison, je ne m'en souvenais pas.

SCÈNE VIII.

PÉTRONILLE, JOSÉPHINE, ISIDORE.

PÉTRONILLE.

Mesdames, j'ai porté vos paquets, marqués à vos noms, Joséphine, Isidore, dans vos deux chambres ; elles sont voisines, numéros 19 et 20 : quand ces dames voudront, elles monteront chez elles.

JOSÉPHINE.

Tout-à-l'heure, mon enfant.

PÉTRONILLE.

Vous êtes bien gracieuse, Madame; je reçois toujours de bon cœur, quand c'est de bon cœur qu'on me donne.

ISIDORE.

Voilà une brave fille : tenez, ma bonne amie.

PÉTRONILLE.

Allez, Mesdames, les honnêtes gens en trouvent, et soyez sûres que vous serez bien servies.

SCÈNE IX.

JOSÉPHINE, ISIDORE, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

N'y a-t-il pas quelqu'un ici qu'on appelle Joséphine ?

JOSÉPHINE.

C'est moi.

LE COMMISSIONNAIRE.

Eh bien! mademoiselle Joséphine, voilà pour vous.

JOSÉPHINE.

De quelle part?

LE COMMISSIONNAIRE.

Ça ne se dit pas, ça se lit.

JOSÉPHINE.

Mais dois-je ?...

ISIDORE.

Ne fais donc pas l'enfant ; donne.

JOSÉPHINE.

Êtes-vous payé, mon ami ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh ! oui, Madame, par celui qui envoie le billet, mais non par celle qui le reçoit.

JOSÉPHINE.

Êtes-vous content ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Puissiez-vous l'être autant que moi !

SCÈNE X.

JOSÉPHINE, ISIDORE.

JOSÉPHINE.

Voyons ce que dit la lettre.

ISIDORE.

« Il est ordonné, au nom de l'amour, de » tout voir, de tout entendre, et de ne rien » dire ; pas le moindre signe de surprise : on » saura le mot. » Je m'y perds !

JOSÉPHINE.

Voyons l'écriture.

ISIDORE.

Contrefaite. Il y a quelque chose là-dessous; mais mon cœur me dit que l'explication de l'énigme sera agréable. Quelqu'un va venir, sans doute, allons nous préparer pour le souper.

JOSÉPHINE.

Je te suis.

ISIDORE.

Numéros 19 et 20, cela ne sera pas difficile à trouver.

SCÈNE XI.

PÉTRONILLE.

Ces dames sont charmantes, et je cours leur porter de la lumière.

SCÈNE XII.

DOLIBAN, DANIÈRES, Mme LEGRAS.

DANIÈRES.

Eh bien! Mme Legras, et le souper?

Mme LEGRAS.

Tout-à-l'heure, Monsieur; vos dames sont arrivées.

DANIÈRES.

Ah! ces dames sont arrivées?

DOLIBAN.

Je vous disais bien qu'elles arriveraient aujourd'hui; et nous les aurions rencontrées, sans vos remparts, que vous trouvez superbes.

DANIÈRES.

Non, je dis, ils ne sont pas beaux les remparts d'Avignon; c'est bien les plus jolis petits remparts....

DOLIBAN.

Oui, je conviens qu'ils sont fort beaux; mais ç'aurait encore été plus beau, si nous avions été au-devant de ces dames.

DANIÈRES.

Ah! vous avez raison, beau-père; la tendresse maternelle, on la sent : allons trouver ces dames.

SCÈNE XIII.

Mme LEGRAS, DORBE, UN PALEFRENIER.

Mme LEGRAS.

ALLONS, déterminément, riche ou non, voilà ce qui s'appelle un sot homme, et si l'une de ces dames est assez malheureuse pour... (*Elle voit Dorbe.*) Mais que veut ce Monsieur, qui s'assied près de la cheminée, sans rien dire à personne? Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

DORBE.

Jamais, Madame, cela ne vaut rien, et puis d'ailleurs ne vous dérangez pas.

Mme LEGRAS.

Monsieur voudrait peut-être loger ici?

DORBE.

Comment, il n'y est pas encore, ici! je l'attends.

Mme LEGRAS.

Qui, Monsieur?

DORBE.

Oui, madame, je suis bien aise de savoir qu'il sera dans une bonne auberge.

Mme LEGRAS.

Mais qu'est-ce qu'il me chante donc, ce Monsieur-là? est-il fou?

LE PALEFRENIER.

Non, madame, il n'est que sourd; mais il
Nani, madamo, nes que sourd; mai les ah!
l'est.... Bref enfin, il descend de son cheval,
les.... Bref enfin, descende de son chivano,
et il me le donne à conduire dans l'écurie. Je
et mi le donne à conduire din l'estable. Ion
lui dis qu'il n'y a point de place dans l'écurie
li disi que nadges de plaço a l'estable
pour son cheval, ni pour lui à l'auberge, comme
per son chivano, ni per co a l'auberdge, comme
vous me l'avez ordonné; savez-vous bien ce qu'il
madamo mi va ourdonna; sabes ce che
me répond? que son cheval est une belle bête,
mi responde? que son chivano est uno belle besti,
qu'il faut que j'en aie bien soin: j'ai beau
que fano que nagni ben soin; ai beau
crier, il n'entend pas mes raisons. Cependant il
crida, entende pas reson. Cependant mi
me donne vingt-quatre sous sans se gêner, et
donne vingt-quatre sans sen sidgena, puis
il se met à courir, en me laissant son
se mete à courre comme un tron, et mi laisse son
cheval sur les bras. Il a bien fallu que je trouve
chivano sur les bras. A ben fougu que li troubi
une place à cette pauvre bête, et je suis venu
une plaço a na chela la povro besti, es nous venga

vous conter tout cela, afin que vous voyiez ce
vous conta tout aco, afin que vegès sica ce
que vous avez à faire.
c' aves à faire.

Mme LEGRAS.

Eh bien! tout est vu, il ne peut pas loger ici; il n'y a point de place: quant à son cheval, s'il ne gêne pas, il n'y a qu'à le laisser, il viendra le prendre ou il l'a mis.

LE PALEFRENIER.

Il ne gêne pas du tout, Madame; c'est une
Dgainé pas du tout, Madamo; ces uno
belle bête en vérité, j'en aurai soin; vous
belle besti, en vérita, n'aurai soin; vous,
Madame, chargez-vous du maître.
Madamo, cargo vous dan mestre.

SCÈNE XIV.

DORBE, Mme LEGRAS.

Mme LEGRAS.

Il est là comme chez lui; quel dommage! il a l'air d'un honnête homme: tâchons pourtant de lui faire entendre que je ne peux pas le loger. Monsieur, je suis bien mortifiée...

DORBE.

Pas tant, Madame; il a fait fort beau aujourd'hui, je vous assure.

Mme LEGRAS.

Je ne puis pas vous loger.

DORBE.

Heim... Ah! oui, Madame, j'ai trouvé le chemin superbe pour voyager.

Mme LEGRAS.

Quelle réponse! il me parle beau tems quand je lui parle pluie. Voyons encore une fois : Monsieur : je suis au désespoir...

DORBE.

Heim... Ah! et moi aussi, Madame, cela fait un magnifique coup d'œil; j'ai été fort étonné en arrivant ici : dame, c'est la première fois.

Mme LEGRAS.

Il n'y a pas moyen d'y tenir; après tout, laissons-le là, près de cette cheminée; il n'y fait pas grand mal.

SCÈNE XV.

DANIÈRES, DORBE, Mme LEGRAS.

DANIÈRES.

Eh bien! madame Legras, vous qui êtes si douce, si serviable, si agréable, est-ce que vous ne nous faites pas servir à souper?

Mme LEGRAS.

Un moment, Monsieur, vous êtes bien pressé aussi; un jour où j'ai tant de monde!

DANIÈRES.

Ah! pauvre femme, plaignez-vous; c'est de l'argent qui vous arrive, n'est-ce pas?

Mme LEGRAS.

C'est de l'argent que l'on paie bien cher, par la peine que l'on a à le gagner. Pétronille! servez donc ces dames.

(Pétronille entre.)

DANIÈRES.

Allons donc, mamz'elle, faites donc ce que l'on vous commande!

PÉTRONILLE.

Eh bien! tout-à-l'heure, Monsieur.

DANIÈRES.

Elle raisonne, elle raisonne; je n'aime pas cela, et ça me donne beaucoup d'humeur... Savez-vous bien, madame Legras, qu'elle est charmante, ma future!

Mme LEGRAS.

Votre future! où donc est-elle? je ne la connais pas.

DANIÈRES.

Ah! bah! vous ne la connaissez pas, c'est

l'une de ces deux demoiselles qui viennent d'arriver.

Mme LEGRAS.

Et quelle est l'heureuse personne ?

DANIÈRES.

L'heureuse personne ! ah ! c'est bien le mot. C'est la plus jolie, c'est la plus jolie.

Mme LEGRAS.

Ah ! c'est la plus jolie ?

DANIÈRES.

Oui, oui, oui, oui, oui.

Mme LEGRAS.

Elles m'ont paru aussi aimables l'une que l'autre.

DANIÈRES.

Oh ! sûrement, elles sont fort aimables toutes deux ; mais voyez-vous, madame Legras, quand on aime bien quelqu'un, comme moi, par exemple, on sent là un certain tictac, là, vous entendez bien ?

Mme LEGRAS.

Non, Monsieur, je n'entends pas.

DANIÈRES.

C'est le mot qui m'échappe... une préférence. Et puis moi, je ne connais pas l'autre ;

je n'aime que les gens que je connais ; voilà pourquoi je veux vous embrasser.

Mme LEGRAS.

Doucement, Monsieur : si vous aimez toutes les femmes, moi, je n'aime pas tous les hommes ; il y en a même qui, à eux seuls, dégoûteraient de l'espèce.

DANIÈRES.

L'espèce humaine, pas vrai ? (*Il rit aux éclats.*) C'est bien l'espèce la plus... sûrement. Au fait, c'est Joséphine Doliban que j'aime, et ce sera chez vous que je ferai la noce, parce que dans mon château on ne fait pas si bien la cuisine que chez vous ; et je paierai, vous serez contente, en or ou argent, moi, ça m'est égal.

Mme LEGRAS.

J'en ai vu dans ma vie ; mais de pareils, jamais.

PÉTRONILLE.

Monsieur, vous êtes servi, et ces deux dames vous attendent, avec l'autre Monsieur, pour leur donner la main.

DANIÈRES.

C'est bon, j'y vais ; sans adieu, madame Legras, vous êtes une ingrate ; mais c'est égal, je vous aime, et, quand j'aurai de l'argent à manger, ce sera toujours chez vous que je

viendrai de préférence. Entendez-vous, belle indifférente? Comme il est joli, le mot! je m'en souviendrai, parce que, quand je voudrai faire ma cour à ma petite femme, je lui dirai : Entendez-vous, belle indifférente?

SCÈNE XVI.

Mme LEGRAS.

Eh bien! sacrifiez donc de jeunes et aimables personnes à des animaux de cette espèce! et si le sacrifice se fait, s'il en arrive malheur, accusez donc la pauvre et innocente victime: voilà pourtant ce qui se voit tous les jours. Oh! que je la plains, celle qui doit s'unir pour la vie avec un pareil être! Dieu veuille que quelque coup imprévu détourne cette union, dont il ne résulte qu'infortune et disgrâce pour une jeune et intéressante fille. Allons voir si tout est dans l'ordre; dans mon maudit état, je n'ai pas un moment de repos; mais j'ai du moins la satisfaction de voir que tout le monde est content, et cela me dédommage de la peine que je me donne. (*En se retournant.*) Ah, ah! je ne vois plus mon sourd; il aura été sans doute à l'écurie tenir compagnie à son cheval. Allons à nos affaires.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORBE, à table, PÉTRONILLE, derrière lui.

DORBE, lisant son agenda.

A MARSEILLE, soixante mille francs; c'est de l'argent sûr. A Bordeaux, cent cinquante mille livres; il y aura quelque embarras pour l'entier remboursement; mais je suis humain, d'une part, et de l'autre, j'ai le tems d'attendre.

PÉTRONILLE.

C'est un homme comme il faut, à ce qu'il me paraît; il est peut-être de la compagnie de ces Messieurs. Allons chercher Madame; justement la voici.

SCÈNE II.

DORBE, PÉTRONILLE, Mme LEGRAS.

Mme LEGRAS.

Eh bien! tout est-il prêt? Que fait cet homme-là?

PÉTRONILLE.

Chut! Madame, ne dites rien. Écoutons.

Mme LEGRAS.

Je n'ai garde de lui parler, il est sourd à faire peur.

PÉTRONILLE.

Eh donc! il est sourd, ce pauvre homme? ah bien! être si riche, et être sourd; c'est triste ça, Madame.

Mme LEGRAS.

Riche? d'où le sais-tu?

PÉTRONILLE.

Tout-à-l'heure il parlait de cent mille livres, comme nous autres nous parlons d'un petit écu, et cela en causant avec son portefeuille : ah! le voilà qui le referme.

DORBE.

La fille?

PÉTRONILLE.

Vous voyez bien, Madame, qu'il crie comme un sourd; lui répondre est inutile. (*Elle se met devant lui.*)

DORBE.

Une plume, de l'encre et du papier.

PÉTRONILLE.

Vous voulez écrire ?

DORBE.

Ah! c'est vrai, je ne t'ai encore rien donné; tu fais bien de m'en faire ressouvenir, parce que j'ai des distractions par fois, et cela fait que...

PÉTRONILLE.

Tenez, voyez, Madame : ah bien! qu'il vienne souvent des sourds qui aient de pareilles distractions; je ne suis pas intéressée, mais je les servirai de tout mon cœur.

Mme LEGRAS.

Il est étonnant, cet homme. Mais, écoute donc, Pétronille, il ne peut pas rester là, décemment; ces messieurs et ces dames qui ont commandé un repas à part, tout cela....

PÉTRONILLE.

Eh! Madame, que vous importe? allez vous reposer; vous en avez besoin, et laissez-moi tout le soin de cette affaire.

DORBE.

On soupe tard ici, à ce qu'il me paraît ? Il faut que je parte demain à la pointe du jour : j'ai faim, j'ai soif et sommeil. La fille ! comment, déjà partie ! (*En se retournant.*) la fille !... eh bien ! mon enfant, quand mange-t-on dans ce pays-ci

PÉTRONILLE.

Tout aro moussu, d'in l'instant.

DORBE.

Eh ! non, ce n'est pas cela que je te demande, je sais bien que tu es gentille ; mais moi, j'ai faim ; ainsi je te prie de faire servir ?

Mme LEGRAS.

Eh bien ! ma fille, tu dois être contente, on te fait des complimens.

PÉTRONILLE.

Soit dit sans vanité, cela m'arrive assez souvent. Mais voici notre monde : que vont-ils dire, quand ils le verront là ?

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, DANIÈRES, ISIDORE, DORBE, PÉTRONILLE, DOLIBAN, Mme LEGRAS.

DANIÈRES.

Oui, Mesdames, c'est ici la salle à manger; c'est là que nous allons manger.

JOSÉPHINE, ET ISIDORE.

Dieu!

DANIÈRES.

Qu'est-ce que vous avez donc, vous autres?

DOLIBAN.

Quel est donc ce Monsieur qui est là fort tranquille à feuilleter son *agenda*, et qui ne s'aperçoit seulement pas que nous sommes ici?

Mme LEGRAS.

C'est un homme singulier, voilà tout ce que je peux vous en dire; je m'en suis amusée, amusez-vous-en à votre tour: je vous laisse avec lui, tirez-vous-en comme vous pourrez.

DANIÈRES.

Ce sera bientôt fait. (*Il se met derrière lui*

et lui frappe sur l'épaule.) Monsieur, ce n'est pas ici une table d'hôte, il faut que vous alliez manger ailleurs.

DORBE.

Non, Monsieur, quelque politesse qu'on me fasse, je n'accepte jamais la place d'honneur; je suis fort bien ici, et j'y reste.

DANIÈRES.

Tiens! Ah ben! il s'agit bien de la place d'honneur ou de déshonneur. Il n'y a pas de couvert ici pour vous; ainsi, allez-vous-en.

DORBE.

Monsieur, vous me comblez par tant d'honnêteté : croyez que j'en sens tout le prix; mais je ne quitterai pas la place, c'est la seule qui me convienne avec d'aimables étrangers comme vous.

DANIÈRES.

Eh mais! qu'est-ce qu'il dit donc, beau-père? moi, je n'y comprends rien du tout.

DOLIBAN.

Rien n'est pourtant plus facile à comprendre; c'est que ce monsieur, homme aimable d'ailleurs, a le malheur d'être sourd.

DANIÈRES.

Oh! que ne disiez-vous donc tout de suite? j'ai la voix forte, et je lui aurai bientôt fait

entendre raison. (*Criant.*) Monsieur, il n'y a pas de couvert ici pour vous; ainsi, allez-vous-en: allons, brrr, que ça commence à m'ennuyer.

DORBE.

Allons, Monsieur, puisque vous le voulez absolument, je vais me mettre entre ces deux dames, si elles veulent bien y consentir. (*Dorbe se place au milieu des dames, et prend son couvert.*)

DANIÈRES.

Ah ça! voulez-vous bien laisser mon couvert là! (*Dorbe prend sa serviette, Danières le voit et lui dit :*) Prenez tout. (*Il lui passe tout le couvert, et dit avec humeur :*) Et moi, dans tout ça, moi, moi...

ISIDORE.

Mais, Monsieur, si vous ne finissez, nous ne souperons pas d'aujourd'hui. Cet homme est sourd, mais il a l'air noble et distingué : il n'entendra pas ce que nous dirons, ainsi faites monter un couvert, et mettez-vous là. (*Pendant ce monologue, il veut dire à Isidore que ce couvert avait été mis pour lui, et lorsque Doliban reprend la parole, il s'en va au bureau, et chiffonne une feuille de papier avec des mouvemens de colère.*)

DOLIBAN.

Mademoiselle a raison. Monsieur se croit

dans une auberge à table d'hôte; il est privé du bonheur d'entendre, ainsi laissons-le tranquille, et n'ajoutons pas à son infortune.

DANIÈRES.

Mais, monsieur Doliban, c'est que c'est toujours très... Pétronille! Très-désagréable... un couvert.

DORBE.

La place d'honneur à moi, qui n'ai pas celui d'être connu! c'est une faveur que l'on rencontre rarement en voyage, et surtout si gracieusement accordée : je m'en souviendrai, Monsieur, je vous assure.

DANIÈRES.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur ; mais attendez-moi donc, vous mangez tout, je n'aurai plus rien. Pétronille ! il ne se gêne pas, il prend la meilleure place, il se met au milieu de ces deux dames, il s'invite tout seul... ah! ça, mais je dis, mams'elle Pétronille, voulez-vous bien venir aujourd'hui, voyons ?

PÉTRONILLE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut? vous criez comme si le feu était à la maison.

DANIÈRES.

Parbleu, tu le vois bien ! un couvert, puisque ce damné sourd s'est emparé de ma place.

DORBE.

Voici une des meilleures auberges que j'aie rencontrées de ma vie.

DANIÈRES.

Et pas chère, à ce que vous croyez; mais vous verrez, vous verrez.

DORBE.

Et la société, surtout; oh! ses politesses sont d'une délicatesse!

PÉTRONILLE.

Ah! ah! ah! ah! ah!

DANIÈRES

Eh bien! mams'elle, qu'est-ce que vous avez à rire? je n'aime pas qu'on me rie au nez.

PÉTRONILLE.

Ah! Monsieur, je vous demande bien pardon; mais je ris de voir qu'un sourd l'entend mieux que vous, qui avez pourtant deux fières oreilles. Allons, monsieur Danières, mettez-vous là, et mangez bien, puisque c'est vous qui payez si généreusement.

DANIÈRES.

C'est moi qui paie! tu as bien trouvé ça, toi. C'est moi qui paie pour ce monsieur, pour ces deux dames, et puis pour moi; mais pour le sourd, t'entends ben qu'il reste, puisqu'on ne veut pas le faire déguerpir, mais il paiera

son écot : je n'irai pas payer pour un homme que je n'ai jamais vu.

DOLIBAN.

Comment voulez-vous qu'un homme honnête ne paie pas dans une auberge la dépense qu'il y fait ?

DORBE.

Voilà d'excellentes perdrix, Mesdames : si j'osais....

ISIDORE.

Comme il découpe avec grâce ! M. Danières, il est aimable au moins, ce sourd-là.

DANIÈRES.

Qu'est-ce que cela me fait, à moi ? sans lui nous aurions parlé de nos affaires avec vous et le papa, au lieu qu'à présent nous ne pouvons pas.

DOLIBAN.

Qui vous en empêche, puisqu'il est sourd ?

DANIÈRES.

C'est un étranger, je n'irai pas parler devant un étranger.

DOLIBAN.

Il ne vous entendra pas. Tenez, il ne prend pas garde à nous ; il mange.

DANIÈRES.

Il mange à faire trembler, il paiera double.

JOSÉPHINE.

Mais vous, qui parlez, vous ne mangez pas, mon père.

DOLIBAN.

Je m'amuse de l'appétit de ce Monsieur; il dévore, et tout en vous regardant l'une et l'autre avec des yeux de feu : il me paraît qu'il n'est pas ennemi des dames.

ISIDORE.

Qui peut l'être, Monsieur?

DANIÈRES.

Oui! oui! c'est un charmant convive! il boit tout, mange tout, ne dit rien, n'entend rien. Oh! c'est charmant!

JOSÉPHINE.

Eh bien! il ne dira rien, et c'est un grand avantage; car dans vos repas, Messieurs, vous vous émancipez devant des gens que vous croyez sourds, et qui, pour votre malheur, ne le sont pas toujours.

DORBE.

Pardon, si je vous interromps, Mademoiselle, ne disiez vous pas que nous voilà à la fin des beaux jours? Non pas dans ce pays, où je m'aperçois qu'ils recommencent : aussi, on me l'avait bien dit, c'est un climat superbe.

ISIDORE.

Il faut que je m'amuse à faire la conversation avec lui.

DANIÈRES.

Oui, une belle conversation à bâtons rompus; vous lui parlerez blanc, il vous répondra... caca-dauphin.

ISIDORE.

Il se fait plus d'une conversation comme cela, entre gens qui ne sont pas sourds.

JOSÉPHINE.

Pourquoi s'amuser de l'infirmité de ce Monsieur? n'est-il pas assez à plaindre?

DOLIBAN.

Ma fille a raison. Ma belle demoiselle, tous les malheureux ont droit à notre compassion.

ISIDORE.

Le grand mal de le questionner et de rire de ses réponses, qui probablement seront singulières.

(Ici Danières examine une aile de perdrix, il veut la prendre, Dorbe le gagne de vitesse, et s'en empare; ceci doit se faire pendant qu'Isidore parle à Doliban, afin que la scène ne languisse pas.)

DANIÈRES.

Là! là! il prend justement le morceau que

je voulais; passe pour sourd, mais il n'est pas aveugle, au moins, cet homme.

DOLIBAN.

Eh bien! il y a de quoi manger sur la table; il y a autre chose.

DANIÈRES.

Autre chose! autre chose!

ISIDORE.

Voilà bien du bruit pour une aile de perdrix!

DANIÈRES.

Je ne mange que ça de la bête, moi, là.

ISIDORE.

Prenez une cuisse.

DANIÈRES.

Je ne veux pas de votre cuisse. (*Il s'en va au coin du théâtre.*) Comme c'est agréable! c'est moi qui paie, encore!

ISIDORE.

Ah! ça, je m'en vais crier bien haut: Monsieur, est-ce de naissance ou par accident, que vous avez cette fâcheuse infirmité?

DORBE.

Non, Mademoiselle; je suis venu ici pour affaire.

DANIÈRES.

Oui, c'est cela.

DORBE.

Et pour une affaire même très-sérieuse.

DANIÈRES

Oui, pour venir manger notre souper.

ISIDORE.

Vous voudrez bien nous la dire, j'espère?

DORBE.

Mon père? non, Mademoiselle; c'est un oncle que j'ai dans ce pays-ci, et qui veut marier ma cousine à une espèce d'imbécile, et contre son gré, comme de raison; mais, mon oncle est bon, et dès demain je vais tâcher d'arranger les choses de manière à ce que ma cousine échappe à ce malheur que je crois le plus grand de tous, en vérité.

DANIÈRES.

Ah! pour cette fois-ci, il a raison, beau-père; c'est vilain de marier cette demoiselle comme ça, sans qu'elle le veuille bien; vive les unions assorties, comme celle de votre fille et de moi, par exemple; quand nous serons mariés, nous allons faire le plus gentil ménage; elle sera contente, elle sera heureuse:... je n'ai pourtant pas soupé. (*Il revient à la table en riant.*)

DORBE.

Mais c'est vrai, Monsieur, il ne faut pas rire de ce que je dis.

DANIÈRES.

Je ne ris pas du tout de ce que vous dites.

DORBE.

Ma cousine est charmante, son prétendu est un sot; s'il fait le méchant, s'il ne se retire pas de bonne grâce, je lui coupe les oreilles, c'est sûr : je n'aime pas qu'on gêne les inclinations des dames. Ma cousine en a une, elle aime un jeune homme qui a beaucoup de mérite, et le galant du pont d'Avignon sautera dans le Rhône, s'il ne prend son parti en brave.

DANIÈRES.

La peste, Monsieur, comme vous y allez! comme vous coupez les oreilles!

DORBE.

A vous, Monsieur.

DANIÈRES.

Hem?

DORBE.

De tout mon cœur, j'ai l'honneur de boire à votre santé.

DANIÈRES.

Couper les oreilles à un homme, ça le change!

JOSÉPHINE.

Mais nous avons soupé, je crois; si nous allions nous reposer?

DORBE.

Comment! nous avons déjà soupé?

DANIÈRES.

Oui, lui a soupé, mais moi, je n'ai presque rien mangé. (*Après un moment de réflexion.*) Pétronille!

PÉTRONILLE.

Monsieur?

DANIÈRES.

La carte. Ah! chien de sourd, tu vas le payer, ton souper!

DORBE.

Ceci s'appelle le quart-d'heure de Rabelais.

DANIÈRES.

Il n'y a pas de rabais.

DORBE.

Il faut délier les cordons de la bourse.

DANIÈRES.

Tu feras bien de les délier, je ne les délierai pas pour toi.

DORBE.

Quarante-cinq sous par tête: voilà mes

quarante cinq sous ; je donnerai à part à la fille.

DANIÈRES.

Qu'est-ce que vous dites, Monsieur, avec vos quarante-cinq sous ? c'est six francs qu'il faut, entendez-vous ? c'est six francs. (*Il tire six francs de sa bourse.*)

DORBE.

Comment, Monsieur, qu'est-ce que cela veut dire ?

DANIÈRES.

Cela veut dire que c'est six francs.

DORBE.

Après tous les bons procédés dont vous m'avez honoré, vous voulez encore payer pour moi ?

DANIÈRES.

Laissez donc, laissez donc ; ah ! bien, oui, payer pour vous, il faudra bien que vous donniez vos six francs comme les autres.

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, ISIDORE, DOLIBAN, DORBE, Mme LEGRAS, DANIÈRES, PÉTRONILLE.

PÉTRONILLE.

Monsieur, Madame me suit, elle vous apporte la carte.

DANIÈRES.

Ah! bon, arrivez donc, madame Legras, et voyons à faire payer ce damné de sourd, sur le pied de notre arrangement : six francs par tête, n'est-ce pas?

Mme LEGRAS.

Sans doute, six francs par tête; voilà le compte, trente francs pour cinq.

DANIÈRES.

Oui, oui. Mais c'est que monsieur le Sourd ne veut payer que quarante-cinq sous; et en vérité, madame Legras, vous devez me croire, il a bien mangé pour dix-huit francs à lui tout seul.

ISIDORE.

Il est vrai qu'il avait bon appétit. Voyons comment cela finira.

DORBE.

Madame, peu satisfait de tous ses égards, de toutes ses attentions, Monsieur veut encore payer pour moi...

DANIÈRES.

Oh! si j'ai dit ça. (*Il parle bas à madame Legras, et fait des gestes.*)

DORBE.

Comme si j'avais besoin de quarante-cinq sous pour payer mon écot! En vérité, c'est la première fois qu'on me fait éprouver une pareille humiliation: trop d'honnêteté devient quelquefois un outrage, Monsieur...

DANIÈRES.

Mais, Monsieur...

JOSÉPHINE.

Mais quand vous crierez, il ne vous entendra pas davantage.

DANIÈRES.

Quand je vous dis, Monsieur, que les six francs qu'il faut que vous donniez, c'est pour la part de votre soupé, parce que je ne veux pas payer pour vous.

DORBE.

Voudriez-vous bien me faire l'amitié de répéter, je n'ai pas eu le plaisir de vous entendre?

DANIÈRES.

Ah! que je fais de mauvais sang! que je fais de mauvais sang!

ISIDORE.

Voilà de l'encre et du papier, écrivez-lui.

Mme LEGRAS.

Sans doute, Mademoiselle a raison, c'est le plus court.

DANIÈRES.

Que je lui écrive? reste à savoir s'il saura lire, à présent, cet homme.

JOSÉPHINE.

Commençons par voir si vous savez écrire.

DANIÈRES.

Si je sais écrire, moi, Mademoiselle? ah bien! demandez dans la ville, mes billets doux, vous verrez le style et la peinture, les traits à main-levée, ah! ah! ah! ah! (*Il fait le geste des traits.*)

TOUS.

L'imbécile! la bête!

DANIÈRES.

Ah! Pétronille, tu monteras dans ma chambre, de l'encre, du papier, une bonne plume, et deux chandelles, parce que je veux écrire à mes parens, pour les prévenir de

l'arrivée de ma femme, afin qu'ils viennent à ma noce.

DORBE.

Tiens, la fille, puisqu'on ne veut pas de mon argent, prends-le, je te le donne; je suis généreux aussi, moi; il n'y a pas que Monsieur...

DANIÈRES.

Il n'y a pas que, il n'y a pas que... Attendez un moment, je suis à vous. (*Il se lève, et va à Dorbe, qui a l'air de parler à Joséphine.*) Tenez, Monsieur, puisque vous n'entendez pas, il faut bien vous écrire.

DORBE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Monsieur?

DANIÈRES.

Il faut que vous lisiez ça, vous, Monsieur.

DORBE.

Ah! «Monsieur le Sourd». Comment, monsieur le sourd!

DANIÈRES.

Non, je dis, il ne l'est peut-être pas; il n'entendrait pas le canon, et dit qu'il n'est pas sourd.

DORBE.

Oui, j'en conviens, c'est le canon qui, dans la dernière bataille, m'a rendu cette

oreille un peu dure; mais du reste, Mesdames, je crois avoir répondu à-peu-près juste à toutes les intentions de Monsieur et de la société?

ISIDORE.

Oui, à-peu-près. Il est charmant.

DORBE.

Et puis, est-ce qu'on écrit : Monsieur le Sourd?

DANIÈRES.

Il ne finira pas, en voilà jusqu'à demain!

DORBE.

Si j'avais, par exemple, à écrire à un butor, Monsieur, est-ce que je lui écrirais: Monsieur le Butor, vous qui êtes bien élevé?

DANIÈRES.

Lisez donc, lisez donc!

DORBE.

Allons, Monsieur le Sourd, puisque sourd il y a.

DANIÈRES.

Si vous voulez bien.

DORBE.

« Il est bon que vous sachiez que vous n'êtes » point ici à table d'hôte. » Ah! Mesdames,

je vous demande un million de pardons, je l'ignorais, en vérité.

(Dorbe salue tout le monde.)

DANIÈRES.

C'est bien heureux, vous le savez à présent; si j'avais su, je l'aurais écrit avant souper.

DORBE.

« A table d'hôte, qu'il m'en coûte six francs » par tête pour un repas de quatre personnes, » et qu'il faut que vous ayez la bonté de donner vos six francs. » Cela me paraît naturel.

DANIÈRES.

En ce cas-là, payez.

DORBE.

Mais, Monsieur, que ne parliez-vous? je ne vois pas la nécessité...

DANIÈRES.

Ah! ben oui, vous parler, crier, donc! car vous parler ou à un mur, c'est tout un.

(Il rit.)

DORBE.

Dites-moi donc, Monsieur, qui est-ce qui vous a enseigné à écrire?

DANIÈRES.

Vous vous moquez de moi, je crois; ça ne vous regarde pas : payez, voilà tout.

DORBE.

C'est donc six francs?

DANIÈRES.

Oui, c'est six francs.

DORBE.

La fille, prends cette monnaie.

PÉTRONILLE.

Puisque Monsieur l'ordonne...

DORBE.

Oui, mon enfant, je te la donne.

PÉTRONILLE.

Il y a des momens où l'on croirait qu'il entend.

Mme LEGRAS.

Eh! non, ma fille; la dernière syllabe le frappe, il répond après sans répondre.

DORBE.

Madame, quoiqu'il soit d'usage de ne payer que quand on s'en va, je vais payer ce soir, et j'espère que Monsieur en fera autant.

DANIÈRES.

Ça ne vous regarde pas; payez toujours.

DORBE.

Nous sommes cinq : à six francs, trente francs : voilà ma part. Maintenant, Monsieur, faites les honneurs à qui vous voudrez; quant à moi, me voilà quitte.

DANIÈRES.

C'est à merveille, il a payé, et encore quarante-cinq sous pour toi, friponne.

PÉTRONILLE.

Tout le monde ne vous ressemble pas, Monsieur; vous avez une oreille dont vous êtes plus sourd que ce Monsieur des deux siennes. Allons, voyons, payez, dépêchez-vous, il se fait tard, et que Madame, ainsi que toute la compagnie, aille se reposer.

DANIÈRES.

Allons-nous reposer, beau-père, allons.

DOLIBAN.

Allons, Monsieur, faites la chose de bonne grâce, ne vous faites pas tirer l'oreille

DANIÈRES.

Je ne veux pas qu'on me tire les oreilles

DOLIBAN.

Vous avez forcé ce Monsieur à payer, faites-en autant, ou je vais payer moi-même.

DANIÈRES.

Non, papa, je ne vous ai pas invité pour payer; cela est bien différent, Mme Legras me connaît, et je l'aurais payée demain.

Mme LEGRAS.

Qu'est-ce que cela fait, puisque Monsieur a payé ?

DANIÈRES.

Cela ne fait rien, mais c'est très-malhonnête, et je ne reviendrai plus ici; allons, voyons, Madame. (*Madame Legras tend la main, Danières voit l'écu de Dorbe, qu'il veut faire passer pour un des siens, et en en mettant un autre, il dit :*) deux, trois et quatre.

Mme LEGRAS.

Monsieur, ce n'est pas là mon compte.

DANIÈRES.

Comment, Madame, ce n'est pas là votre compte, est-ce qu'il n'y a pas là quatre écus ?

Mme LEGRAS.

Oui, mais le premier est l'écu de Monsieur.

DANIÈRES.

Pourquoi n'avez-vous pas mis l'écu de Monsieur dans votre poche ?

Mme LEGRAS.

Qu'est-ce que cela fait ?

DANIÈRES.

Cela fait que cela donne des éblouissemens : j'ai cru vous en avoir donné quatre.

Mme LEGRAS.

Eh bien ! vous vous êtes trompé : le voilà.

(Elle le met dans sa poche.)

DANIÈRES.

Tenez, Madame, voilà qui fait quatre. (*Il tort sa bourse.*) Il n'y a plus personne. Ah ! Pétronille, va-t-en préparer ma chambre, je tombe d'ennui. (*Il compte sur ses doigts.*) Il ne faudrait pas que cela arrivât tous les o urs.

Mme LEGRAS.

Trouvez bon, Mesdames et Monsieur, que je vous donne le bonsoir, je me meurs de fatigue ; s'il vous fait besoin de quelque chose, vous avez des sonnettes à la tête de vos lits, vous sonnerez, et Pétronille viendra sur-le-champ. Bonne nuit je vous souhaite.

(Elle sort.)

DOLIBAN.

Allons, ma fille, allons nous reposer. M. Danières, venez-vous reconduire ces Dames ?

DANIÈRES.

Ma foi, non ; je n'ai pas soupé, moi, je

m'en vais manger une croûte, boire un ou deux coups, puis, j'irai me coucher, ma chambre est là; ainsi, adieu, beau-père, bon appétit, dormez bien; j'ai l'honneur de boire à votre santé, bien enchanté d'avoir fait celui de votre connaissance.

(Comme Danières fait ses adieux aux dames, Dorbe salue tout le monde, et a l'air de sortir; mais quand tout le monde est retiré, et que Danières est à table, Dorbe monte l'escalier très-vite, et parle à Pétronille, qui a l'air de bassiner son lit. Pétronille monte au commencement de la tirade.)

SCÈNE V.

DANIÈRES, à table, DORBE, PÉTRONILLE, dans la chambre.

DORBE.

Tu te donnes une peine inutile, mon enfant; jamais je ne fais bassiner mon lit.

PÉTRONILLE.

Aussi ce n'est pas le vôtre que je bassine.

DORBE.

Je dormirai bien sans cela; on prétend que cela délasse, point du tout; la chaleur naturelle, mon enfant, la chaleur naturelle...

PÉTRONILLE.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire avec sa chaleur naturelle ?

DORBE.

Voilà une aimable enfant; quelles complaisances elle a eues pour moi ! aussi je ne sortirai pas d'ici sans lui donner des preuves de ma reconnaissance.

PÉTRONILLE.

J'en ai déjà quelqu'une. (*A part.*) Il est tout aimable, en vérité ; mais il ne peut rester dans cette chambre, un lit n'est pas comme une place à table, et je n'ai d'autre parti à prendre que d'aller prévenir M. Danières ; il a tant d'esprit qu'il saura bien se tirer de là. (*Elle descend.*)

DORBE.

Comment, tu t'en vas ? (*Il ferme la porte.*) A présent, me voilà chez moi. (*Ici Danières se lève, prend une pièce de volaille, et la mange en dansant, et chantant une chanson ou ariette quelconque, qu'il défigure par la manière dont il la chante; il va se remettre à table, Pétronille entre.*)

PÉTRONILLE.

Monsieur, tandis que vous vous amusez ici à regagner un peu de votre argent...

DANIÈRES.

C'est bon, ça ne vous regarde pas.

PÉTRONILLE.

Vous avez raison; mais je viens vous prévenir que monsieur le sourd s'est emparé de votre chambre, et qu'il est peut-être déjà dans votre lit : chantez, dansez maintenant.

DANIÈRES.

Comment diable! Mais est-ce donc un enragé, que ce sourd-là? (*Il a la bouche pleine à ne pas pouvoir parler.*) Tu n'as qu'à venir avec moi, tu verras comme je l'aurai bientôt fait sauter. (*Il monte l'escalier en secouant ses bras, et frappe; il écoute, et voyant qu'on ne lui répond pas, il refrappe encore plus fort, et dit.*) Il ne s'agit pas de ça, Monsieur, il me faut ma chambre.

DORBE.

Comme on est tranquille dans cette maison! on entendrait une mouche voler; j'aime cela la nuit, parce qu'enfin le repos, le sommeil, le calme, ah!

(Il baille.)

DANIÈRES.

Qu'est-ce qu'il dit donc? qu'est-ce qu'il dit donc?

PÉTRONILLE.

Il s'étend dans votre lit, et se félicite de la tranquillité qu'on trouve dans cette maison.

DANIÈRES.

Je ne m'embarrasse pas de cela, moi, je veux ma chambre; je l'ai payée, ainsi je la veux. (*Il frappe.*)

PÉTRONILLE.

Mais, Monsieur, ne faites donc pas tant de bruit, vous allez réveiller tout le monde.

DANIÈRES.

Ça m'est égal; je me soucie bien que les autres dorment tranquilles quand je n'ai pas de lit. J'enfonce, hem! hem!

DORBE.

Diable! mais il me semble que le vent tourmente bien cette porte?

DANIÈRES.

Est-ce qu'il me prend pour un vent! non, Monsieur, ce n'est pas le vent, c'est M. Danières.

DORBE.

Il n'y a qu'à mettre cette commode contre. (*Danières frappe.*)

PÉTRONILLE.

Ah ça! Monsieur, finissez votre tintamarre, ou je vais appeler Madame.

DANIÈRES.

Appelle le diable, si tu veux; moi, je veux ma chambre. (*Il frappe.*)

PÉTRONILLE.

Eh! Madame! Madame!

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, DOLIBAN, ISIDORE, PÉTRONILLE, Mme LEGRAS, DORBE, DANIÈRES, sur l'escalier.

TOUS.

Eh bien! que veut dire tout ce tapage?

DANIÈRES.

C'est ce damné sourd qui s'est emparé de ma chambre: il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

DOLIBAN.

Comment! il s'est emparé de votre chambre?

DANIÈRES.

Parbleu, vous le voyez bien; mais ça m'est égal, je l'assiége toute la nuit, et je l'emporte d'assaut.

JOSÉPHINE.

Son uniforme a dû vous dire qu'il est militaire; il pourra bien soutenir le siége.

ISIDORE.

Et le faire lever, M. Danières.

DANIÈRES.

Sûrement, mam'selle, que je le ferai lever; ça m'est égal, ça m'est égal.

Mme LEGRAS.

Cela ne me l'est pas à moi, Monsieur; vous effarouchez tous les voyageurs qui sont chez moi; vous allez discréditer ma maison : qu'est-ce donc qu'un homme comme vous? après tout, j'appellerai mon monde, et je vous ferai conduire chez le juge. (*Pendant ce monologue, Danières frappe et marmotte entre ses dents.*)

PÉTRONILLE.

Certainement, chez le juge : qu'est-ce que c'est donc qu'un entêté comme cela?

DANIÈRES.

Ah ça! je dis, mademoiselle Pétronille, ne prenez pas ce ton avec moi; madame Legras, je ne suis pas fait pour que vos gens me manquent; puis, d'ailleurs, mam'selle et madame, c'est qu'il n'y a pas de juge qui, avec du jugement, ne juge qu'il me faille ma chambre; l'ai-je payée, oui ou non?... ah! ah! ah! ah! je ne vous demande que ça.

Mme LEGRAS.

Tenez, Monsieur, voilà votre argent, et,

pour Dieu, laissez-nous en paix. (*Elle se fouille.*)

DANIÈRES.

Non, Madame. Je ne veux pas de mon argent, je veux ma chambre; je l'ai payée, ainsi je la veux. Je ne coucherai pas dans mon argent, peut-être, au lieu que je veux et je dois coucher dans ma chambre: j'enfonce.

Mme LEGRAS.

Pétronille, va-t-en me chercher du monde pour mettre à la raison cet homme qui met le désordre dans toute ma maison.

DORBE.

Je suis pourtant bien malheureux?

TOUS.

Il parle, écoutons ce qu'il va dire.

DORBE.

Oui, c'est, je crois, le plus grand malheur que d'être sourd; le jour, cela va assez bien, le mouvement des lèvres me fait deviner; et les trois quarts du tems on ne s'aperçoit pas de mon infirmité, parce que j'ai le tact pour répondre toujours juste.

DANIÈRES.

Oui, quelle justice!

TOUS.

Mais taisez-vous donc!

DORBE.

Voilà qui est à merveille pour le jour, mais la nuit, et dans une auberge encore; celle-ci est excellente, la maîtresse charmante, la société infiniment aimable. Jusqu'à la petite femme-de-chambre, tout est au mieux. Mais sont-ils les seuls dans la maison? Ces diables de chambres d'auberges, cela ne tient pas à un clou. Voyez comme le vent fesait aller la mienne tout-à-l'heure; heureusement il est apaisé; (*Il appelle ce vent* Mistrau...) N'importe, prenons nos précautions; non, je ne mettrai pas la commode contre la porte.... Mais je fais une réflexion: j'ai pour plus de cent mille écus d'effets dans mon portefeuille, et trois cents louis dans ma bourse; si je m'endors et qu'on vienne me dévaliser; c'est que le tonnerre ne me réveillerait pas en tombant à mes côtés : c'est bien fâcheux... Eh bien! ne dormons pas.

DANIÈRES.

Si tu ne dors pas, rends-moi ma chambre.

DORBE.

Une nuit est bientôt passée.... D'ailleurs, j'ai à écrire à plusieurs personnes.

DANIÈRES.

Moi aussi, j'ai à écrire.

DORBE.

Je vais me mettre contre cette porte avec

mes deux pistolets à deux coups. (*Danières descend la moitié de la rampe.*) Il y a dans chaque canon une balle et deux lingots, c'est pour le premier qui entrera. (*Il descend tout-à-fait, et vient sur le devant de la scène.*) Si le premier coup manque, les quatre ne manqueront peut-être pas.

DANIÈRES.

La peste! comme il y va! comme il y va!

DOLIBAN.

Eh bien! vous souciez-vous toujours de prendre votre chambre d'assaut?

DANIÈRES.

Non... non, de par tous les diables; c'est un sourd, ça n'entend ni rime, ni raison: c'est qu'il le ferait comme il le dit.

JOSÉPHINE.

J'en ai peur.

DOLIBAN.

Je le crois.

DANIÈRES.

Mais moi, c'est plus fort, c'est que j'en suis sûr. Ah ça! mais où est-ce que je vais me coucher, car enfin il faut bien que je me couche quelque part; Ah! madame Legras, vous riez, bon.

(Il la caresse.)

Mme LEGRAS.

Eh bien! choisissez dans la salle à manger, sur un fauteuil, ou bien dans la cuisine, sous le manteau de la cheminée.

DANIÈRES.

Sous le manteau de la cheminée? voilà de beaux draps que vous m'offrez là; c'est le chat qui couche-là, Madame... Ah! Pétronille, prête-moi ton lit pour cette nuit.

PÉTRONILLE.

Ah! Monsieur, je n'y coucherais plus.

DANIÈRES.

Eh! pourquoi donc ça, mam'selle?

PÉTRONILLE.

Dans la peur des rêves.

DANIÈRES.

Tu ne serais pas la première que j'aurais fait rêver. C'est que je suis connu pour un luron; voyez comme c'est désagréable, il faudra que je me couche je ne sais où.

DOLIBAN.

Il faut pourtant prendre un parti; à quoi vous décidez-vous?

DANIÈRES.

Sûrement, faut que je prenne mon parti. Allons, madame Legras, je me décide pour

la salle à manger, là, sur le grand fauteuil. (*A Pétronille qui veut lever le couvert.*) Pétronille, n'ôtez donc rien; si je me réveille, je serai bien aise de manger un morceau, et puis j'ai payé, pas vrai, madame Legras?

Mme LEGRAS.

Oui, Monsieur, vous avez bien payé.

DANIÈRES.

Eh bien! c'est à moi de souper; tout ça est à moi.

(Il regarde la table.)

JOSÉPHINE.

Allons, mon père, rentrons chez nous; bonne nuit, M. Danières. Ah! Pétronille, mon enfant, puisque te voilà, le café demain de bonne heure.

DANIÈRES.

Oui, j'en prendrai, moi.

PÉTRONILLE.

Je vous en ferai.

DOLIBAN.

Bonne nuit, dormez bien, mon gendre.

DANIÈRES.

Oui, je vous la souhaite bonne et heureuse. Il se moque de moi, mon beau-père.

Mme LEGRAS.

Pétronille, enfermez-le à double tour, et allons nous coucher. Ah! mon Dieu! le sot homme!

PÉTRONILLE.

Aves ben reson, madamo; es uno fiero besti!

SCÈNE VII.

DORBE, dans la chambre, DANIÈRES, à table.

DORBE.

Je crois que la tempête est tout-à-fait calme, songeons à nos affaires, écrivons.

(Il tire les rideaux de la fenêtre, Danières va prendre le fauteuil qui est dans le fond, et l'apporte contre le bureau. Après l'avoir posé, il s'assied dedans, et voit Dorbe qui tire le rideau.)

DANIÈRES.

Oui, oui, tire donc ton rideau; tire donc ton rideau; ce n'est pas ton rideau que tu tires, c'est le mien; tu es bien heureux d'avoir eu des pistolets, je t'aurais fait voir comme je suis vif. (*Il cherche à se mettre à son aise.*) Je serai mal ici. (*Il se manie le genou et lève la jambe.*) Moi qui suis sujet à

la crampe, encore; il faut pourtant que je fasse mon lit.

(Il se lève, et va prendre trois chaises qu'il met un peu écartées les unes des autres; il essaie à se coucher, et se jette le cu par terre. Il se relève en regardant si personne ne l'a vu, et dit:)

Il y aura des creux dans le lit.

(Il rêve comme il le rangera autrement, et, après un moment de réflexion, il met le dossier d'une chaise sur le fauteuil, les autres chaises sur la première; après, il preud des serviettes qu'il étend sur les chaises, jusque sur les bras du fauteuil qui lui sert d'oreiller, et chante en étendant les serviettes: AH, CA IRA, ETC. jusqu'à ce que son lit soit fini; après quoi il éteint une bougie. Il prend le mouchon avec ses doigts, et le change de main, de manière que l'on croirait qu'il se brûle, ce qui prête beaucoup à rire, parce qu'il crie beaucoup, en se secouant les doigts. Il va pour l'éteindre une seconde fois, mais par réflexion, il dit:)

N'y a-t-il personne ici, avant que j'éteigne la lumière? Non, je n'éteindrai pas la lumière, je suis bien aise d'y voir clair quand je dors.

(Il prend la bougie avec une assiette, cherche partout s'il n'y a personne de caché; et lorsqu'il passe sous la fenêtre de Dorbe, il dit:)

Adieu, Monsieur, je vous verrai demain; je vous ferai voir si on prend comme ça la chambre d'un homme, sans lui en demander la permission.

(Il continue ses recherches, qu'il fait en chantant: et comme il aperçoit une table qui est couverte d'un ta-

pis qui descend jusqu'à terre, il en a peur; cela l'empêche de chanter, ou tout au moins lui fait baisser le ton, et lui donne un tremblement. Après un moment, il prend sur lui de lever le tapis avec l'assiette qu'il a à la main, et lorsqu'il a vu qu'il n'y a rien de caché, il reprend son air en chantant beaucoup plus fort qu'auparavant; il visite sous son lit, sous le bureau et le fauteuil, et va poser la bougie sur l'assiette un peu éloignée de son lit; après quoi il prend sa serviette, qu'il avait mise sur le bureau lorsqu'il est allé pour faire sortir le sourd de sa chambre, il s'en fait un bonnet de nuit, en disant :)

Il faut convenir que je me suis mis là dans une fière colère avec ce maudit sourd. Ce n'est pas du sang qui coule dans mes veines, c'est du salpêtre. Aussi mon père me l'a bien dit : Mon fils Danières, tu ne mourras jamais que d'une colère. Il m'aimait bien, mon père. Ah ! je l'aimais bien aussi.

(Comme il fait son bonnet pendant ce dialogue, il le met sur sa tête, et laisse une de ses boucles hors du bonnet, et cette boucle doit être la gauche.)

Il me tarde bien fort d'être au lit; aïe, aïe, c'est un peu dur, c'est un peu dur. Quoique ça, d'après ce qui vient de se passer avec ce chien de sourd, je commence à croire que mademoiselle Doliban ne m'aime pas; elle n'a pas pour moi la tendresse qu'on doit avoir pour un futur époux, et cela fait que je suis fâché de n'avoir pas suivi le conseil qu'on me donnait dans mon pays. Ils voulaient tous me faire épouser une grand'tante

que j'avais, qui était plus riche... Elle avait des écus plus gros que moi; mais ce qui m'a empêché de l'épouser, c'est une réflexion que j'ai faite, parce qu'enfin si j'épouse ma tante, je serai donc mon oncle? C'était une bien brave femme, ma tante; elle me fesait des jolis cadeaux, entre autres un de toute beauté, une robe à grand ramage qu'elle avait depuis trente ans. Quand j'ai vu cela, je m'en suis fait faire trois parapluies. Qu'est-ce que je dis donc, trois? quatre, parce que j'ai dit, avec cela je serai à couvert pour long-tems. C'était une bien belle femme que ma tante; elle n'avait qu'une dent, mais elle était belle, longue comme cela (*Montrant son bras.*) C'est ma sœur qui a eu bien du bonheur; elle est passée en Amérique, elle a épousé un riche colon de l'endroit; ça fait à présent qu'elle est une des premières colonnes du pays: et tout cela a fait que... voilà le sommeil qui me gagne, mon valet-de-chambre peut tirer les rideaux de mon lit. Je vous souhaite bien le bonsoir.

(La toile se baisse.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon ; à la droite du spectateur est un bureau, et vis-à-vis, une table.

SCÈNE I.

PÉTRONILLE.

Voila le café qui est prêt ; quand ces dames voudront descendre, je les ai averties, j'irai le chercher, qu'il repose devant le feu. Je n'ai portant pas fermé l'œil de toute la nuit, et ce charmant sourd n'est pas sorti un instant de ma cervelle. C'est, en vérité, grand dommage qu'il ait une pareille absurdité, car du reste, il paraît très-aimable; il a l'air d'un homme qui ne badine pas, et de plus, généreux comme l'or. (*Ici Joséphine et Isidore entrent.*) Voilà le mari qui conviendrait à l'une de ces deux aimables jeunesses, que l'on voudrait sacrifier à ce benêt de monsieur Danières. Oui, je le répète, ce benêt ; nous autres, pauvres domestiques, nous n'osons pas dire la vérité en face à ceux qui se croient plus que nous, et souvent valent moins ; mais quand nous sommes seuls, nous pou-

vons soulager notre pauvre cœur, et nommer la chose par son nom : aussi monsieur Danières est un imbécile.

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, PÉTRONILLE, ISIDORE.

ISIDORE.

C'est vrai, mon enfant, tu as le coup-d'œil juste.

PÉTRONILLE.

Ah ! Mesdames, pardon, je suis honteuse, je ne vous croyais pas si près ; comment ! déjà levées ?

JOSÉPHINE.

Nous ne nous sommes pas couchées ; nous avons passé la nuit à jaser.

PÉTRONILLE.

Ah ! Mesdames, voilà le sourd, il vous suit partout, cet aimable original ; mais laissez-moi faire, je m'en vais lui parler, et lui dire que....

ISIDORE.

Ne lui dis rien ; s'il est sourd, il n'entendra pas.

PÉTRONILLE.

Oh ! je ne ferai bien entendre. (*Elle crie.*) Monsieur !

SCÈNE III.

JOSÉPHINE. DORBE. ISIDORE, PÉTRONILLE.

DORBE.

Ne t'époumone plus, ma chère Pétronille, je ne suis plus sourd.

PÉTRONILLE.

Ah ! grand Dieu ! par quel prodige ?

DORBE.

Tout simple, c'est que je ne l'ai jamais été. (*Il embrasse Isidore, et baise la main de Joséphine.*)

PÉTRONILLE.

Ah ! ah ! l'on se connaît ici, à ce qu'il me paraît.

DORBE.

Oui, mon enfant, voilà ma sœur que je ne saurais trop embrasser ; et voici son amie que je ne puis pas traiter aussi familièrement, à mon grand regret.

PÉTRONILLE.

Mais, que vous en mourez d'envie. Ah! Monsieur le sourd, vous nous en avez fait de belles hier au soir! Eh! Madame, Madame!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mme LEGRAS.

Mme LEGRAS.

Eh bien! que me veux-tu? tu me brises le tympan; quand tu voudrais parler à notre sourd d'hier, tu ne mènerais pas plus de bruit.

PÉTRONILLE.

Ah! le sourd d'hier entend clair et net aujourd'hui; le voilà auprès de ces deux dames, il ne perd pas un mot de ce qu'elles lui disent: l'une est sa sœur, et l'autre est...

Mme LEGRAS.

Excusez, Mesdames et Monsieur, je vous dérange peut-être?

DORBE.

Nullement, Madame; vous arrivez fort à propos pour m'indiquer comment je pourrai faire tenir sur-le-champ cette lettre à son adresse.

Mme LEGRAS.

« A monsieur, monsieur le marquis de » Saint-Firmin, petite place de la comédie, » chez monsieur le comte de Saint- Firmin, » à Avignon. » Il n'y a qu'un pas d'ici. Pétronille, dis à Joseph de porter cette lettre. (*Pétronille va pour sortir.*)

DORBE.

Et d'amener avec lui la personne à qui elle est adressée ; ensuite, écoute, mon enfant, à ton retour, tu remettras celle-ci toi-même à monsieur Danières.

PÉTRONILLE.

Cela suffit.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

JOSÉPHINE, DORBE, Mme LEGRAS, ISIDORE.

DORBE.

Quant à vous, Madame, après avoir tant abusé de votre complaisance, oserai-je vous demander encore une nouvelle faveur ?

Mme LEGRAS.

Parlez, Monsieur.

DORBE.

Serait-il possible d'avoir le plus beau déjeûner que jamais Avignon ait vu dévorer par de courageux appétits ?

Mme LEGRAS.

Ici, Monsieur, je peux me flatter que vous trouverez tout ce qu'il y a de plus satisfesant, et en voici la raison, c'est que je prends toujours le supérieur, et de la première main; de là il arrive que tout se trouve bon, et que si, je paie plus cher, au moins je contente mes pratiques.

DORBE.

Tout ce que vous voudrez, Madame; je veux mettre cent écus à ce déjeûner; ainsi arrangez-vous en conséquence.

Mme LEGRAS.

Cent écus! vous allez être servis dans la minute.

DORBE.

Oui, mais pas avant que j'avertisse.

Mme LEGRAS.

Quand vous voudrez. (*A part.*) Cent écus! voilà un délicieux mortel, en honneur, une bénédiction pour ma maison.

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, DORBE, ISIDORE.

ISIDORE.

Ah ça! mon frère, tu es fou, avec ton déjeûner!

DORBE.

Non, ma sœur; laisse-moi faire; j'ai mes raisons que tu trouveras bonnes. Enfin, on peut donc vous parler, belle Joséphine!

JOSÉPHINE.

Oui, mais je suis bien étonnée de tout ce que je vois.

DORBE.

Eh! bien fâchée, peut-être?

JOSÉPHINE.

Oh! non, je vous revois, et je ne l'espérais presque plus.

ISIDORE.

Ah ça, laissons-là, mon frère et ma sœur (car tu la seras bientôt, j'espère) laissons, dis-je, le jargon langoureux. Vous vous aimez, cela est dit; vous vous le prouverez quand il en sera tems. Voyons, Joséphine, que t'a dit ton père?

JOSÉPHINE.

Deux mots charmans : Ma fille, tu ne seras jamais à un Danières ; je n'ai que toi, et je veux te rendre heureuse : sans cela je ne serais pas digne du doux nom de père.

DORBE.

Le digne et respectable homme !

JOSÉPHINE.

Ensuite, je lui ai rappelé que ma tante lui avait souvent parlé de vous, Chevalier.

DORBE.

Cela est vrai, votre tante a pris mes intérêts vivement à cœur, et j'en suis bien reconnaissant.

JOSÉPHINE.

Ah ! voici M. de Saint-Firmin.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-FIRMIN.

DORBE.

J'espère que tu m'apportes mes vingt-cinq louis ?

SAINT-FIRMIN.

Un moment, laisse-moi présenter, avant

tout, mon respectueux hommage à ces dames.

ISIDORE

Par quelle aventure, Marquis, n'avez-vous pas accompagné mon frère en ce logis ?

SAINT-FIRMIN.

Par une aventure toute naturelle, belle Isidore; je me suis présenté pour avoir deux lits ici, il n'y en avait pas; j'ai murmuré violemment contre le sort, car c'était ici que j'espérais revoir ce que j'ai de plus cher, ainsi que lui; je retourne lui conter mon désastre, il se monte la tête, et parie vingt-cinq louis qu'il logera ici, lui et son cheval, qu'il soupera avec vous, Mesdames, et qu'il aura un lit: j'ai parié contre.

JOSÉPHINE.

Eh bien! Monsieur, vous avez perdu.

ISIDORE.

Mais je dis, bien perdu.

SAINT-FIRMIN.

Sa lettre me le fait entendre, au moins.

La voici. « Mon ami, j'ai gagné; viens vite » m'embrasser et me payer, car j'ai besoin » d'argent pour aider aux frais de ta noce avec » ma sœur. » Ah! mademoiselle, s'il dit vrai, je gagne bien plus que lui.

DORBE.

Badinage que tout cela; je te donne ma

sœur, et je prends tes vingt-cinq louis, parce qu'il m'en a coûté horriblement pour les gagner.

SAINT-FIRMIN.

Comment donc?

DORBE.

Demande à ces dames; il m'a fallu faire semblant, pendant quatre mortelles heures, de ne point les connaître, et de ne point les entendre. Il m'a fallu essuyer, de la part d'un brutal, je ne sais combien.... (*On entend tousser.*) J'entends, je crois votre père, belle Joséphine; nous vous laissons seules avec lui, nous passons dans la chambre voisine, et nous viendrons quand il en sera tems: je vous confie mes intérêts.

JOSÉPHINE.

Ce sont les miens, soyez tranquille.

SCÈNE VIII.

JOSÉPHINE, DOLIBAN, ISIDORE.

JOSÉPHINE.

Bonjour, mon père; avez-vous goûté cette nuit le repos que mon cœur vous désirait?

DOLIBAN.

J'ai dormi, mon enfant, comme on dort

après avoir fait une bonne action, c'est-à-dire, bien tranquille.

JOSÉPHINE.

En ce cas-là, mon père, vous ne devez avoir que des nuits paisibles; les bonnes actions vous sont si familières !

DOLIBAN.

Je te remercie, mon enfant; dans le fond, je ne me crois pas un méchant homme : mais à propos d'actions, savez-vous que j'en allais faire une très-mauvaise ?

ISIDORE.

Laquelle donc, Monsieur, sans indiscrétion ?

DOLIBAN.

Eh ! ma belle demoiselle, celle de donner ma fille au plus ridicule de tous les hommes. Non, M. Danières est un être qui ne te convient pas, et je te demande pardon d'y avoir pensé seulement.

JOSÉPHINE.

Ah ! mon père !

DOLIBAN.

Qu'est-ce, mon enfant? allons, ouvre-moi ton cœur.

ISIDORE.

Elle n'en aura jamais le courage; en deux

mots, Monsieur, le sourd d'hier est le chevalier Dorbe, mon frère et son amant, qui nous a si bien entendus de là où il était, qu'il accourt pour vous demander grâce.

SCÈNE IX.

JOSÉPHINE, DOLIBAN, DORBE, SAINT-FIRMIN, ISIDORE.

DORBE.

Oui, Monsieur, je suis ce prétendu sourd, qu'une gageure bien moins frivole qu'elle n'a l'air de l'être en effet, a conduit dans l'hôtel où nous sommes. En deux mots, Monsieur, j'adore mademoiselle Joséphine; sa tante me favorisait dans les vœux que je formais pour m'unir à elle, et nous osions espérer votre consentement, lorsque...

DOLIBAN.

Je sais tout cela, Monsieur; mais pourquoi cette surdité ?

DORBE.

Pour mieux entendre, Monsieur, et pour gagner à mon ami que je vous présente, digne et bon ami, à qui je donne en mariage ma sœur, vingt-cinq louis que vous voudrez bien attester loyalement et légitimement acquis.

DOLIBAN.

Quand je saurai pourquoi et comment.

SAINT-FIRMIN.

Le chevalier Dorbe a-t-il soupé avec vous, Monsieur ?

DOLIBAN.

Oui, Monsieur.

SAINT-FIRMIN.

A-t-il couché ici ?

DOLIBAN.

Oui, Monsieur, oui, Monsieur.

SAINT-FIRMIN.

En ce cas-là, voilà tes vingt-cinq louïs ; j'ai perdu.

DOLIBAN.

Voilà qui est à merveille. Mademoiselle Dorbe probablement ne dépend que de son frère, il l'a donnée à son ami, rien de mieux ; mais ma fille, promise à ce Danières, n'est pour ainsi dire plus à ma disposition : un maudit dédit que je paierai pourtant, mais cela fera du bruit, et voilà ce que j'aurais voulu éviter.

DORBE.

De combien donc ce dédit ?

DOLIBAN.

Une bagatelle, trente mille francs. Mais je

connais ce Danières, c'est un être processif, et moi un procès...

DORBE.

M'accordez-vous la charmante Joséphine ?

DOLIBAN.

Monsieur, je crois ne pouvoir faire mieux, puisque vous êtes sûr de son consentement.

JOSÉPHINE.

Jamais il n'aurait le mien sans le vôtre.

DORBE.

Jamais il ne l'eût demandé, Mademoiselle. Maintenant remettez cette affaire-là entre mes mains, et je vous réponds que ce sera lui, Danières, qui paiera le dédit.

DOLIBAN.

Non, cela ne serait pas juste; je veux le payer.

DORBE.

Je suis bien de votre avis ; mais laissez-moi du moins le plaisir de lui en faire la peur. (*Danières frappe.*) C'est, je crois, lui que j'entends faire tout ce bacanal.

DANIÈRES.

Eh bien! comment trouvez-vous cette impertinente, qui m'enferme à double tour?

DORBE.

Oui, c'est lui ; rentrez, je vous prie, dans

cet appartement, et laissez-moi seul un instant avec lui.

DANIÈRES.

Eh bien! mam'selle Pétronille, voudriez-vous m'ouvrir cette maudite porte?

PÉTRONILLE.

J'y cours. (*Elle entre.*) Je vais, par la même occasion, lui remettre votre lettre.

DORBE.

Non, rends-la-moi; c'est moi qui dois lui apprendre à la lire: va vite le délivrer, et amène-le ici.

DANIÈRES.

Ah ça, mais je dis, mam'selle Pétronille. (*On entend le bruit d'une serrure.*) Ah! vous voilà.

SCÈNE X.

DORBE.

Puisqu'en général les sots sont arrogans, et souvent même très-insolens, il faut les punir sans y mettre trop de sévérité, mais assez pour les corriger. Le voici, tenons-nous un moment à l'écart. (*Il sort et prend son épée.*)

SCÈNE XI.

PÉTRONILLE, DANIÈRES.

DANIÈRES.

Non, il fallait me laisser là encore une heure, ne pas vous gêner. (*Pétronille rit.*) Ah! tu ris, je m'en vais te faire rire. (*Il court après, elle se sauve.*) Mauvais sujet, je te réponds que je le dirai à madame Legras. (*Après un moment de réflexion.*) C'est bien heureux, que l'on veuille bien me tirer de ma maudite cellule, où j'enrageais, depuis que je suis réveillé, contre ce maudit sourd : c'est que j'enrageais, comme il n'est pas possible d'enrager! Si ce n'avait été quelque reste du souper, et quelques bouteilles de vin encore pleines, je crois que j'aurais passé une fort mauvaise nuit. (*Dorbe entre.*) Ah! chien de sourd, si je te rencontre jamais, tu me le paieras; je te ferai voir si on se moque d'un homme comme moi; et quand j'ai dit une fois une chose, c'est fini : tu me le paieras! (*En se retournant il se trouve nez-à-nez avec Dorbe.*)

SCÈNE XII.

DORBE, DANIÈRES.

DORBE.

Combien, Monsieur ?

DANIÈRES.

Le voilà encore, le voilà encore, il veut me rendre fou, cet homme, c'est sûr.

DORBE.

Non, Monsieur, je veux vous rendre sage, et cela par le moyen d'une correction dont il me paraît que vous avez grand besoin.

DANIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que vous dites, Monsieur? que parlez-vous de correction ?

DORBE.

Ne criez pas, Monsieur, je vous entends parfaitement.

DANIÈRES.

Ne criez pas, ne criez pas, c'est que je suis un crâne, et je vous le dis ; ne vous fiez pas à moi, parce que je suis connu ici pour une mauvaise tête. (*Dorbe rit.*)

DORBE.

Savez-vous lire, Monsieur ?

DANIÈRES.

Tiens! il me demande si je sais lire, et il m'a vu écrire tantôt. Oui, Monsieur, que je sais lire, et superbement encore.

DORBE.

Eh bien? Monsieur, lisez! (*Il lui donne la lettre.*)

DANIÈRES.

Tiens! mais il entend tout seul, à présent!

DORBE.

Absolument tout seul. (*Danières ouvre la lettre.*)

DANIÈRES.

Oh! oh! qu'est-ce que c'est qu'une ériture comme ça?

DORBE.

Elle vaut au moins la vôtre, que j'ai eu la complaisance de lire couramment.

DANIÈRES.

Je ne dis pas ça, je ne dis pas ça. C'est un autre genre d'écriture que la mienne; c'est de la jolie bâtarde, moi, au lieu que ce sont des pieds de mouche. Ah! si j'écrivais comme cela, je ne mettrais jamais la main à la plume.

DORBE.

Allons, Monsieur, dépêchez-vous!

DANIÈRES.

Ah! mais je dis, Monsieur, voilà plus

d'un quart-d'heure que vous me parlez là comme si vous étiez mon père ; c'est que je n'aime pas ça, je n'aime pas ça ; oh ! ça finira mal, ça ; c'est sûr : c'est que, quand je suis une fois en colère, je ne connais plus rien. (*Dorbe le prend par le bras, et le sert très-fort.*) Eh bien ? qu'est-ce que c'est donc ? (*Il pleure presque.*)

DORBE.

Allons, lisez toute de suite !

DANIÈRES.

Allez-vous vous fâcher ? j'allais lire, j'allais lire. « Monsieur Danières, » oui, c'est mon nom ; qu'est-ce qui vous a dit que je m'appelais comme ça ? (*Dorbe lui fait signe de lire.*) « Si vous m'avez cru sourd, vous vous êtes trompé ; j'ai entendu tout ce que vous avez dit hier à soupé. » Tiens, tiens, comment avez-vous entendu tout ce que nous avons dit hier à soupé ? c'est donc pour rire que vous fesiez comme si vous étiez sourd ? c'est un tour que vous avez voulu jouer ? eh bien ! il est bon. (*Il rit sous le nez de Dorbe, qui le regarde très-froidement. Danières rit en le regardant, et se retourne inquiet de le voir si sérieux.*) « Hier a soupé. Un lâche seul peut » abuser de l'infirmité que je feignais pour » insulter celui qui en est atteint ; ainsi je me » flatte que vous ne voudrez pas passer pour » tel, et que vous me ferez raison. » Comment!

(*Il est effrayé.*) « L'on vous dit gentilhomme; » je le suis : nous pouvons nous mesurer. Ré- » ponse prompte et satisfesante à votre ser- » viteur, le chevalier Dorbe. » Ah! mon Dieu.

(Lorsqu'il lit UN LACHE SEUL, il épelle le mot, et finit par faire entendre qu'il ne comprend pas ce qu'il signifie ; et lorsqu'il est à « vous me ferez raison, » il lit le reste de la lettre comme un homme très-embarrassé de se tirer de ce mauvais pas, qui a la larme à l'œil, et qui voit à peine ce qu'il lit. Il tourne le feuillet.)

DORBE.

Vous avez lu, Monsieur ?

DANIÈRES.

Oui, Madame, oui, Monsieur.

DORBE.

Vous n'avez pas là votre épée ?

DANIÈRES.

Je n'en porte jamais.

DORBE.

Voici deux pistolets, cela revient au même.

DANIÈRES.

Non, Monsieur, cela ne revient pas au même ; je ne me bats pas au pistolet.

DORBE.

Allez donc chercher votre épée ; oh ! je vous laisse le choix des armes.

DANIÈRES.

Ni à l'épée.

DORBE.

Comment! ni à l'épée, ni au pistolet?

DANIÈRES.

Non, Monsieur, ni à l'épée, ni au pistolet.

DORBE.

Écoutez donc, Monsieur le crâne, à quoi vous battez-vous donc?

DANIÈRES.

A rien du tout, et je m'en fais gloire, parce que je ne suis pas de ces férailleurs qui vous tuent tout le monde pour une mouche; ce n'est pas là mon genre.

DORBE.

Mais, quand on vous insulte?

DANIÈRES,

Quand on m'insulte, c'est avec la langue; eh bien! c'est avec la langue que je me bats.

DORBE.

Mais, quand vous insultez, vous, Monsieur?

DANIÈRES.

Moi, Monsieur, jamais cela ne m'arrive; je suis doux comme un petit agneau.

DORBE.

C'est-à-dire que vous avez fait votre coup d'essai sur moi?

DANIÈRES.

Non pas, Monsieur ; mais comme vous étiez là, et que vous...

DORBE.

Eh bien, Monsieur, je me trouve très-insulté par vous ; j'ai des témoins de vos insultes, ils le seront de notre combat : choisissez de l'épée ou des pistolets.

DANIÈRES.

Mais, Monsieur. (*A part.*) Il n'était pas sourd ! Si j'avais su ça ! (*Haut.*) Est-ce qu'on peut présenter à un homme de se battre pour une bagatelle comme celle-là ?

DORBE.

Une insulte, une bagatelle ! vous n'êtes pas militaire, Monsieur le gentilhomme, on le voit bien.

DANIÈRES.

Non, Monsieur, je n'ai pas eu cet honneur-là ; d'ailleurs, je ne me battrai pas, ni à l'épée, ni au pistolet : si je voulais me battre, je me battrais, mais je ne me battrai pas.

DORBE.

Eh bien ! Monsieur, puisque je ne puis pas tirer de vous la satisfaction qui m'est due par les armes, il faut au moins que vous me la donniez, en vous avouant coupable de mau-

vais procédés, devant ceux qui en furent témoins.

DANIÈRES.

Ah ! bien volontiers ; dès que j'ai eu tort, j'en conviendrai devant tout le monde : je ne vois point de honte à convenir qu'on a eu tort.

DORBE.

Vous avez de la sagesse, dans ce moment.

DANIÈRES.

Comment ? c'est que j'en ai beaucoup.

DORBE.

Eh bien ! il faut tâcher d'en avoir toujours.

DANIÈRES.

Oui, Monsieur, je ferai tout ce que vous me direz, parce que vous m'avez l'air d'un bien brave homme ; et les conseils d'un homme comme vous ne peuvent que prospérer sur un jeune homme comme moi.

DORBE.

C'est fort bien, Monsieur ; vous allez signer cela.

DANIÈRES.

Qu'est-ce que cela, Monsieur ?

DORBE.

Lisez avant, vous le verrez.

DANIÈRES.

Il faut toujours lire, avec cet homme-là. (*Il lit.*) « Je soussigné, prie M. le chevalier » Dorbe, capitaine de dragons. » Ah! Monsieur est capitaine de dragons? c'est sûrement un engagement; mais je ne signerai pas. « De » dragons, de recevoir mes excuses des choses » qui ont pu lui paraître offensantes, dans » ma conduite avec lui, à l'hôtel de Saint-» Omer, à Avignon. » Il faut que je signe cela?

DORBE.

Oui, Monsieur.

DANIÈRES.

Cela ne se peut pas; c'est convenir que je vous demande grâce, et certainement, je ne signerai pas un écrit comme celui-là, moi, qui suis connu dans la ville.

DORBE.

Voilà ma réponse.

DANIÈRES.

Et moi, la mienne.

DORBE.

Et finissons, je vous prie; car, si je vous ennuyais hier, vous me rendez bien le change aujourd'hui, je vous en avertis.

DANIÈRES.

J'ai signé tout courant.

DORBE.

Un moment; ajoutez que vous consentez à ce que Joséphine Doliban soit mon épouse, et non la vôtre.

DANIÈRES.

Oh! pour celui-là, non, par exemple. Comment, Monsieur, vous voulez que je consente à vous céder ma femme, quand je suis sur le point de me marier avec elle, que tout est d'accord avec le papa, que madame Legras a reçu des ordres pour le festin!

DORBE.

Allons, Monsieur, disputons-la; elle vaut bien la peine que l'on combatte pour elle.

DANIÈRES.

Quel homme! grand Dieu! il faut toujours se battre. Ne badinez donc pas avec des armes à feu comme cela!

DORBE.

Allons, Monsieur, battez-vous, ou signez.

DANIÈRES.

Je vous cède, (*Dorbe reporte ses pistolets sur la table.*) et la raison me l'ordonne; car supposons que je veuille bien me battre, ce que je n'aime pas du tout, de deux choses l'une, où vous me tuerez, et alors je n'épouserai pas mademoiselle Joséphine Doliban, ça, c'est sûr; ou je vous tuerai, et alors il

faudra que je m'enfuie; M. Doliban ne donnera pas sa fille à un meurtrier, à un misérable tout souillé du sang de son semblable : ainsi, toutes réflexions faites, bah! là! je vous la cède, d'autant plus qu'elle n'a pas l'air de m'aimer prodigieusement.

DORBE.

Cela pourrait bien être; mais ce que j'aime en vous, c'est cette logique supérieure, qui vous a dit si philosophiquement que la prudence valait mieux que le courage; l'un expose tout, l'autre n'expose rien. Allons, signez que vous renoncez à mademoiselle Joséphine Doliban.

DANIÈRES.

» Je consens aussi à ce que mademoiselle
» Joséphine Doliban épouse Monsieur le che-
» valier...

(Il se retourne.)

DORBE.

Le chevalier Dorbe.

(Danières écrit et lui donne le papier.)

DANIÈRES.

Par ce moyen-là, le père me paiera le dédit de trente mille francs, et c'est tout gain, parce qu'enfin trente mille francs...

DORBE.

Comment donc! on vous paiera un dédit? mais vous n'y pensez pas!

DANIÈRES.

Au contraire, Monsieur, c'est que j'y pense beaucoup.

DORBE.

N'est-ce pas vous qui renoncez?

DANIÈRES.

Oui, Monsieur.

DORBE.

Eh bien! Monsieur, c'est à vous à payer le dédit, suivant toutes les lois, et vous le paierez, M. Danières.

SCÈNE XIII.

TOUS LES ACTEURS, hors Mme LEGRAS ET PÉTRONILLE.

DOLIBAN.

Non, non, Chevalier, je l'en dispense; je suis trop heureux de pouvoir donner ma fille à celui qui la méritait.

DANIÈRES.

Ah! ah! vous étiez donc là? vous écoutiez donc? il y a donc de la tricherie dans tout ça?

DOLIBAN.

Non, Monsieur, il n'y a que de la raison.

DANIÈRES.

C'est bon ; je vous ferai un procès.

DORBE.

Allons, Monsieur, taisez-vous.

DANIÈRES.

Non, Monsieur, je ne me tairai pas.

DORBE.

Taisez-vous, vous dis-je !

DANIÈRES.

Allons, faudra-t-il payer le dédit ?

DOLIBAN.

Non, Monsieur, je le paierai.

DANIÈRES.

Vous le paierez ? ah ! je suis content.

DORBE.

Et vous voudrez bien assister au repas de noce qui va se faire dans l'instant.

DANIÈRES.

Avec bien du plaisir.

DORBE.

Justement, voici Pétronille qui vient nous l'annoncer.

PÉTRONILLE.

Oui, Monsieur l'aimable sourd.

DORBE.

Nous y allons dans l'instant.

DANIÈRES.

Non. Allons-y tout de suite, car j'ai passé la nuit sur des chaises, et j'ai bien faim. Écoutez, je n'ai plus qu'un mot à vous dire.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est?

DANIÈRES.

Puisque mes mariages réussissent si mal, je ferai comme mon père, je resterai garçon.

FIN DU SOURD OU L'AUBERGE PLEINE.

TABLE.

DES PIÉCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE BON PÈRE, comédie en un acte, par Florian. 1

NOTICE, sur Patrat. 56

L'HEUREUSE ERREUR, comédie en un acte, par Patrat. 59

LES DEUX FRÈRES, comédie en quatre actes, par le même. 137

LE SOURD, OU L'AUBERGE PLEINE, comédie en trois actes, par Desforges. . . . 263

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

Stanford University Libraries
3 6105 010 309 941

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

NOV 2 2 1997
28D SEP 2 2 1997
FEB 1 2 1997
FEB 1 2 1997
28D MAR 1 3 1997
MAY 0 6 1997
28D APR 2 9 1997
28D JUN 0 3 1997
28D JUN 2 7 1997
AUG 0 1 1997
28D SEP 0 1 1997
AUG 0 1 1997